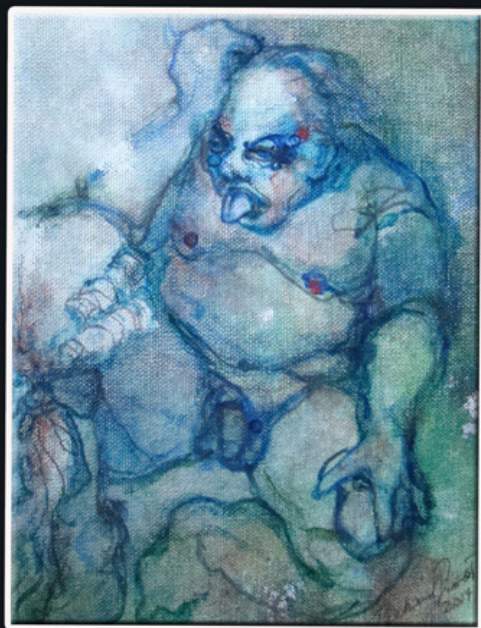


Delirium Café



Roland Lapointe



Table des matières

Introduction	5
2	9
3	11
4	16
5	19
Delirium	21
2	28
3	33
4	36
5	41
6	46
7	48
8	52
9	59
10	63
11	68
12	72
13	93
Déchéance	99
2	112
3	114
4	121
5	126
6	131
7	134
8	137
9	140
10	149
11	153
12	155
13	162
14	168
15	170
16	174
17	187
18	193
19	195
20	197
21	201
22	204
23	207

DELIRIUM CAFÉ

ROLAND LAPOINTE



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Lapointe, Roland, 1965-, auteur

Delirium Café / Roland Lapointe.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-47-7 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-48-4 (PDF)

ISBN 978-2-924849-49-1 (EPUB)

I. Titre.

PS8623.A735D45 2018 C843'.6 C2018-942329-3

PS9623.A735D45 2018 C2018-942330-7

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du
Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception de la couverture : Richard Provost, peintre

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Roland Lapointe, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.
Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, janvier 2019

Introduction

Ce n'est que maintenant, assis dans ma voiture à les épier depuis plus d'une heure, que je réalise enfin que l'homme que j'étais il y a seulement quelques années n'accepterait jamais de côtoyer celui que je suis devenu aujourd'hui.

Éternellement insatisfait et d'un tempérament nerveux alimenté par un flux constant d'adrénaline, je réussissais à trouver un vague réconfort par le simple fait de gérer de front une multitude de projets qui m'empêchaient de goûter au moment présent.

Ma perpétuelle insatisfaction avait fait de moi un homme qui devait toujours améliorer sa situation, peu importe que ladite situation méritât ou non d'être améliorée. Le besoin de me surpasser grugeait mon quotidien à un point tel, que j'étais constamment à la recherche de nouveaux défis, d'un meilleur emploi et d'un salaire à la hauteur de mes attentes grandissantes. Cet homme se devait, du moins le pensait-il, de conquérir de plus hauts sommets, de défoncer les portes closes, d'aller plus loin, plus vite, toujours plus vite. Pour y arriver, il croyait fermement qu'il se devait d'être en contrôle de ses émotions. Naïvement, je m'étais mis en tête que pour gravir les échelons du monde corporatif, je me devais d'être en total contrôle de mes émotions. Pendant plusieurs années, je m'exerçais à supprimer les émotions inutiles, à ne pas réagir face aux bonnes et aux mauvaises nouvelles. C'est pendant cette période de ma vie que j'entamai un défi à ma mesure. Je commençai ma carrière de gestionnaire avec la passion et la détermination de celui qui n'accepte rien de moins que la perfection ; autant chez moi que chez les autres. Dès la naissance de ma carrière, j'accumulais les succès. Rien ne me déphasait. Rien ne pouvait arrêter ma montée. « Si tu veux, tu peux » constituait ma devise. Et je voulais... Dieu que je voulais !

À mes débuts, j'étais stagiaire à la gérance d'une succursale d'un des plus grands détaillants du pays. C'est à ce moment que je me suis vite rendu compte que j'étais fait pour être gestionnaire. Gestionnaire... ce mot sonnait comme du velours à mes oreilles. À lui seul, il évoquait la puissance, l'indépendance, le contrôle. Mais surtout, les défis associés à ce mot étaient tels, qu'ils occupaient mon esprit au

point de me faire presque oublier mon anxiété. Presque. Mon intarissable désir de me surpasser fit progresser ma carrière de façon fulgurante. Plus je gravissais les échelons, plus je me faisais remarquer par mes supérieurs, plus je croyais que mon succès était attribuable à cette fameuse absence d'émotions. Lorsque blasé par une routine trop vite installée, je n'hésitais jamais à remettre ma démission pour recommencer ailleurs. Féroce, perspicace et manipulateur, je repérais toutes les opportunités. Dans le domaine corporatif, toutes ces qualités faisaient de moi un administrateur recherché qui réussissait là où tant d'autres rencontraient difficultés et défaites. Les succès, je les accumulais. Les échecs... j'ignorais même ce mot. J'étais bon, j'étais en demande, et je le savais.

Pendant longtemps, j'ai réussi à exclure cet homme froid et arrogant du foyer conjugal. L'équilibre parfait. Le jour, cet homme gagnait grassement sa vie, pendant qu'à la maison, il nous faisait, à moi et Geneviève, profiter des joies de la vie. J'étais marié et passionnément amoureux. Hormis le travail, rien ne comptait plus à mes yeux que le bonheur de notre couple. Nous avons profité de cet homme pendant de très belles années. Presque onze belles années. La sécurité financière nous permettait de nous évader dans notre amour et de jouir de la vie.

Durant les cinq années qui ont précédé notre séparation, cet autre arriva insidieusement à dresser un mur entre moi et le monde qui m'entourait. Rendu insensible, je m'étais fait prendre à mon propre jeu. Même Geneviève ne parvenait plus à me faire rire. En fait, rien n'y parvenait. Rire, pleurer, apprécier, détester... toutes ces émotions qui font de nous ce que nous sommes m'étaient devenues totalement étrangères. Même aimer, j'avais oublié ; j'étais rendu distant, mort à l'intérieur. Mais j'étais en contrôle de mes émotions et j'en étais fier. Recevoir une grosse promotion ou gagner le grand prix au loto n'aurait provoqué chez moi qu'une légère palpitation parfaitement invisible à mon entourage diminuant. Au décès de mon père, le cœur lui fit défaut à cinquante-et-un ans, je n'ai même pas bronché. Il y a quand même certains avantages à ne rien ressentir.

Finalement, Geneviève m'a laissé. Si la vérité doit être dite, je l'avais abandonnée plusieurs années auparavant. À ce point détaché du monde qui m'entourait, je n'arrivais plus à communiquer avec elle. Apathique et insensible à ses besoins, un jour, je me souviens vaguement comment c'est arrivé, elle alla chercher ailleurs ce que je ne lui

donnais plus depuis longtemps. De la tendresse, de la passion, de l'attention... je suppose qu'elle avait besoin de se sentir vivante alors que moi, je me trouvais émotionnellement six pieds sous terre.

Quelques mois après notre séparation, j'achetai une nouvelle propriété à Lachine dans un secteur cossu et assez exclusif de l'arrondissement. Pour ajouter au départ de Geneviève, plusieurs amis et membres de ma famille commencèrent à m'éviter. Peu m'importait. J'avais encore mon statut de cadre supérieur, ma Volvo S60, ma nouvelle maison, mes meubles tendance et mes vêtements qui affichaient clairement mon niveau de vie. J'étais quelqu'un d'important et de respecté dans mon domaine. Si mon entourage ne comprenait pas les sacrifices que j'avais dû faire pour atteindre ce niveau, ce n'était pas mon problème. Des jaloux, on en rencontre toute notre vie. Puisqu'il n'y avait personne à la maison qui m'attendait et que le téléphone ne sonnait jamais, je multipliais les heures au bureau. Au moins, mes supérieurs appréciaient mes efforts, eux. Le poste de la vice-présidence aux opérations serait bientôt disponible, dès que ce bon vieux MacAllister prendrait sa retraite, en fait. Une autre promotion en vue. Je voulais ce poste. Le président de la société le savait, je m'en assurai par mon travail plus qu'exemplaire. Convaincu de ma nomination imminente, je commençai à visiter des propriétés dans des quartiers encore plus exclusifs que le mien. Je travaillais plus de soixante heures par semaine pour démontrer ma loyauté envers la compagnie et refusais toutes les invitations visant à socialiser avec mes confrères de travail... Perte de temps, que je me disais. Et pour être certain que tous comprennent que je désirais vraiment ce poste, je commençai à entrer au bureau le week-end pour clore tous les dossiers placés sous ma responsabilité. Ne rien laisser au hasard.

Finalement, le poste fut offert à Picard. Évidemment, il l'accepta. Qui l'aurait refusé ? Demandez-moi si je pensais qu'il le méritait. Lorsque je suis allé m'enquérir sur les raisons de son choix, mon patron parut surpris d'apprendre que ce boulot m'intéressait. Ma première défaite... mon unique défaite. Ce travail me revenait de droit. C'était le mien. Comment pouvait-il être aveugle à ce point ? N'avais-je pas travaillé d'arrache-pied pour me faire remarquer ? N'avais-je pas prouvé ma loyauté envers l'entreprise à maintes reprises ? N'avais-je pas tout sacrifié pour elle ? Mon arrogance m'aurait-elle mené sur la mauvaise voie ?

Vint, deux semaines plus tard, la traditionnelle poignée de main congratulatoire. Déçu, mais sans rancune, persuadé que d'autres opportunités se présenteraient, j'étais présent à la soirée. Conversations animées. Champagne pour tout le monde. Complets trois-pièces partout. La seule façon, pour un non-initié, de différencier les hauts dirigeants des gestionnaires de premiers niveaux, se résumait à regarder qui s'amusait et qui restait de glace. Dans le coin de la pièce, un groupe d'environ huit habits-cravates discutaient sans sourire à propos d'un sujet grave. Picard était de ce groupe. J'aurais dû être de ce groupe. Verre de champagne à la main, je traversai la forêt de hauts gradés. Juste avant que je ne serre la main du nouveau vice-président, quelqu'un lui lança une blague à la volée. Aussitôt, je vis Picard faire quelque chose d'inattendu, quelque chose que j'aurais été incapable de faire même si ma vie en avait dépendu. Il éclata de rire. Pas un petit rire de politesse, non... un rire sincère et sans retenue. Un manque de professionnalisme flagrant. Pour moi, c'était déjà difficile à accepter. Mais quand je vis tous les autres habits-cravates se joindre à lui, mon monde s'écroula...

BURNOUT!!!

Trois années se sont écoulées depuis mon échec. Évidemment, il n'y avait pas de place pour un cadre en burnout au sein de l'entreprise. Avant de subir l'humiliation du congédiement ou pire, d'une rétrogradation, je décidai de partir. Ce n'était pas la première fois que j'abandonnais un emploi. Mais la différence, cette fois-ci, était que je ne partais pas pour rejoindre une entreprise m'offrant un défi ou un salaire qui justifiait mon changement d'alliance. Ce coup-ci, je m'étais lancé dans le vide et sans filet. Être un sans-emploi représentait une expérience aussi nouvelle qu'effrayante pour celui qui n'avait jamais eu à s'inquiéter, tant professionnellement que financièrement. Comment allais-je payer les mensualités de ma Volvo, mon hypothèque, mon club de gym ? Plusieurs nuits d'insomnie furent nécessaires avant que j'accepte de subir l'humiliation d'aller remplir une demande de prestations au bureau de l'assurance-emploi. Mon désarroi s'accroissait quand je me suis fait dire par cette vieille arrogante assise derrière son bureau protecteur que je n'avais pas droit aux prestations, car j'avais laissé mon emploi volontairement, sans raison valable. Il devait s'agir d'une de ces filles mal adaptées, souffre-douleur au secondaire, qui profitait maintenant de sa position d'autorité pour se venger des gens qui, contrairement à elle, avaient réussi dans la vie. La panique me gagna. Comment allais-je survivre sans salaire ? Au cours des dernières années, j'avais bien sûr accumulé quelques économies qui pourraient me permettre de maintenir mon train de vie pendant environ six mois... un peu plus longtemps si je me montrais économe, mais qu'adviendrait-il lorsque les fonds tomberaient à sec ? J'allais tout perdre. Sans compter ce que penserait mon entourage suite à cette défaite.

Quelques semaines plus tard, curriculum bien étoffé aidant, je fus engagé à la Société Canadienne des Postes en tant que contrôleur et planificateur du flot du courrier. Un poste très recherché à l'intérieur de l'entreprise, mais très en deçà de mes capacités. Le salaire aussi était inférieur à mes attentes. Tellement, que je dus annuler le contrat de location de ma S-60 et me contenter d'une petite Toyota Corolla d'occasion. Mon train de vie était encore supérieur à la moyenne, mais

ne ressemblait en rien à celui auquel je m'étais habitué.

Depuis maintenant trois ans, mes journées débutent à sept heures et se terminent à seize heures, du lundi au vendredi. Jamais d'heures supplémentaires. Jamais d'imprévus. Ma décision la plus difficile de la journée se résume à choisir entre le plat du jour de la cafétéria et le sandwich que je me suis préparé le matin pour mon repas du midi. Si quelqu'un me demandait en quoi consistent mes responsabilités, je ne saurais trop quoi répondre. La routine s'est installée dès les premiers jours de mon embauche et les défis y sont ridiculement minimes. La vie est devenue d'une platitude insupportable. Chaque matin, j'arrive environ trente minutes avant le début de mon quart de travail pour passer une demi-heure en tête à tête avec un café de la distributrice, pendant que mes neurones tentent de s'activer. Rien à faire, je reste engourdi toute la journée. Je laisse ma tasse de café froid sur la table et commence mon parcours en traversant le long corridor menant à l'entrepôt, calepin et crayon en main, outils indispensables du contrôleur averti. Chemin faisant, je salue quelques collègues, sans parvenir à me souvenir de leurs noms. Je n'essaie même pas. Pourquoi le voudrais-je ? Ce ne sont que d'autres chemises bleues anonymes parmi tant d'autres qui vont et viennent dans cette petite ville intérieure. Ne suis-je pas moi-même qu'un pion sans nom dans cette mer grouillante d'activité impersonnelle ? Arrivé à destination, je plisse les yeux quelques secondes, le temps de m'habituer aux proportions gigantesques de l'entrepôt principal. Plus d'un million de pieds carrés... Une vraie fourmilière aussi grouillante que bruyante. Responsable du flot du courrier en continu pour neuf cent cinquante employés, chefs d'équipes, superviseurs de département et gérants de section, le mal de cœur me prend, comme chaque jour. Découragé, les épaules voûtées, je commence ma prise d'inventaire. De département en département, je rencontre les superviseurs et leur demande de me fournir les chiffres dont j'aurai besoin dans un peu plus d'une heure quand j'irai m'asseoir devant un public de gérants et de directeurs qui attendent impatiemment le résultat de mes calculs savants et de mes décisions qui affecteront chacun de leurs départements, leurs performances et toute la distribution du courrier pour l'est du pays, de Montréal aux Maritimes. Tu parles ! Comme d'habitude, chacun repartira de son côté et fera à sa tête, sans aucune considération pour la planification de la journée. Je les emmerde tous, autant qu'ils sont !

Je suis garé sur Hickson, juste en retrait de l'intersection pour ne pas être remarqué, mais garde tout de même une distance qui me permet de bien voir la fièvre qui règne à l'intérieur du petit café de la rue Ethel. La température de début mai commence à être assez chaude, en fin de journée, pour que le parc à ma droite réussisse à faire décoller les jeunes enfants de leurs PlayStation. Sur la terrasse, il doit y avoir au moins une douzaine de clients qui semblent satisfaits et heureux. Le Delirium Café.

J'ai trouvé l'annonce de sa mise en vente sur un site internet spécialisé. Depuis quelques semaines, à la fin de mon quart de travail, alors que mes collègues sans nom se réunissent dans un bar pour se plaindre de leurs conditions de travail devant leurs petites bières cérémoniales de fin de journée, moi je m'empresse de faire le grand détour juste pour venir me planter devant ce restaurant. Pendant qu'eux pleurent sur leur sort sans réagir, moi je prends ma destinée en main. Je suis mûr pour un nouveau défi, et j'ai décidé que ce serait ce petit bistro. Il me fascine. Son achalandage stimule en moi un quelque chose que je ne peux m'expliquer. J'aime la sensation qu'il provoque en moi. Ce doit être la sixième ou septième fois que je viens y garer ma voiture et que j'espionne pendant une heure ou deux avant de reprendre le chemin de la maison. Je commence à reconnaître tous les clients réguliers de visu. En entrant, le petit gros qui arrive à l'instant ira s'asseoir à gauche, demandera le journal et commandera son café habituel. Les deux tourtereaux qui viennent de prendre place sur la terrasse commenceront leur conversation autour d'une bouteille de rouge, avec la flamme du nouveau couple dans leurs yeux. Une fois sur deux, ils se quittent après une quelconque dispute. Que c'est beau l'amour ! En baissant les yeux, je remarque qu'il est presque 18h30. La serveuse sortira bientôt pour prendre sa pause cigarette avec les clients de la terrasse. Elle engagera certainement la conversation avec le solitaire qui vient tous les deux soirs s'installer avec son livre devant un bol de café au lait.

Le prix demandé, pour l'établissement, me semble un peu élevé, mais en réalité, je n'ai aucune idée de la valeur d'un tel endroit. Je

ne m'en inquiète pas. Tout est négociable dans la vie. La meilleure stratégie serait-elle de contacter directement la propriétaire ou de me payer les services d'un courtier professionnel pour me représenter ? « Calme-toi, mon beau ; tu devrais aller voir sur place avant de penser à l'acheter ». Excellente idée ! Je coupe le moteur et descends de la voiture. En me dirigeant vers le restaurant, je me sens nerveux comme un enfant à sa première journée d'école, en chemin vers l'inconnu. C'est une sensation que je n'ai pas connue depuis... depuis ma première journée d'école secondaire. En arrivant sur la terrasse, je remarque quelques regards furtifs de la part des clients. Je ne fais pas partie des réguliers de l'endroit et ils me le font sentir. Ou peut-être se demandent-ils simplement : « C'est qui le bizarre qui nous épie depuis quelques jours de son auto ? » En franchissant le seuil de la porte, je me retourne discrètement en feignant de regarder ma montre et constate que les conversations ont repris et que plus personne ne s'occupe de moi. Tout en terminant sa cigarette, la serveuse participe même à une discussion animée entre deux tables au sujet des chances du Canadien lors des finales de la coupe Stanley.

À l'intérieur, je suis surpris par la disposition des lieux. Les photos, bien que très intéressantes, ne rendaient pas justice à la réalité. À ma gauche, il y a quatre tables pouvant chacune accueillir quatre personnes. À ma droite, le plancher est surélevé d'environ vingt centimètres. Cette sorte d'enceinte, entourée d'une balustrade décorative en fer forgé, peut recevoir huit clients. J'entrevois déjà la possibilité d'utiliser cet espace pour faire une petite scène où des musiciens de jazz et de blues pourront venir se produire. Le fond du restaurant est divisé en deux parties égales qui se font face. Sur la gauche, derrière l'immense présentoir à desserts qui me fait face, se trouve la portion cuisine ouverte avec son plan de travail et comptoir de service. En face de ce dernier, on peut voir quatre autres tables longeant le mur. Derrière le comptoir, deux femmes s'affairent à la préparation des commandes. Puis au fond, je remarque deux petites pièces. L'une, à laquelle on ne peut accéder qu'en passant derrière le comptoir, doit être une annexe à la cuisine. Elle doit servir aussi de pièce de rangement. L'autre, plus petite, doit nécessairement être la toilette. Une musique joue en sourdine, mais les clients ne semblent pas s'en soucier.

—Excusez-moi, me dit la serveuse en posant sa main sur mon épaule avant de se faufiler vers la caisse enregistreuse.

Réalisant que je recommence à attirer l'attention, planté dans cette entrée depuis trop longtemps, je prends nerveusement un journal laissé sur une table et me dirige vers une autre qui vient de se libérer au fond du restaurant. En passant près de la serveuse, je lui demande de m'apporter un café filtre. De cette table, je peux observer tout ce qui se passe à l'intérieur du petit restaurant. Aussi, grâce aux grandes baies vitrées, il m'est permis d'avoir un œil sur une bonne partie de la terrasse. J'aime déjà ce que je vois. La jeune fille passe un linge sur ma table, y dépose la tasse de café et me demande si j'ai besoin du menu.

—Peut-être plus tard, merci. Dis-moi, c'est toujours aussi achalandé?

—En réalité, c'est une journée plutôt tranquille, aujourd'hui, me répond-elle avec un gentil sourire.

De retour dans ma voiture, je conduis lentement, contrairement à mon habitude. J'emprunte le boulevard LaSalle en direction de Lachine pour me donner le temps nécessaire de digérer mes observations de la soirée. Faisant mine de lire mon journal, j'avais pris le temps de siroter trois cafés en deux heures. Au bout du troisième, estomac gargouillant oblige, j'ai feuilleté le menu et arrêté mon choix sur une salade de chèvre chaud, avec un verre de rouge. Vers 22h00, le restaurant avait commencé à se vider. Excellent, considérant que nous ne sommes que mercredi. Arrêté à un feu rouge, je me livre à un petit calcul mental rapide. Ce soir, en seulement trois heures, j'ai vu une cinquantaine de clients, heureux et satisfaits, qui ont tous payé entre quinze et vingt dollars chacun... En imaginant que l'heure du dîner soit aussi achalandée... En ouvrant tôt les week-ends pour servir le déjeuner... En limitant le nombre d'employés... Je dois me renseigner dès que possible sur les coûts fixes, comme le loyer, les assurances, les permis...

L'auto derrière moi klaxonne à plusieurs reprises, ce qui me sort de mes divagations. Du coup, mon cerveau se souvient que je suis au volant de mon véhicule et que le feu est passé au vert. J'appuie sur l'accélérateur avec un peu trop de force, faisant crisser les pneus sur le bitume et laissant l' impatient loin derrière moi. Pour la première

fois depuis longtemps, mon adrénaline coule à flots. J'en ai les mains moites. C'est décidé. Je vais devenir propriétaire d'un restaurant. Et pas n'importe lequel... Celui-là ! Le Delirium Café ! Quand ? Le plus vite possible ! Je m'imagine déjà derrière le comptoir, en train de cuisiner pour mes clients à moi ! Je me vois entretenir de bonnes relations avec ces derniers pendant que mes employés s'occupent du service ; anticiper les commandes de mes meilleurs clients dès leur apparition ; travailler seize heures par jour, de l'ouverture à la fermeture... Sur-tout, je me vois calculer mes profits à la fin de chaque journée. Un homme traversant la rue, à la poursuite de son chien, me surprend. Par réflexe, mon pied saute sur la pédale à frein, mais ils sont déjà sur le trottoir opposé. Plus de peur que de mal. Sorti malgré moi de mes rêveries, je réalise que c'est un beau projet, mais me demande comment y parvenir. Mon divorce a été onéreux et le peu d'argent que mon avocat a réussi à sauver a été utilisé pour l'achat de ma nouvelle maison. Bien sûr, mon salaire actuel me permettrait de m'asseoir devant un directeur de banque, mais je sais très bien que sans placements ou liquidités à donner en garantie, aucune banque ne m'avancera les fonds nécessaires pour l'acquisition de MON restaurant. Je sais aussi que dès que j'informerais ledit directeur de mon intention d'abandonner mon job stable et relativement payant pour bosser au bistro à plein temps, il me pouffera au visage sans retenue avant de me faire escorter hors de sa banque... Alors, comment y parvenir ?

En garant ma petite Corolla dans le garage, je remarque de la lumière à travers la fenêtre de ma chambre à coucher. Instant de panique. En silence, je fais le tour de la maison, prêt à bondir sur tout ce qui bouge. Ma respiration devient si profonde et saccadée que la tête commence à me tourner. J'inspecte les portes et les fenêtres pour vérifier s'il n'y a pas de signes d'infraction. Rien. Je reprends mon souffle. Ce matin, en partant pour le travail, j'ai probablement juste oublié de fermer une lampe. Je reste planté là, dans la cour, à regarder ma maison. Deux étages, trois chambres à coucher, cinéma maison au sous-sol, piscine extérieure et un aménagement paysagé complet et élaboré qui exige un intérêt que je n'ai pas. Le foyer au salon, pratiquement la raison pour laquelle j'ai acheté cette maison, ne sert jamais (peut-être une ou deux fois en trois ans), et la cuisine de style laboratoire tout en inox ne fait qu'accumuler la poussière puisque je ne reçois jamais... Elle est belle, ma maison, mais ce soir, je constate amèrement qu'elle

ne sert qu'à flatter mon égo. À quoi bon toutes ces pièces inhabitées ; ce luxe que personne ne voit et cette piscine que je n'utilise jamais ? D'ailleurs, j'ai peur de l'eau... C'est là que je réalise !

—Voilà comment je vais faire !

Je le crie si fort que je viens certainement d'alarmer une partie du quartier.

Mon cauchemar n'est plus qu'un vague souvenir lorsque la sonnerie stridente parvient à activer les neurones de mon cerveau comateux. 5h45. Merde ! En me lançant hors du lit maintenant et en sautant rapidement dans mes vêtements, j'aurais encore une chance de ne pas être en retard au travail. En levant la tête, j'aperçois mon gros chat gris au pied du lit. Il me lance son regard d'affamé tout en piétinant, le générateur de ronrons grondant comme une Harley Davidson. Je me retourne, cache ma tête sous les draps et me rendors aussitôt.

Il est presque neuf heures et demie quand je fais couler mon premier double expresso, pendant qu'à l'autre bout de la ligne quelqu'un décroche. Au son contrarié de la voix, je reconnais instantanément mon patron. Il semble plus agacé qu'à son habitude, ce matin ; je regrette presque que ce ne soit pas sa secrétaire qui ait répondu.

—Salut, Jean, dis-je d'un ton piteux pendant que je gratte le dos du matou obèse qui me réclame son dû en se faufilant entre mes jambes. C'est moi... tu devras te passer de mes services, aujourd'hui. Je suis malade, cloué au lit.

Avant même d'entendre sa réponse, je sais qu'il est en furie. Non pas parce que je serai absent du bureau, mais parce que je ne lui ai pas laissé le loisir de me négocier un retard plutôt qu'une absence. De quelques années plus jeune que moi, Jean possède la fureur du jeune loup en pleine ascension et ce qu'il déteste le plus au monde, c'est de ne pas être en contrôle d'une situation... Je connais le genre, donc je sais comment l'irriter. Il me sermonne en me disant que j'aurais dû le contacter plus tôt, que l'équipe sera pénalisée par ma faute et qu'il y aura certainement des conséquences et un suivi, telle une lettre de réprimande déposée à mon dossier personnel. Sans répliquer, je raccroche, non sans l'imaginer en train de crier tout seul dans son bureau. C'est avec le sourire aux lèvres que je prends ma première gorgée de café.

Quelques minutes plus tard, installé sous les arbres de la cour avec ma petite tasse de café, les jambes confortablement croisées sous la table, je ferme les yeux et revois mentalement les images de la veille : les trois petits vieux qui ont parlé politique toute la soirée,

les étudiants avec leurs ordinateurs portables qui préparaient leurs travaux de session, les plats qui me passaient sous le nez, la folie du rush de 19h00, les bouteilles et verres d'alcool pleins qui sortaient sur la terrasse pour revenir aussitôt vides, puis le large sourire des employées lorsqu'ils comptaient leurs pourboires. J'ouvre les yeux, plus décidé que jamais. Terminant mon café d'un trait, je retourne à l'intérieur et passe à la cuisine m'en faire couler un deuxième pendant que je feuillette l'annuaire téléphonique. Ayant trouvé ce que je cherchais, je me dirige au salon, me laisse choir sur le divan et compose le numéro en fixant l'antre vide du foyer. Quelques kilomètres plus loin, une voix féminine me répond.

—Bonjour, je voudrais parler avec M. Létourneau, s'il vous plaît ?

La dame me demande de patienter quelques secondes. Pendant qu'elle me fait écouter une petite musique soporifique, je m'empresse d'avaler une autre bonne gorgée de ce bon café de la Jamaïque, de peur de m'endormir sur les rythmes de la musique d'attente. Déclie. Un homme est maintenant à l'autre bout de la ligne et me demande ce qu'il peut faire pour moi.

—M. Létourneau ?

—Oui.

—Je voudrais mettre ma propriété en vente.

—Je suis votre homme.

—Votre publicité dit que vous êtes le meilleur, celui qui a réussi le plus de ventes l'an passé dans la région. J'aimerais vous donner l'occasion de venir me le prouver.

Lorsqu'il frappe à ma porte en début d'après-midi, je l'invite à entrer avec une solide poignée de main. Comme tout bon vendeur, il ouvre la discussion avec une série de petits échanges sans but précis pour briser la glace. « Belle journée ! », « Je vois que vous aimez les chats... », « Pensez-vous que... ». Je l'arrête sec en levant la main, pour lui dire que si j'avais besoin de parler à un ami j'en aurais invité un. Quand j'invite un agent immobilier chez moi, c'est probablement parce que j'ai besoin d'une bonne évaluation de ma propriété et d'un vendeur motivé. Son rire franc démontre qu'il apprécie les gens directs. Il fait apparaître une petite caméra numérique, un calepin et un stylo, puis me demande de le laisser visiter la maison seul pour mieux l'évaluer. J'accepte, et me dirige ensuite à la cour pour retourner sous

les arbres qui avec leurs jeunes pousses, s'efforcent de me fournir de l'ombre.

Il doit être méticuleux, l'évaluateur, parce que j'ai le temps de lire plus d'une cinquantaine de pages de ce magnifique Westlake avant de le voir apparaître du coin de l'œil dans l'embrasure de la porte. Je dépose mon livre, puis l'invite à venir me rejoindre d'un signe de la main. En prenant place devant moi, il sort un paquet de Marlboro et m'en offre une en s'allumant. Je lui réponds que je n'ai pas l'intention de commencer à fumer aujourd'hui. Il étale ses notes sur la table et commence son compte rendu. De commentaire en commentaire, mon sourire ne fait que s'élargir. Rien de négatif. J'en jouis presque ! Avant même qu'il en arrive à sa conclusion, je m'aperçois que le marché immobilier m'aura été très favorable ces trois dernières années. Lorsqu'il m'annonce le prix qu'il pense que je devrais demander, je m'étrangle sec.

—Écoutez, M. Létourneau, j'ai besoin de cet argent rapidement. Une opportunité de placement et de changement radical de carrière s'offre à moi et je ne veux pas passer à côté. J'ai besoin d'une vente rapide.

—Que pensez-vous de trois à quatre semaines ? Votre propriété a l'avantage d'être localisée dans un quartier qui est présentement très recherché et j'ai déjà une bonne liste d'acheteurs potentiels qui cherchent à s'établir dans ce secteur.

—M. Létourneau, dis-je avec une excitation que je peine à contenir, où est-ce que je signe ?

Les contrats sont sur la table avant même que j'aie terminé ma phrase.

Cinq semaines et plusieurs prises de bec plus tard, aux termes de nombreuses concessions pour accélérer la vente de ma propriété, je suis finalement assis à une table ovale en bois de teck dans un grand bureau qui transpire le luxe, face à plusieurs personnes qui s'impatientent devant mon refus de signer l'acte de vente. Je ne suis pas content. C'est le moins que je puisse dire tout en restant poli. Tout le monde me regarde lire et relire les quelque dix pages que contient le contrat officiel. J'hésite encore, pendant que des soupirs de frustrations se font entendre. Je m'attarde sur certains passages du document. Ce que je vois ne me plaît pas du tout. Je m'en sors avec un profit qui couvrira à peine le prix demandé pour le Delirium. En fin de compte, il ne me restera presque rien pour faire face aux imprévus qui risquent de survenir lors des premières semaines d'opération.

—Expliquez-moi encore pourquoi je vais sortir d'ici avec moins d'argent que prévu.

Ma question n'est dirigée à personne en particulier. Regardant tous les gens autour de la table, je ne vois que des visages ennuyés et pressés d'en finir. Cet empressement ne fait qu'augmenter mon sentiment de frustration. Tout ce que je veux, c'est obtenir ce qu'on m'a promis. Finalement, c'est le notaire qui prend la parole.

—Monsieur Cousineau, il y a les frais de votre agent...

—C'était prévu, mais encore ?

Le ton de ma voix saisit la tablée. Mon agent vient aussitôt à la rescousse du gros qui serait sans doute plus à l'aise en s'empiffrant à une table à dessert qu'à cette table devant l'insatisfait qui l'invective.

—Écoutez, M. Cousineau, la vente d'une maison comporte toujours certains frais prévus et d'autres qui s'ajoutent en cours de route. Mis à part mes honoraires et ceux du notaire, il y a les taxes municipales impayées pour l'année courante et les frais de l'évaluateur de l'acheteur que vous avez accepté de payer pour accélérer la vente. En plus, l'acheteur avait émis la condition que vous lui remboursiez un montant à la signature du contrat pour couvrir certaines améliorations esthétiques. Et contre mes indications, vous avez accepté cette condition. Je m'excuse, M. Cousineau, mais tous les calculs et les contrats

ont été révisés à votre demande et les chiffres ne mentent pas. Vous recevrez le montant qu'il y a au bas de cette page.

—M. Cousineau... commença l'acheteur.

—Toi, ferme ta gueule... si je ne signe pas ce foutu papier, t'auras pas cette maison.

—En réalité, intervient le notaire, de part et d'autre, toutes les conditions ont été remplies. Donc, si vous ne signez pas ce document, cela pourrait être considéré comme une rupture de contrat ; légalement, votre agent pourrait exiger que vous lui versiez ses honoraires et mon client serait en droit d'intenter une poursuite pour dommages-intérêts et perte de jouissance des lieux. D'un autre côté, M. Cousineau, compte tenu du prix que vous avez payé il y a trois ans, vous vous en sortez avec un gain substantiel en signant ce contrat...

—Peut-être, mais ce n'est pas ce à quoi je m'attendais.

Résigné, je ramasse le stylo et signe le maudit document. Voilà, c'est fait !

—Dans combien de temps est-ce que cet argent sera déposé dans mon compte en banque ?

Delirium

En ouvrant les yeux, je suis encore surpris de me retrouver dans ce petit appartement. Petit ne décrit pas vraiment la sensation de claustrophobie qui m’envahit quand j’y pénètre. Ma caverne, ou ma prison, comme j’aime souvent l’appeler. Il faudra certainement plusieurs semaines pour que mon cerveau accepte de vivre dans ces trois cents pieds carrés d’espace qui incluent une salle de bain sans bain et une pièce qui se partage les fonctions de salon, chambre à coucher, salle à manger et cuisine. En revanche, mon obèse de chat y semble plus à son aise que dans notre ancienne maison. Une seule fenêtre donnant sur le toit d’un fast-food m’envoie du matin au soir les émanations de hot-dogs, de pizzas et de graisses brûlées de ce dernier. Ça me donne faim ou envie de vomir, selon l’humeur de mon estomac. Quatre étages et soixante-trois logements abritant des voisins bruyants et des enfants qui s’amuse dans les corridors, même à trois heures du matin. L’enfer sur terre ! Mais cet endroit a l’avantage de me coûter une bouchée de pain et de se trouver à cinq minutes de marche du Delirium. Je me lève et trois petits pas plus loin, je suis dans la salle de bain à me raser. La chance me sourit, ce matin, car les émanations de bacon du restaurant d’à côté m’ouvrent l’appétit. Les mêmes qui crient et pleurent quelque part dans les entrailles de l’immeuble me convainquent d’accélérer ma routine matinale. Quinze minutes plus tard, tout en feuilletant le journal, j’entame une assiette composée de deux œufs baveux et trois tranches d’un bacon discutable, accompagnée d’un café dilué à l’eau de vaisselle.

Les négociations furent brèves. Comment pourrais-je, en toute honnêteté, qualifier notre rencontre de négociations ? La propriétaire, tel que je m’y attendais, s’est montrée intransigente sur le prix. De mon côté, j’étais prêt à payer n’importe quel prix pour mon Delirium. Elle le savait. J’ai payé n’importe quel prix. Comme je l’avais prévu, les profits de la vente de ma maison couvrent à peine mon achat. Tous les frais entourant la transaction ont été portés sur ma carte de crédit.

La semaine qui suit est peuplée de rencontres avec des comptables, des avocats, des urbanistes et toute une panoplie de gens qui me font payer encore et encore : pour un permis, une taxe quelconque et encore un autre permis. Tous les titres transférés, les papiers légaux payés, signés et estampés, je suis enfin le propriétaire légal du Delirium. Ne reste plus que la dernière étape, celle qui m'empêche de dormir cette nuit : la remise des clés.

En fin d'avant-midi, je rencontre l'ex-propiétaire en face du Delirium. Dans ses mains, elle tient une pile de documents relatifs aux dernières années d'opération et surtout, ce qui m'excite autant qu'un enfant entrant pour la première fois dans un Toys-R-Us : les clés ! Refusant de passer à l'intérieur, elle me remet le tout, suivi d'une poignée de main du bout des doigts trop rapide pour être sincère. Après quoi, elle tourne les talons sans même me souhaiter bonne chance. Pressé de prendre possession de mon nouveau projet, je la laisse se sauver sans rien ajouter. J'arrive devant la porte, ma porte, et hésite un instant. Je lance un regard furtif à ma gauche, puis à ma droite. Personne en vue. Parfait. J'insère lentement la clé, en devinant chaque goupille qui accepte sa place sur chaque dent de la clé. D'un mouvement délicat, j'effectue ensuite une légère rotation du poignet vers la gauche. La serrure ne m'offre aucune résistance. Tout en remarquant que ma main tremble légèrement, je ressens ce que doit ressentir un cambrioleur lorsqu'il ouvre un coffre-fort ; un fin mélange de satisfaction du travail accompli et d'une certaine appréhension face à la découverte du butin tant convoité. Avant d'entrer, je regarde une dernière fois par-dessus mon épaule. Personne n'assiste à l'arrivée du nouveau proprio. Tant mieux, car je ne veux pas être dérangé, aujourd'hui. Je veux que cette journée n'appartienne qu'à moi seul. C'est ma victoire, après tout !

Priorité numéro un : j'installe l'affiche NOUVELLE ADMINISTRATION. Je souris juste en y pensant. J'annonce aussi que le Delirium sera fermé pour rénovation jusqu'au lundi suivant. Les filles sont déjà avisées. Une semaine de vacances en début d'été leur fera le plus grand bien. Je m'enferme à clé pour être certain que je n'aurai pas à refuser quelques égarés qui n'auraient pas remarqué les deux nouvelles affiches qui couvrent presque la totalité de la porte. Je me promène au milieu de MES tables en les effleurant du bout des doigts. Le granite lisse et froid est doux au toucher, presque sensuel. Je recentre chaque chaise autour de chaque table. En passant derrière MON comptoir,

j'examine la table de travail en bois massif. Son usure témoigne des années de bonnes bouffes préparées et servies à une masse de clients affamés. Je l'imagine déjà encore plus usée dans quelques années. En me retournant, je mets en marche la machine à café filtre. Pendant qu'il coule, je me rends au sous-sol pour m'assurer que l'inventaire prévu lors de la signature du contrat est bel et bien conforme. Deux congélateurs et un réfrigérateur, les trois biens pleins. Sur les étagères, je trouve tout ce qu'il me faudra pour fonctionner pendant au moins deux semaines, sans avoir à commander quoi que ce soit à MES fournisseurs. Je veux prendre le temps de rencontrer leurs représentants pour leur expliquer la nouvelle vocation de MON bistro. Peut-être que je devrai en changer quelques-uns.

En sirotant le tout premier café infusé par les équipements de MON Delirium, je révise l'inventaire des CD. Principalement de la musique techno. Je procède au premier changement et les balance tous à la poubelle. Aujourd'hui, je n'en ai que deux avec moi ; la nouvelle collection viendra demain. Je les insère dans le lecteur et appuie sur Play. Black Night de Buddy Guy. À partir de maintenant, seulement du blues, du jazz et leurs variantes. D'ailleurs, pour être certain que tous mes clients comprendront le changement d'ambiance, le restaurant s'appellera désormais : le Delirium Jazz & Blues Café. Autre chose à faire cette semaine : trouver un imprimeur pour lithographier une nouvelle bannière et imprimer de nouvelles cartes professionnelles.

Confortablement installé à la table qui deviendra celle du patron (dire que j'étais assis à cette même table en tant que client il y a un peu plus d'un mois), je réalise enfin jusqu'à quel point ma vie a changé. Vente de ma maison, ma démission de Postes Canada, mon nouveau logement à peine plus gros qu'une cellule de prison, l'achat d'un restaurant, quatre employées sous mes ordres et aucun fonds de roulement pour pallier les imprévus. Carrément une nouvelle carrière dans un domaine que je ne connais même pas. Mes mains tremblent. J'ai de la difficulté à respirer. Des sueurs froides coulent sur mes tempes. La tête me tourne. Mais qu'est-ce qui m'a pris ? J'ai l'impression que je vais m'évanouir. Soudainement, j'éclate de rire. Que faire d'autre devant l'absurdité de la situation ? Je voulais un changement de vie... eh bien, c'est fait ! Tu parles ! Je n'ai jamais travaillé dans un restaurant avant d'avoir l'idée d'en acheter un.

Je passe les jours qui suivent à effectuer les petits changements qui s'imposent pour faire comprendre aux futurs clients que le nouveau propriétaire est arrivé. Peinture aux tons plus chaleureux. Modification de la disposition et de l'intensité de l'éclairage pour la rendre plus feutrée. Changement complet de la discographie et nouveau menu. Out les œufs et le bacon. In les déjeuners plus légers. Out le fast-food. In les repas santé. Le mercredi, il me vient une idée de génie : une répétition. Avant d'ouvrir officiellement, je vais faire une soirée d'essai. Aussitôt, je saute sur le téléphone et passe l'après-midi à contacter tous les amis et les membres de ma famille qui ne me fréquentent plus depuis des lunes.

Samedi soir. Le restaurant est plein. Les gens ont bien répondu à mon invitation ; plus par curiosité que par solidarité, je suppose. La moitié de ces personnes ne comprennent pas vraiment pourquoi je suis ici. Je ne peux pas leur en vouloir, car je le comprends à peine moi-même. L'autre moitié ne savait même pas que j'étais devenu propriétaire d'un bistro. «La crise de la quarantaine, probablement», que j'entends chuchoter à une table. À une autre, on dit que je suis fou d'avoir laissé un emploi stable et si bien rémunéré. D'autres, qui croient encore que je souffre d'une dépression, sont d'avis que quelqu'un devrait me parler. J'entends déjà la rumeur de ma défaite imminente. Malgré tout, quelques personnes viennent timidement me voir derrière mon comptoir pour me féliciter. Je sens le malaise dans leurs poignées de main. M'en fous. Je ne me suis jamais senti aussi vivant. Ils ne peuvent pas comprendre, trop enlisés qu'ils sont dans le confort de leur routine journalière. Je prends quelques secondes pour expliquer à tous le déroulement de la soirée.

—Excusez-moi, dis-je d'une voix forte pour couper le brouhaha. Je vous remercie tous d'être ici ce soir. Faites comme si vous étiez dans n'importe quel autre restaurant. Je fais cette répétition dans le but de savoir si je suis prêt à affronter de vrais clients et surtout, pour estimer le temps requis pour servir trente-deux convives. Vos critiques constructives... je tiens à le préciser... seront appréciées. Ce soir, il y a un choix varié de plats. Je vous remercie encore une fois pour votre participation. Sur ce, je vous souhaite bonne soirée et bon appétit.

Pour m'aider dans ma tâche, j'ai engagé Amélie et Julie. Je prends le temps de les présenter à la horde grouillante et bruyante d'affamés et les laisse envahir le plancher avec leur calepin de commande, les menus et la nouvelle carte des boissons.

—Une dernière chose... S'il vous plaît, dis-je encore avant d'attendre que le silence revienne. Ce soir, pour marquer l'ouverture du Delirium Jazz & Blues Café, vos repas et vos consommations sont payés par la maison.

La salle éclate spontanément en applaudissements et en hourras ! Tout Verdun vient d'être réveillé ! Je me penche derrière le comptoir et fais partir la musique. Frank Sinatra a de la difficulté à se faire entendre, mais quelques convives semblent apprécier mon choix. J'attends nerveusement les premières commandes.

Le repas est un succès. Du moins, de mon point de vue. Personne n'a attendu plus de quinze minutes avant de recevoir son assiette. Julie et Amélie sont superbes : service rapide, courtois et impeccable. Le doute et le malaise du début sont vite remplacés par la satisfaction des estomacs bien remplis. La ronde des desserts terminée, on passe aux festivités et à l'alcool. Les amants de scotch sont servis. Ma nouvelle carte comprend seize single-malts et trois blends. Ce soir, le Balvinie gagne la cote du public. Les cafés alcoolisés, tous rebaptisés au nom des grands du Blues, font aussi fureur.

Vers vingt-deux heures, la fête est à son paroxysme. Buddy Guy, Stevie Ray et Keb'Mo, pour ne nommer que ceux-là, nous crachent leur mal de vivre avec leurs guitares lancinantes. Je visite chacune des tables pour remercier mes invités et essayer de leur soutirer une critique constructive. Peine perdue. Quelques poignées de main solides, mais trop rapides pour me convaincre de leur sincérité. Une pluie de félicitations sans conviction. Quelques excentriques se risquent à me donner leur opinion.

Les derniers quittent le Delirium vers une heure du matin, en m'offrant leur aide pour remettre le restaurant en ordre. Je les remercie et les presse jusqu'à la porte, trop fatigué pour être poli. Quand Amélie et Julie partent à leur tour, je me retrouve enfin seul à la table du patron, petit verre de rouge à la main, pour savourer une victoire aigre-douce. Je dis douce, car je suis extrêmement fier de ma soirée et de ma capacité de produire les plats pendant les heures d'affluence. Je suis aussi très content de la performance de mes filles, mais nullement

surpris, pour les avoir déjà vues à l'œuvre. Ça s'annonce bien pour l'ouverture officielle lundi matin. Enfin, je dis aigre, car j'aurais aimé recevoir une approbation sincère de mes proches. Mes proches... Pfff, c'est vite dit. Je n'ai eu aucun contact avec certains d'entre eux depuis plus de cinq ans. Quant aux autres, ils sont chanceux s'ils me croisent une fois par année. C'est à ça que servent la fête de Noël et les enterrements. Non, vraiment, je ne peux pas dire que je les blâme. Mais j'aurais quand même aimé...

Les premières semaines d'activité se sont avérées plus difficiles que je ne l'avais prévu. La réalité a vite fait de me remettre les deux pieds sur terre. Les clients fidèles à l'autre propriétaire ont disparu en même temps qu'elle. Du coup, l'achalandage est tombé presque à zéro. Les changements que je mets en place, aussi mineurs soient-ils, ne sont pas tous appréciés et on me le fait sentir. Pas besoin d'une firme de sondage. Mon baromètre, ce sont mes recettes. Mauvaise décision, moins de monde. Bonne décision, la caisse se remplit. La meilleure école, c'est la vie. J'observe, j'écoute, je m'adapte vite. Je n'ai pas le choix. Le roseau qui plie aux vents ne se brise pas. Armé d'une solide conviction, d'une campagne publicitaire agressive et d'une liste de repas et d'alcools vendus pratiquement au prix coûtant durant les premières semaines suivant l'ouverture pour attirer un maximum de clients, je finis par traverser cette dure période, tant financièrement que moralement. Surtout moralement. Vers la fin de l'été, je commence à pouvoir compter sur une bande de fidèles qui à eux seuls, couvrent largement les frais d'exploitation. Avant les premières neiges, j'ai amassé un fonds de roulement qui me permet d'affronter les mois maigres que l'hiver apporte inmanquablement aux propriétaires de petits bistrots. Je me paie maintenant un salaire qui rivalise avec celui que je percevais chez Postes Canada. Maintenant que les finances sont stables et donnent l'impression de vouloir s'améliorer, je peux me consacrer aux autres projets du Delirium. Dans mes vitrines, j'affiche que je suis à la recherche de musiciens de blues et de jazz. Plusieurs artistes se présentent pour auditionner. Certains sont bons, tandis que j'ai du mal à ne pas pouffer de rire dans le cas de d'autres. Je ne prends que les coordonnées de ceux qui sont très bons,

ce qui se limite à seulement quelques-uns. Au printemps, le Delirium Jazz & Blues Café sera vraiment vivant.

Dans quelques semaines, il fera assez beau pour que j'installe la terrasse. Les spectacles commenceront et l'achalandage redeviendra ce qu'il a déjà été. J'ai quand même réussi à passer mon premier hiver sans accumuler trop de dettes. La vie est belle.

Sept heures. J'arrive au resto. Inventaire. Vérification de la caisse. Création d'un menu du jour. Viennoiseries au four à trois cent cinquante. J'ajuste la minuterie pour quinze minutes. Vérification de la machine à expresso : chaleur, pression et propreté, faire couler le premier thermos de café filtre. Nettoyage matinal des tables et du plancher. Allumer la musique. Jazz léger, le temps de me réveiller. Installer le mobilier de la terrasse. Sortir les croissants et chocolattines du four. Payer la note du boulanger qui vient d'arriver avec ma sélection des pains du jour : baguettes, ciabattas, pains aux olives et tortillas. L'odeur de Java commence à envahir le Delirium. Enfin, mon premier café. Cinq minutes et une tasse à laver plus tard, la routine reprend. Vérification de la fraîcheur des aliments : charcuteries, fruits et légumes. Les réfrigérateurs sont à la bonne température. Le présentoir à desserts commence à se faire vide. Excellent. Je passe une commande chez Les Délices de Dawn. Dans environ trois heures, le présentoir sera plein et prêt à être à nouveau vidé. Deuxième café. Tout est prêt pour la matinée. Je sors m'installer à la terrasse, pour savourer lentement le liquide chaud de ma tasse en regardant les grands titres des journaux qui me sont livrés chaque matin.

Neuf heures. J'affiche Ouvert. Deux personnes entrent et commandent chacune un café pour emporter. J'aime le son de ma caisse enregistreuse lorsqu'il est tôt le matin. Ça annonce une bonne journée. Je prépare le potage du jour, coupe les légumes et les ajoutes au bouillon qui mijote déjà sur le feu. Sel, poivre et quelques fines herbes. Par la vitrine, je remarque Raoul qui traverse la rue. À la retraite, ce dernier s'est créé une routine pour éviter d'être envahie par la solitude du veuf qui n'a plus rien à faire sauf partager ses expériences de vies avec qui veut bien prendre le temps de l'écouter. Chaque matin, il fait la tournée de tous les cafés de Verdun pour converser avec les autres solitaires matinaux de son âge qui prennent plaisir à discuter ensemble. Je vais à sa rencontre sur la terrasse avec son café et le journal. Nous discutons politique pendant un instant, puis je retourne à ma routine de début de journée. Un couple arrive pendant que je prépare

l'accompagnement des plats principaux d'aujourd'hui. Une crêpe aux petits fruits pour madame et un bagel au saumon fumé pour monsieur, plus deux lattés pour faire descendre le tout. Du coin de l'œil, je remarque Raoul qui quitte ma terrasse pour gagner le prochain café figurant sur son itinéraire.

Onze heures. Julie arrive. Nous passons en revue le menu du jour. Elle commence sa routine et revérifie tout ce que j'ai déjà vérifié ce matin. Professionnelle, la petite. Les premiers clients arrivent pour le dîner. Avec enthousiasme, Julie se lance à leur rencontre. Quelques secondes plus tard, elle m'apporte les premières commandes. Voyant que d'autres clients s'installent à la terrasse, Julie s'y dirige d'un pas rapide. En déposant les nouvelles commandes sur mon comptoir, elle me dit que ce sera une autre grosse journée. Je comprends vite pourquoi quand un groupe de douze personnes franchit le seuil de la porte. L'adrénaline commence à couler. Plus le temps de lever les yeux. Toute mon attention est rivée sur mon comptoir et mes assiettes. Julie observera le plancher pour moi et me tiendra au courant de la situation. Nouvelles commandes. Je lance trois portions de pâtes dans le poêlon, à feu moyen. Six quesadillas au jambon et fromage sur le grill. Je dépose huit bols remplis de soupe sur la tablette de service surplombant mon plan de travail qui disparaissent dès le passage Julie. D'autres clients s'amènent. Je compose la présentation des assiettes. Salades mesclun et légumes vapeur. Décoration du pourtour des assiettes avec de fines herbes séchées. Flip les quesadillas sur le grill. J'ajoute la crème et le pesto aux noix de pin aux pâtes qui sont dans le poêlon. Les effluves d'un dîner payant commencent à envahir le Delirium. J'ai l'estomac qui me crie famine. Il devra attendre son tour, je le satisferai après ceux de mes clients. À la volée, je remarque quelques personnes qui examinent le menu affiché dans la vitrine. Pas le temps de savoir s'ils seront des clients ou resteront des curieux. Je laisse Julie s'en occuper. Je repasse rapidement en revue les commandes que celle-ci m'a laissées plus tôt pour maximiser ma préparation. J'étales sept assiettes sur le comptoir. Deux baguettes à la salade de thon. Une autre assiette de pâtes au pesto. Quelques salades repas. Douze verres de vin ; huit rouges et quatre blancs. Elle avait raison, c'est encore une grosse journée ! Pas le temps de rêvasser. Une fois les premières assiettes de pâtes prêtes, Julie disparaît avec, après m'avoir

laissé de nouvelles commandes en échange. Je coupe les baguettes, coule quelques cafés, puis cours derrière pour sortir un autre mélange de salade mesclun. J'augmente la cadence. J'étales douze autres assiettes sur le comptoir et y laisse tomber la salade et les légumes tout en m'assurant de ne laisser aucune trace de doigts sur leur pourtour. Les quesadillas commencent à sentir le roussi. Je les retire du feu et en dépose plusieurs autres sur le grill pour prendre de l'avance. Julie part avec les nouvelles assiettes prêtes. Les premiers clients se pointent à la caisse. Elle les remarque et s'amène au pas de course pour leur faire payer leur addition. Chaque fois que j'entends le tiroir-caisse s'ouvrir et se refermer, mon cerveau s'offre toutes sortes de rêves de grandeur. Le Delirium est plein. J'adore la frénésie du midi. Je balaye rapidement des yeux le restaurant et tout le monde semble satisfait. Je remarque qu'au fond, deux personnes semblent s'impatienter. D'un signe de tête, je fais comprendre à Julie que je veux qu'elle aille à leur rencontre. Aussitôt demandé aussitôt fait. Je retourne à mon fourneau. Entre chaque préparation, je nourris le lave-vaisselle. Le chaudron à soupe tire à sa fin... Seize litres de soupe en un seul repas. Excellent ! Les derniers clients nous quittent, heureux de leur expérience.

Treize heures trente. Je félicite Julie pour son merveilleux travail, puis le grand nettoyage commence. Il y a toujours une petite accalmie entre treize et quinze heures et nous en profitons pour remettre le Delirium en état de recevoir les habitués du soir. Changement du style musical. Blues léger. Le rituel de la mi-journée bien entamée, je laisse Julie à l'intérieur pendant que je m'installe au soleil, sur la terrasse, pour savourer la victoire du midi. J'en profite pour dévorer un sandwich jambon fromage vite fait. Les après-midi de semaine étant toujours tranquilles, je peux me permettre cette pause. Julie s'occupe seule des quelques personnes qui passent au café pendant que je réviser mon inventaire et passe les commandes auprès de mes différents fournisseurs. En face, le parc commence à se remplir d'enfants qui viennent de terminer leur journée d'école. Bonne nouvelle pour moi... Les parents viennent s'installer à ma terrasse pour observer leurs mômes tout en consommant un petit quelque chose.

Dix-sept heures. Martine se pointe pour son quart de travail. Elle me salue en entrant, puis Julie lui transmet les potins de la journée

et l'inventaire des beaux mâles qui se sont présentés aujourd'hui. Je passe environ une heure à préparer le menu du soir, lequel est toujours simple et rapide lors des soirées spectacle. Trois types de sandwiches, une salade de pâtes fraîches, deux saveurs de quiches et évidemment, bière pression, scotchs et autres alcools à profusion. J'adore mes soirées de spectacles ; l'imprévu est toujours au rendez-vous. Les habitués arrivent tôt pour s'offrir les meilleures places. En voyant Martine commencer à courir, je retourne derrière mon comptoir. Pour la deuxième fois aujourd'hui, le Delirium est plein. Sari et sa bande de jeunes musiciens arrivent, et installent leurs instruments sur l'étroite scène. Les tables repositionnées pour l'occasion créent une intimité que les clients semblent apprécier. Puis une sorte de chaos contrôlé s'installe. Quand Martine apporte l'alcool aux tables, je termine les dernières assiettes. Le spectacle commence.

Dix-huit heures trente. Sari ouvre, comme chaque mercredi, avec sa version de Summertime, que les spectateurs apprécient. Le tempo est endiablé et les rythmes déchaînés. Le Delirium délire. Remarquant que quelques retardataires attendent à l'extérieur qu'une table se libère, je demande à Martine d'aller leur servir une bière. Elle me lance un drôle de regard, histoire de me rappeler qu'il est illégal de servir de l'alcool sur le trottoir. M'en fous. J'aime mieux prendre ce risque que de voir ces gens se replier chez mon compétiteur. Ma caisse commence à se remplir. L'intersection d'Hickson et Ethel aussi. Tant que les gens restent calmes à l'extérieur, je n'aurai pas d'ennuis avec les autorités qui ont mieux à faire que venir vérifier la capacité maximale permise dans mon établissement. Les pourboires pleuvent et malgré une soirée épuisante, Martine affiche un large sourire. Moi aussi. Toute la soirée, Sari et sa troupe nous offrent un savant pot-pourri de jazz et de blues. En voyant un client arriver à l'improviste avec sa trompette, Sari l'invite à monter sur scène. Nous avons ensuite droit à quelques interprétations des succès de Miles Davis. Les applaudissements abondent. Durant l'entracte, les musiciens en profitent pour manger et boire aux frais de la maison. C'est la façon que j'ai trouvée pour attirer les artistes à petit prix. Ils apprécient et moi, j'économise. Je vais rencontrer le trompettiste pour me présenter, le féliciter et lui serrer la main. Après quoi, je l'engage pour deux représentations solos, dont les dates seront confirmées plus tard. À la deuxième partie du

spectacle, le rythme change, quartier résidentiel oblige. La musique se fait moins forte, plus lancinante. Chaque fois que je lance une œillade à l'extérieur, j'aperçois de nouveaux curieux. Aucune table de libre. Meilleure chance la semaine prochaine. Certains ont tout de même l'audace de venir prendre place, debout près de mon comptoir. Je les laisse s'installer et demande à Martine de prendre leurs commandes.

Minuit trente. Sari et sa bande de musiciens rangent leurs instruments, et les derniers clients quittent le bistro. Les habitués m'assurent qu'ils seront présents la semaine prochaine. Je les remercie avec de chaudes poignées de main et moult bises. Amélie, qui est passée en soirée, donne un coup de main à Martine pour nettoyer le bordel laissé par une clientèle satisfaite. J'en profite pour aller remercier les musiciens et leur remettre leur cachet. J'anticipe déjà le résultat des recettes, avec la certitude que les frais de toute la semaine seront couverts par cette seule soirée. Le Delirium est finalement vide. Je ferme les lumières, installe l'affiche Fermé et offre un verre à mes filles. Après quoi, nous nous installons à la terrasse. Elles, avec leurs verres de vin et moi, avec mon café au lait. La journée est enfin terminée et je suis crevé. En arrivant chez moi, je constate que dans moins de cinq heures, je devrai me lever pour commencer une autre journée. Quand même, je me couche le sourire aux lèvres. Pour rien au monde je ne changerais quoi que ce soit à ma vie. Je m'endors épuisé, mais heureux.

En levant les yeux, je remarque une jeune femme qui entre avec assurance. Elle est vêtue d'une blouse paysanne blanche qui me laisse deviner les broderies de son soutien-gorge et d'une jupe bleue aux motifs floraux qui descend jusqu'à ses mollets, ouverte sur une bonne longueur, révélant une grande partie de sa cuisse à chacune de ses enjambées. Une paire de lunettes fumées cache ses yeux tout en soulignant le teint pâle de sa peau. Ses cheveux couleur miel, attachés par une simple lanière de cuir, ondulent jusqu'au milieu de son dos. Sa cambrure accentuée par la lenteur de ses mouvements lui donne une démarche sensuelle qui commence à chatouiller mon intérêt. Elle retire ses verres fumés et balaye l'intérieur du Delirium de son regard, jusqu'à ce que celui-ci croise le mien. De magnifiques yeux azur renforcés par une légère touche de mascara m'observent. Déconcentré, je dépose mon couteau, de peur de faire un mauvais mouvement et d'y laisser un bout de doigt. Mes légumes peuvent attendre. Son visage possède une qualité hypnotique indéniable. Parmi les hommes qu'elle avait convoités, rares devaient être ceux qui ont su lui résister. J'ai l'impression de la connaître depuis toujours, bien que je n'ai aucun souvenir de l'avoir rencontrée auparavant. J'ai beau fouiller dans tous les tiroirs de ma mémoire... rien. Mais l'impression demeure, même si la différence d'âge apparente devrait me convaincre du contraire.

—Salut! lance-t-elle à mon attention. J'ai entendu dire que tu étais à la recherche d'une employée.

Quelques semaines auparavant, Karine m'avait remis sa démission en m'expliquant qu'elle voulait partir en Europe pour l'été. N'étant pas encore convaincu de vouloir pourvoir le poste, j'avais comblé ce trou en faisant moi-même des heures supplémentaires.

—Effectivement, mais comment l'as-tu su? Je n'ai pas affiché le poste.

—J'ai laissé mon CV dans plusieurs restaurants de Verdun, mais sans succès. Ce matin, je suis allée au NuArt Café et la propriétaire m'a dit que j'aurais peut-être une chance de me trouver un emploi ici.

Depuis quelques mois, je participe aux rencontres bihebdomadaires du Regroupement des restaurateurs de Verdun. Officiellement,

ces rencontres ont pour but de promouvoir l'arrondissement, ce qui n'empêche pas les participants d'espérer en tirer des bénéfices appréciables. Malgré le climat amical et professionnel qui règne lors de ces soirées, chacun espère découvrir les secrets de la réussite des autres sans pour autant dévoiler les leurs. Vers la fin des rencontres, un temps alloué pour nous permettre d'entendre les fanfaronnades de réussite de nos confrères. C'est pendant l'une de ces discussions sérieuses que j'ai innocemment laissé entendre que le Delirium roulait si bien, que je serais bientôt dans l'obligation d'engager du personnel.

—Pour l'instant, tout ce que j'ai à t'offrir, c'est un poste à temps partiel ; les vendredis, samedis et dimanches, de dix-sept heures à la fermeture, qui varie en fonction de l'achalandage. Certains soirs, nous fermons vers vingt-et-une heures, mais lorsque c'est très occupé, nous ne fermons pas avant une heure du matin. Est-ce que ça pourrait t'intéresser ?

—L'été, je travaille quelques heures par semaine à l'hôpital et pendant les mois d'hiver, je termine mon DEC en science infirmière. Donc oui, un poste à temps partiel les fins de semaine m'intéresse.

—C'est assez tranquille, présentement ; si tu as ton CV avec toi, je pourrais te passer en entrevue tout de suite.

—Ça me plairait, accepte-t-elle avec un petit sourire.

Elle l'invite à prendre place à ma table et apporte deux cafés. Elle se déplace comme une danseuse. Tous ces mouvements semblent calculés de façon à faire valoir sa sensualité. Le fait-elle délibérément pour attirer mon attention ? Calme-toi, bonhomme ; elle est assez jeune pour être... ta petite sœur.

Isabelle Rancourt, vingt et un ans. Elle en est à sa dernière année d'études au cégep et effectue quelques stages en milieu hospitalier. Ayant travaillé dans plusieurs cafés et bistrots, tant à Montréal qu'à Québec, elle semble avoir une bonne expérience en restauration. Elle habite la région depuis deux ans et demeure présentement sur l'avenue Verdun, à quelques minutes de marche du Delirium. Je lui remets son CV et lui lance quelques questions. Je fais mon possible pour garder un ton neutre et me montrer le plus professionnel possible, mais je me rends compte que j'évite trop souvent son regard brûlant. C'est bien la première fois que je suis incapable de soutenir le regard de quelqu'un. De son côté, elle semble l'avoir remarqué et en profite pour me déconcentrer. Elle fait tourner une mèche rebelle entre ses doigts, se

mordille la lèvre inférieure pendant qu'elle cherche réponses à mes questions et rit en me touchant la main chaque fois que je plaisante nerveusement. Rien pour me mettre à mon aise. Elle me dérange. Elle m'intrigue. Elle commence à travailler vendredi prochain.

Les jeudis soir, le Delirium devient le lieu de rencontre de quelques-uns de mes clients les plus fidèles. Comme un club social, ils arrivent tous après le souper, puis passent la soirée autour d'une table à se plaindre, rire et se réconforter dans leur mal de vivre en sirotant un verre de vin, une bière ou un bon café. Les plus mal-en-point repartent souvent en fin de soirée avec trop d'alcool dans le sang et trop d'humidité dans les yeux. Depuis quelques semaines, j'ai pris l'habitude de me joindre à eux à titre de spectateur. Assis à leur table, buvant une bière jusqu'à ce qu'elle devienne trop tiède pour la finir, j'écoule la soirée à meubler mon esprit de leurs histoires parfois intéressantes, parfois pathétiques. Comme une thérapie, je me sers d'eux pour favoriser ma réinsertion sociale. Incapable depuis trop longtemps de vivre mes propres émotions, je vis maintenant celles des autres. On me demande souvent mon opinion sur tel ou tel sujet. Chaque fois, je réponds invariablement qu'en tant qu'hôte responsable, la politesse exige que je laisse la place à mes invités. La réalité est que je garde toujours mes opinions pour moi, exprimer ce que je ressens n'ayant jamais été un de mes points forts. Donc, je reste assis, je bois ma bière tiède, et j'écoute.

Claude, qui a survécu à un saut de parachute qui n'a jamais voulu s'ouvrir, me dit souvent: «Quand le parachute principal ne s'ouvre pas, pas de problème. Tu tires sur la corde du parachute d'urgence. Le problème c'est que celui-là non plus n'a pas voulu s'ouvrir». Chaque fois qu'il lance cette phrase, une larme coule sur sa joue. Son cent vingt-quatrième saut, le dernier, restera imprimé dans sa mémoire et littéralement sur tout son corps pour le reste de ses jours. Il est resté neuf mois dans le coma et deux ans en reconstruction et réadaptation. Aujourd'hui, sauf pour ses cicatrices, visibles et invisibles, il mène une vie semi-normale. Retraité à quarante-deux ans, il reçoit une rente d'invalidité chaque mois depuis une dizaine d'années et tous les jeudis, devant une bière, il nous raconte son malheur et nous explique pourquoi il est un homme fini. Certains jeudis, pendant ses phases de grande déprime, il boit avec excès et termine la soirée en larmes, ce qui rend les moins habitués mal à l'aise. Je n'arrive pas à comprendre

pourquoi il ne réalise pas qu'il a eu un nouveau bail sur la vie et qu'il devrait en profiter, au lieu de nous empester la vie avec sa malchance. Ça doit être mon côté pragmatique. Je me tais, j'écoute.

Nessim, un Algérien musulman de naissance et Québécois par choix, vient chaque jour pour son expresso. Il ne reste jamais plus de cinq ou dix minutes, le temps de s'enquérir sur ma santé, celle de ma famille, de mes affaires et même, de mon chat. «Ça va, ça va». Mais le jeudi, il passe la soirée en compagnie de notre petit groupe et bien que très modéré dans ses croyances religieuses et politiques, on en apprend quand même toujours un peu plus sur la déchéance du christianisme et sur la décadence de la société nord-américaine. Athée et apolitique, je ne me sens pas concerné. Mais encore là, j'écoute, j'apprends.

Il y a aussi Rolland. Rolland avec deux «L». Mais croyez-moi, il n'est pas un ange pour autant. Difficile de décrire un homme sans âge avec un accent sans nation. Mythomane sans limites, il aurait, entre autres, été mercenaire en Indochine et participé à la libération de l'Algérie. Il serait même de la lignée royale du Maroc. À titre de cousin direct, il aurait un accès possible au trône. Il est millionnaire, mais tous ses comptes en banque outre-mer sont bloqués pour des raisons apparemment trop compliquées pour notre compréhension. Malgré tout, il s'arrange toujours pour qu'une âme charitable du groupe lui paie son café. Personne ne semble croire à ses récits héroïques, du moins je l'espère, mais n'empêche qu'il est divertissant et qu'il allume l'imagination.

J'aime beaucoup Jean. Sacré Jean ! Son visage affiche toujours l'expression d'hébétude du chevreuil surpris par les phares d'une voiture. Derrière ses petits yeux bruns, il n'y a en apparence que le vide, de la brume, que les vapeurs de son dernier joint de marijuana. Il peut passer des jours sans prononcer le moindre mot, au point de paraître muet pour qui ne le connaît pas. Mais quand son moteur à paroles démarre, il peut aisément, sans la moindre ponctuation ou pause respiratoire, parler de n'importe quel sujet pendant des heures, sans que personne ne puisse placer un seul mot. Philosophie, science, culture... aucun sujet n'a de secret pour cette éponge avide d'informations et de connaissances. De loin le personnage le plus intéressant du Delirium.

Puis il y a Sylvie. La personne la plus déprimante que je connaisse, elle est prise du syndrome de Stacause. Mais oui, vous

connaissiez... «Je n'ai pas d'amis, c'ta cause de...», «J'ai perdu mon job, c'ta cause de...», «Je suis malheureuse, c'ta cause...». Vous voyez le genre? Si la chance fait en sorte qu'elle est toujours la dernière à se joindre à mon groupe de thérapie, la malchance fait en sorte que peu après son arrivée, les autres commencent à disparaître, de peur qu'elle soit contagieuse.

De semaine en semaine, le groupe était en constante évolution. Des gens s'y joignaient, d'autres n'y revenaient plus, mais toujours, le noyau restait fidèle au rendez-vous. La soirée terminée, en direction de ma petite prison, j'ai la tête pleine d'histoires qui ne sont pas miennes, mais que je les savoure. Je les vis virtuellement, je me les approprie. Je vis par procuration. J'imagine que c'est mieux que de ne pas vivre du tout.

Les journées chaudes et humides de juin rapportent gros. Les pichets de sangria maison et de bière en fût font le va-et-vient entre le comptoir et la terrasse. Le ciel sans nuage motive deux clients à me demander d'installer les parasols aux tables. La journée s'annonce bonne. Après avoir installé le dernier parasol, je m'assois à une table qui vient de se libérer avec un bon verre de thé glacé bien givré. Julie a la situation bien en main et je suis convaincu qu'elle ne se gênera pas pour me demander de l'aide en cas de besoin. Pendant que je profite de ce temps pour avancer ma comptabilité, je garde un œil sur le flot constant de clients qui entrent, s'installent, consomment, puis ressortent satisfaits de leur visite au Delirium. Le blues de Skip James en sourdine accompagne à merveille cette humidité accablante, nous donnant presque l'impression d'être sur une terrasse de la Bourbon Street, en Louisiane. Ma chemise imbibée de sueur qui colle à ma peau me fait envier les jeunes enfants qui se lancent à tour de rôle sous la fontaine du parc d'en face. Parmi eux, mon attention est attirée par cette silhouette que je commence à bien connaître. C'est Isabelle qui s'amuse avec eux. Vêtue d'un léger maillot deux pièces jaune fluo, elle semble avoir remarqué que mon regard est rivé sur son joli corps tout en courbes, bien que délicat. Même lorsqu'elle s'amuse avec les enfants, elle exsude une sensualité qui capte autant mon attention que celle de deux jeunes clients assis de l'autre côté de la terrasse. Elle

laisse les jeunes, m'observe du coin de l'œil, passe prendre sa serviette de plage laissée sur un banc, l'enroule autour de son corps et les pieds nus, traverse la rue pour venir me rejoindre.

—Quelle chaleur, me dit-elle en s'appuyant sur la balustrade.

—Effectivement, que je lui répons en levant mon verre. T'en veux un ? C'est très rafraîchissant.

J'espérais qu'elle accepte, mais elle reste bien appuyée sur ses coudes en m'observant d'un air amusé. Pour toute réponse, elle secoue violemment la tête de gauche à droite, en faisant virevolter ses cheveux mouillés tels des fouets. Bien sûr, je me fais éclabousser au passage.

—Ça aussi c'est rafraîchissant et beaucoup plus le fun, lance-t-elle avec un petit sourire en coin, avant de pivoter et ajouter : viens me rejoindre si t'as si chaud que ça !

En se dirigeant vers la fontaine, elle se retourne et d'un mouvement du poignet, défait sa serviette à la manière d'un toréador qui défait son taureau avec une cape rouge. La pression monte, mais contrairement au taureau, ce n'est pas la cape qui m'excite. En m'appuyant d'une main sur la table et de l'autre sur la balustrade, je fais mine de sauter par-dessus celle-ci, puis me rassois en éclatant de rire. Isabelle semble satisfaite. Ce n'est pas l'envie de passer vite fait à ma petite prison pour enfiler un maillot qui me manque, mais après un dernier regard vers elle, je replonge mon nez dans ma paperasse. L'image d'isabelle dans ce petit bikini est venue me hanter pendant plusieurs nuits, alors que j'étais à la limite du sommeil et du rêve semi-conscient.

Début juillet. Déjà un an de passé et le Delirium roule mieux que jamais. Force est de constater que, même sans la moindre expérience, j'ai bien tiré mon épingle du jeu. À tous ceux qui ne croyaient pas en ma réussite, je dis : « Quand tu veux, tu peux » avec arrogance et défiance. Aujourd'hui, c'est avec la tête haute que je marche sur la rue Wellington. Vice-président depuis maintenant six mois du Regroupement des restaurateurs de Verdun, je peux aisément dire que je suis en grande partie responsable de la plupart des toasts que nous portons, de la musique qui est diffusée et des œuvres qui sont exposées un peu partout dans Verdun. Si un événement est organisé, j'en suis

soit l'organisateur, soit l'invité d'honneur. L'âme du quartier bat au même rythme que mon cœur. Je médite sur l'avenir du Delirium et le trouve excellent. Mon jugement et mon instinct m'ont aidé à identifier les opportunités qui se sont présentées ces douze derniers mois. Mon conseiller financier m'a récemment suggéré de commencer à penser à franchiser la bannière. Je lui ai dit de se calmer le pompon. Pour l'instant, je me contente de mon succès et laisserai passer le prochain hiver avant de considérer sa proposition.

Toutes les semaines, les groupes de jazz et de blues continuent d'égayer nos mercredis et vendredis soirs. S'y succèdent : Sari Dajani avec sa bande de jeunes musiciens et chanteurs, le trio Zingaro avec leurs guitares tziganes et Laurent Alarie, le Belge spécialiste d'un blues joué au sud des États-Unis. J'ai même eu la chance de présenter Florence K., alors qu'elle n'en était qu'au tout début de sa carrière et qu'elle présentait son jazz aux notes latines. Plusieurs autres musiciens ayant tous réussi à remplir la salle se sont également présentés. Le Delirium a même servi de plateau de tournage pour quelques scènes d'une série populaire diffusée par Radio Canada. Mon bistro commençant à se bâtir une bonne réputation, j'ai même quelques clients qui descendent du Plateau pour y passer une soirée. Que pourrais-je demander de mieux ?

Le deuxième été tire maintenant à sa fin. Dans quelques semaines, je devrai fermer la terrasse et descendre son mobilier au sous-sol. Fini les chaudes soirées à servir la sangria jusqu'aux petites heures du matin. Je vais quand même attendre à la dernière minute avant de la fermer, sachant qu'on a toujours quelques soirées relativement confortables au début de l'automne. Je m'attends à un certain ralentissement de l'achalandage pendant l'hiver, mais si je me fie à mon expérience de l'année dernière, ce ne devrait pas être trop douloureux.

Vers minuit, les derniers clients plient bagage. Alors que je m'apprête à retourner chez moi, après avoir aidé Isabelle à fermer le café, celle-ci sort me rejoindre pour me demander si je veux prendre un verre avec elle. En temps normal, je ne socialise jamais avec les employés. Je ne l'ai jamais fait avant le Delirium, alors pourquoi commencer maintenant ? Règle numéro un d'une saine gestion du personnel : ne pas prendre un verre avec une personne que tu pourrais te voir dans l'obligation de congédier un jour. Et malgré une certaine familiarité que j'entretiens avec mes filles, environnement de travail oblige, j'aime garder une petite gêne pour les jours où je dois imposer la volonté du patron.

—Bière ou vin ? que je lui demande sans hésiter. C'est moi qui offre.

—Un verre de rouge, s'il te plaît, merci.

Je dépose la coupe sur la table et retourne derrière le comptoir pour me préparer un cappuccino.

—Tu devrais essayer un de tes scotchs, me propose Isabelle.

—Pardon ? dis-je, surpris par la suggestion. Essaierais-tu de saouler ton patron ?

—Ça fait combien de temps que t'es proprio du Delirium ?

—Un peu plus d'un an. C'est quoi le lien ?

—Depuis que je travaille ici, je ne t'ai jamais vu prendre d'alcool. Bon... O.K., tu prends une bière à l'occasion en compagnie de tes meilleurs clients, mais tu ne la termines jamais.

—J'aime rester en contrôle.

—Ouais, peut-être, mais ta publicité affiche que le Delirium détient la meilleure sélection de scotchs et de whiskies de l'ouest de l'île.

—Et c'est la vérité. Mais je ne comprends toujours pas.

—T'as peut-être la plus grande variété de l'ouest, mais comment sais-tu que c'est la meilleure sélection ?

—J'ai fait mes recherches.

—Dans des livres ? ironise Isabelle.

—Des magazines spécialisés et sur le Net.

—Il me semble que tu devrais avoir une meilleure idée de ce que tu sers à tes clients. Mais bon... c'est à toi de voir.

Je la dévisage un instant, puis me laisse convaincre par sa logique douteuse et son regard enchanteur. Je lui demande donc de m'en choisir un. Aussitôt, elle se lève et se dirige derrière le comptoir, pendant que je m'installe à la table. En me croisant, elle m'offre un clin d'œil, accompagné d'un joli sourire complice. Je l'observe effleurer les bouteilles de sa main, jusqu'à ce qu'elle choisisse une bouteille au hasard.

—Avec ou sans glace ?

—Sans.

Elle s'assoit devant moi et fait glisser délicatement un verre *old-fashioned* à demi plein dans ma direction. Le jazz envoutant de Wayne Shorter joue en sourdine, tandis qu'elle s'allume une cigarette. Elle en prend une grande bouffée, puis laisse échapper paresseusement la fumée par sa bouche entrouverte. Pas un mot n'est prononcé de part et d'autre durant un temps qui me semble interminable. Un malaise commence à s'emparer de moi. Mes yeux fuient son regard pétillant, puis je laisse échapper un petit rire maladroit. Nous en profitons pour porter nos verres à nos lèvres. Derrière la coupe de vin, je remarque son petit sourire en coin et ne peux m'empêcher de penser qu'elle essaie intentionnellement de me rendre mal à l'aise. Et elle réussit. Le cramoisi de mon visage le lui prouve. Par nervosité, je prends une trop grande gorgée du liquide ambré que j'avale trop vite. S'ensuit une quinte de toux instantanée qui la fait rire. Un rire franc, sans malice, presque musical.

—J'aime bien prendre un verre de vin ou une bière entre amis à l'occasion, m'excusé-je en me raclant la gorge, mais là, c'est peut-être un peu trop fort pour moi.

—Petite nature...

Je ne m'attendais jamais à une brûlure aussi foudroyante. Je laisse la douleur passer en me demandant si Isabelle venait de m'insulter ou si elle me taquinait. Les parfums qui me restent en bouche me surprennent ; miel... fumée... barrique de bois... vapeurs iodées... et bien d'autres que je n'arrive pas à identifier. J'observe le liquide pendant un temps en le faisant tourner d'un léger mouvement giratoire du poignet, sous le regard visiblement amusé d'Isabelle. Je tente à nouveau l'expérience. Cette fois, je garde l'alcool un peu plus long-

temps en bouche. J'aspire un peu d'air entre les lèvres, à la manière d'un buveur de vin, pour autoriser le scotch à mieux me dévoiler ses secrets. Pour laisser passer la brûlure, je ferme les yeux en l'avalant. Je suis au septième ciel. En jetant un rapide coup d'œil aux différentes bouteilles qui ornent mes tablettes, j'imagine déjà le monde de saveurs qui s'ouvre à moi. Un monde inconnu qui ne demande qu'à se faire découvrir. La conversation s'engage finalement et en un rien de temps, je m'étonne de trouver mon verre vide. En me levant pour aller faire le plein, je demande à Isabelle :

—Lequel de ces magnifiques élixirs m'as-tu servi ?

—Je ne me souviens pas. J'ai pris une bouteille au hasard, répond-elle en s'étirant le cou vers la tablette. Je pense que c'est la troisième à ta gauche.

—Un Dalwinie ?

—Oui, peut-être...

La couleur de l'alcool semble identique à celui qu'il y avait plus tôt dans mon verre. Je tente la chance et m'en verse un peu. De retour à la table, une curieuse sensation de chaleur vient détendre mon corps tout entier. Le sentiment d'être là où j'ai envie d'être m'enveloppe. Mon petit verre de scotch y est certainement pour quelque chose, mais la présence d'Isabelle contribue aussi à mon plaisir. Dire que j'ai passé à un doigt de refuser son invitation. Pendant qu'elle s'allume une autre cigarette, je me rends compte que je suis rendu à mi-chemin de mon deuxième verre, alors qu'elle a à peine entamé son premier. J'essaie de le siroter pour pouvoir déguster son précieux contenu le plus longtemps possible. Trop tard, il est déjà fini.

Pendant l'heure qui suit, nous parlons de divers sujets anodins ; du temps qu'il fera, de la ville, du Delirium, de ses études. Puis, de façon subtile, mais avec une grande habilité, elle redirige la conversation de façon à ce que je lui parle de moi. Détendu et sans inhibition, je me sens libre de dire ce que je ressens sans me cacher derrière ma façade habituelle. Alors comme si une écluse venait de se briser, je lui parle de moi. Vraiment de moi, et pas de l'image que je représente. Ce que je n'ai pas fait depuis plusieurs années, considérant la chose comme un signe de faiblesse. Pour la première fois depuis très longtemps, je me sens vraiment à mon aise. Je lui parle de l'homme que j'étais. De mes difficultés à socialiser après des années de répression émotive. De mon divorce. Je lui parle de l'homme sans âme qui es-

saie de s'en sortir en utilisant le Delirium et ses clients en guise de cobayes ; de mes thérapies du jeudi soir.

—Comme un vampire, me lance-t-elle en riant.

—Pardon ?

—Pas littéralement. Mais ça revient au même. Tu ne leur sucés pas le sang, mais tu siphonnes leurs histoires, leurs états d'âme et leur énergie pour assurer ta survie émotionnelle.

Bien qu'un peu bizarre, je trouve son analogie assez intéressante. Elle remplit son verre avec la bouteille de vin que j'avais déposée sur la table après ma dernière rencontre avec ma bouteille de Dalwinie.

—Je peux savoir ton âge ? me demande-t-elle à brûle-pourpoint.

—Pourquoi ?

—Comme ça. T'es pas obligé de me répondre si ça te gêne.

—Trente-huit ans.

—Je ne te pensais pas si vieux.

—Merci, dis-je sèchement.

—Ben non. C'est pas ce que je voulais dire. Tu ne parais pas ton âge.

—...

—T'as rencontré quelqu'un depuis ton divorce ?

—Changeons de sujet.

—D'accord, mais c'est toi qui choisis le sujet à mon retour.

Elle se lève sans rien ajouter et se dirige vers la toilette. J'en profite pour vider le cendrier, mettre un nouveau CD dans le lecteur et remplir nos verres. Elle revient s'asseoir en sautillant comme une enfant, puis nous continuons à parler de tout et de rien jusqu'au petit matin. À certains moments, j'ai la nette impression qu'elle me drague. L'alcool doit être en train de jouer des tours à mon ego. La tête me tourne depuis longtemps quand nous quittons le Delirium ensemble. Une fois à l'intersection où nos chemins doivent se séparer, je la remercie pour la belle soirée et me penche pour lui faire la bise. Elle se retourne pour me faire face et à l'instant où nos lèvres auraient dû se rencontrer, elle appuie sa main sur ma poitrine pour m'arrêter.

—Ce n'est pas une bonne idée, me dit-elle.

—Parce que je suis ton patron ?

—Parce que je suis avec Gabriel, m'informe-t-elle en soupirant légèrement.

Je continue mon mouvement d'approche et l'embrasse sur la joue. Cette fois, c'est moi qui la rends mal à l'aise. Le cramoisi de son visage me le prouve. Je lui souhaite bonne nuit et poursuis mon chemin sans me retourner. Je ne pense pas que j'aurais fait preuve d'une telle audace sans la quantité d'alcool ingurgité ce soir, mais ce qui est fait est fait et je n'ai aucun regret lorsque je m'endors dans mon lit en me demandant quelle aurait été sa réaction si je l'avais embrassée sur les lèvres.

Avec la fin de la grosse saison, je remarque une plus grande diminution que prévu de la clientèle comparativement à la même période de l'année dernière. Rien de dramatique, mais quand même perceptible au niveau des coffres. Je me dis que ça doit faire partie d'un cycle normal et choisis de ne rien faire pour l'instant, de peur de briser une formule gagnante. Je ne veux pas non plus investir trop d'argent en publicité et promotion pour ce qui risque de n'être qu'un petit creux de vague. De toute façon, l'argent accumulé pendant la période faste me servira de coussin pour les mois à venir, qui sont toujours moins achalandés.

Quelques semaines plus tard, je m'aperçois que non seulement la tendance négative se maintient, mais qu'elle s'accroît. Une diminution d'environ sept pour cent des revenus versus l'an passé qui commence déjà à faire mal. Mon bilan passe au rouge beaucoup plus rapidement que je le prévoyais et mon fonds de roulement me semble soudainement très petit. Même les soirées spectacle attirent de moins en moins de gens. Vendredi dernier, pendant la représentation de Laurent Alarie, seulement six personnes étaient présentes, incluant Laurent, Martine et moi. C'était presque gênant. Lors de ma rencontre mensuelle au Regroupement des restaurateurs de Verdun, l'ambiance est à son plus bas. Tous les propriétaires me racontent que leurs revenus sont en baisse. Ils n'ont pas connu de creux aussi prononcé depuis les dix dernières années. Ils me font remarquer que depuis que le prix de l'essence est passé au-dessus du cap psychologique du dollar, les médias multiplient leurs prévisions de récession économique. À quelques mois de la période des fêtes, rien de rassurant pour le petit consommateur, encore moins pour moi. Et si je continue à piger dans ma réserve, l'hiver n'en sera que plus difficile à passer. À la fin de cette rencontre plus que décourageante, le propriétaire du restaurant El Dorado vient me rejoindre en courant sur la rue.

—Comment t'en tires-tu ? me demande-t-il, hors d'haleine.

—Difficilement, et toi ?

—J'ai vu mieux... Écoute, personne n'aurait osé dire quoi que

ce soit pendant la rencontre, mais moi je vais te donner un truc pour mieux t'en tirer financièrement.

—... ?

—Commence une double comptabilité. Mieux encore, arrête de faire tes déclarations fiscales.

—C'est illégal, dis-je.

—Opérer dans l'illégalité ou ne plus opérer du tout... là est la question. Penses-y... Et si tu as besoin de conseils, viens me voir.

De retour chez moi, je passe la soirée à vérifier et contrévaluer ma comptabilité ainsi que les prévisions pour les mois à venir. Le constat est plus qu'inquiétant. À ce rythme, j'aurai épuisé toutes mes économies en janvier et serai dans l'obligation de recourir au crédit pour assurer la survie du Delirium. Les années se suivent, mais ne se ressemblent crissement pas. La décision n'est pas difficile à prendre. Ma morale et mon éthique peuvent aller se faire voir. Les dollars cachés au fisc me serviront à garder mon restaurant ouvert pendant la période creuse. Les clients reviendront l'été prochain, la comptabilité aussi. Demain, je contacterai mon comptable pour lui annoncer la fin de son contrat.

En me pointant à ma thérapie du jeudi soir, je vois qu'Isabelle et son copain Gabriel sont installés avec le groupe. Elle a dû aimer l'idée de mon petit club de réinsertion sociale. Bien que septembre tire à sa fin, la soirée est relativement chaude et tout le monde est assis à la terrasse. Trois tables sont regroupées ensemble. Je les salue tous et passe à l'intérieur d'un pas rapide. Dans un restaurant vide, Amélie est derrière le comptoir et s'affaire à remplir plusieurs verres de bière et de vin.

—Une chance qu'il y a le gang ce soir, dit-elle après m'avoir salué.

—Personne d'autre depuis que t'es arrivée ?

—Pour l'instant, non, mais la soirée est jeune.

—On ne peut qu'espérer, dis-je un peu découragé. Tu me verses une bière, s'il te plaît ? Je vais aller m'asseoir avec eux.

Je retourne à l'extérieur pour constater qu'aux tables, c'est la cacophonie. De part et d'autre, les discussions vont bon train. Avant de me choisir une place, j'essaie de voir qui mène la plus intéressante. Sylvie parle de sa malchance. Claude, assis à côté d'elle, me lance une œillade, l'air de me supplier : « Viens me sauver ». Un autre jour, bonhomme ! Je ne veux pas me mêler à cette conversation. Jean, qui est vraiment d'attaque ce soir, parle de vingt-deux sujets à la fois et se fout éperdument d'avoir un auditoire attentif ou pas. Ses yeux se promènent sans cesse d'une personne à l'autre. Difficile de savoir à qui il s'adresse. De toute façon, personne ne pourrait placer un mot tant son débit est rapide et incessant. Un jour, ce gars-là finira par manquer d'air et s'évanouir en plein monologue. Deux chaises plus loin, Rolland boude, les bras croisés sur la poitrine et les yeux rivés sur sa bière. J'aurais aimé arriver plus tôt pour voir qui lui a cloué le bec et quel était le sujet de discorde. Nessim, avec son habituel expresso à la main, discute politique avec Raoul. Intéressant. Isabelle participe à toutes les conversations, essayant tant bien que mal, par politesse, de suivre celle de Jean. Seul au bout de cette table, Gabriel, qui déguste sa bière, semble un peu mal à l'aise. C'est la première fois qu'il vient prendre une bière au Delirium et cet assemblage hétéroclite et

dysfonctionnel d'humains doit lui donner le tournis. Je choisis donc de venir à son aide. En levant mon verre bien haut pour n'assommer personne, je contourne une table, enjambe les pattes de Jean, pose une main sur l'épaule de Raoul pour ne pas perdre l'équilibre, m'excuse d'avoir versé un peu de bière près de Rolland et passe derrière Isabelle en glissant accidentellement le bout de mes doigts sur sa nuque que ses cheveux attachés me dévoilent, pour finalement m'asseoir avec Gabriel. Elle me lance un petit sourire en attirant mon regard sur son bras allongé sur la table. Ce n'est pas la fraîcheur de début de soirée qui provoque chez elle ce joli frisson. Je joue l'innocent, puis tourne la tête vers Gabriel.

—Salut, dis-je. Drôle de groupe, hein ?

—J'ai vu pire.

—Une fois qu'on les connaît... c'est pire.

Il éclate de rire. Je discute environ une heure avec lui, en essayant d'inclure les autres dans notre conversation. Amélie visite nos tables à plusieurs reprises pour faire disparaître nos verres vides et les remplacer par des pleins. De temps à autre, elle fume une cigarette tout en participant aux discussions. Je n'en fais pas de cas puisque tous les clients sont à l'extérieur. Sentant Gabriel plus à l'aise avec le groupe, je recommence mes acrobaties à travers les tables, les chaises et les gens, en essayant de ne mutiler personne pour me rendre à l'intérieur. En revenant de la toilette, j'arrête au comptoir.

—Amélie, peux-tu m'en verser une autre, s'il te plaît ?

—Qu'est-ce qui se passe entre Isabelle et toi ? demande-t-elle sur un ton désinvolte en même temps qu'elle remplit mon verre.

—Quoi ?

—Ne me dis pas que tu n'as rien remarqué... Elle n'a d'yeux que pour toi.

—Tu te trompes, Amélie. C'est Gabriel... Je suis assis à côté de Gabriel... C'est lui qu'elle regarde.

—Comme tu veux, Sébastien. Si tu dis qu'il n'y a rien... alors, il n'y a rien.

En ressortant, je prends bien soin de m'asseoir le plus loin possible de Gabriel. Je me mêle à la conversation solo de Jean. Religion, sexe, politique, souvenirs d'enfance... tout y passe, dans un méli-mélo que lui seul peut comprendre. L'alcool doit commencer à me faire effet, car j'arrive à le suivre. À quelques reprises, je lance une œillade en

direction d'Isabelle. Elle est en pleine discussion avec Nessim, mais ses yeux sont rivés sur moi. Elle me sourit en se mordillant la lèvre inférieure. C'est on ne peut plus évident. Je me détourne rapidement de son regard et croise celui d'Amélie, assise dans l'escalier. Elle me lance un sourire complice en me chuchotant : « Tu vois ». En reprenant nerveusement ma conversation avec Jean, mes yeux croisent ceux d'Isabelle qui me fait un clin d'œil. Je ne sais plus où donner de la tête.

Même mes calculs les plus pessimistes n'avaient pas réussi à prévoir une chute de revenu aussi dramatique, et ce, même en pratiquant une double comptabilité savamment établie pour ne pas être pris par le fisc. Le flot d'argent qui passait auparavant par ma caisse enregistreuse n'est plus qu'un vulgaire ruisseau. Le samedi, quand je fais mes petits calculs hebdomadaires, les chiffres n'annoncent rien de mieux à court terme. La dernière année a été si bonne que je n'ai pas cru bon de me garder un gros coussin monétaire. J'ai fait la belle vie, investi mon argent dans quelques rénovations et dans l'achat d'équipements pour le Delirium. Je ne le regrette pas... j'assume, mais j'avoue tout de même que c'était une grave erreur de stratégie de ma part. Rien ne me laissait croire que l'achalandage pouvait descendre à ce point et aussi vite. Les économies se sont volatilisées beaucoup trop rapidement et maintenant, je me vois dans l'obligation de payer mes fournisseurs avec mon crédit personnel. Et même cette stratégie ne fera que repousser l'inévitable de quelques mois si la tendance se maintient. Ouvrir un crédit à la banque au nom du Delirium demeure impossible pour l'instant, puisque les banques exigent que je produise trois ans de rapports financiers. Lorsque je leur ai fait remarquer qu'il m'est impossible de les produire parce que mon incorporation n'est active que depuis quinze mois, ils m'ont répondu qu'ils n'y pouvaient rien. « Le règlement, c'est le règlement », m'ont-ils lancé sans la moindre compassion.

Je tente le tout pour le tout en contactant ma banque personnelle pour demander qu'on augmente ma marge de crédit de quelques milliers de dollars, sans fournir de détails sur ma situation financière. Quand le directeur de la banque me demande si je travaille toujours pour la Société des Postes du Canada, une lumière s'allume au bout

de mon sombre tunnel. Mon dossier bancaire n'a jamais été mis à jour. Je retiens un soupir de soulagement, tout en espérant qu'aucune vérification ne sera faite auprès de mon ex-employeur. Je réponds qu'effectivement, je suis toujours employé par Postes Canada. Vingt-quatre heures plus tard, je reçois la confirmation. On m'accorde une plus grande marge de crédit. Rien de faramineux, mais je respire tout de même un peu mieux. En imaginant ce qui aurait pu arriver si la banque avait refusé ma demande, je me rends amèrement compte que le Delirium est beaucoup plus vulnérable aux tendances de l'économie locale que je le croyais.

Isabelle arrive un peu plus en avance qu'à l'habitude pour effectuer son quart de travail. En levant les yeux pour l'accueillir, je remarque que les siens sont injectés de sang et qu'elle a le visage bouffi. C'est la première fois que je la vois ainsi et ça me fait un petit pincement au cœur.

—Est-ce que ça va, Isabelle ?

—C'est rien. Ça va passer, dit-elle.

Mais les larmes qu'elle vient de sécher sur ses joues ne parviennent pas à me convaincre qu'elle va bien.

—Écoute, prends la soirée pour te reposer. Je vais te remplacer.

—Non. J'ai besoin de me changer les idées. Je vais faire mon quart de travail. Tu peux partir sans soucis.

J'hésite un instant, sans arrêter d'essuyer les ustensiles fraîchement sortis du lave-vaisselle, puis réplique :

—Je ne peux pas te laisser le restaurant comme ça. J'ai pas fini de laver la vaisselle et en plus, je dois passer le balai. J'ai aussi oublié de vérifier l'inventaire, aujourd'hui. Peux-tu vérifier le contenu des congélateurs au sous-sol, le temps que je termine ma routine ? Quand tu seras prête, je te laisserai la place.

—Merci, dit-elle juste avant de disparaître dans l'escalier.

Environ une heure plus tard, elle réapparaît, l'air plus décontracté et plus d'attaque.

—C'est bien un patron, ça ! me lance-t-elle avec un clin d'œil. Pas capable de finir ses tâches à l'heure prévue !

Quelques réguliers à portée d'oreilles en profitent pour glousser et commenter sur les patrons ingrats. C'est ça, amusez-vous ! Isabelle se faufile derrière le comptoir pour vérifier que la caisse balance bien. En passant à côté d'elle pour ramasser mon veston, elle me donne un coup de coude dans le ventre.

—Tu repasses ce soir, Sébastien ?

—Quelque chose de spécial ?

—Non, juste envie de prendre un verre avec quelqu'un.

—D'accord, je repasserai un peu avant la fermeture.

—Merci, Sébastien.

La caisse me confirme ce que j'appréhendais, à savoir que la soirée a été très tranquille. Trop tranquille, même. Comme tous les samedis soirs, les gens quittent la place tôt pour aller faire la fête dans les différents bars et discothèques du centre-ville. L'espace restreint empêche de danser au Delirium, mais tout de même... il y a moyen d'y faire la fête ! Il est près de minuit et je suis assis avec Isabelle à la terrasse. La soirée est fraîche, à la limite de l'inconfort. On peut entendre la musique des Doors en sourdine à travers les haut-parleurs extérieurs. La noirceur règne à l'intérieur du Delirium depuis environ une heure. La conversation reste vague et sans but précis. Je croyais qu'Isabelle voulait me parler de ce qui la troublait, mais elle ne semble pas prête à se vider le cœur. De mon côté, je ne la presse pas.

—Mon verre est vide, dis-je en me levant. Je remplis le tien aussi ?

—Apporte la bouteille, répond-elle avec un sourire amer.

En ressortant avec la bouteille de rouge, je remarque une note de chagrin sur son visage. Elle semble perdue dans ses pensées et sursaute quand je dépose la bouteille sur la table. Son regard reste fuyant un temps. Nous gardons le silence pendant qu'elle termine sa cigarette, qu'elle lance ensuite dans la rue à l'aide d'un mouvement sec du poignet.

—Je m'excuse de t'avoir fait déplacer pour rien, finit-elle par dire en levant les yeux vers moi. Je vais mieux... En réalité, il se fait tard et je devrais aller me coucher.

—Si tu ne veux pas me dire ce qui se passe, pas de problème. Moi, je suis venu prendre un verre en bonne compagnie. Si tu me quittes maintenant, je serai obligé de finir cette bouteille tout seul.

—Je ne vais pas te laisser partir d'ici en état d'ébriété... Allez, verse-m'en un autre, rigole-t-elle.

Nous continuons de parler de choses et d'autre pendant un temps. Rendu à mon troisième verre de vin, la tête commence sérieusement à me tourner. Isabelle, qui a deux verres d'avance sur moi, ne semble pas affectée par l'alcool. Une ombre se faufile dans ses yeux. Aussitôt, son sourire disparaît et elle redevient silencieuse. Elle s'allume une cigarette et tire quelques bonnes bouffées. Son regard devient vague

quelques secondes. J'ai l'impression de regarder une enfant qui vient de faire une bêtise. Puis elle me regarde droit dans les yeux et dit :

—Je... je veux dire... j'aime mieux pas...

—Crache le morceau, puis on verra.

—Je ne suis plus capable de supporter Gabriel. Je pense que je vais le laisser.

—... ?

Quand elle crache un morceau, c'est tout un morceau ! Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais, mais jouer au conseiller marital, c'est un peu trop pour moi. Je vide mon verre d'un trait et m'étrangle avec. La quinte de toux passée, un peu embarrassé par ma réaction, je lui demande :

—Tu ne l'aimes plus ?

—Justement, c'est ça le problème. Nous sommes ensemble depuis près de trois ans et je ne sais toujours pas si je l'aime...

—Excuse-moi, Isabelle, mais j'avoue que tu viens de me perdre complètement.

—C'est compliqué... laisse tomber. De toute façon, ce serait trop long à expliquer.

—Je ne vais nulle part, dis-je en remplissant mon verre de vin.

Elle m'observe un instant, hésitante. La fraîcheur de la nuit commençait à se faire sentir. Nous serions évidemment plus confortables à l'intérieur, mais je ne lui propose pas d'entrer de peur qu'elle ne profite de cette interruption pour changer de sujet ou pire, s'éclipser. Ma curiosité l'emporte sur mon inconfort ou le sien. Elle s'allume nerveusement une autre cigarette en laissant échapper quelques soupirs, puis ses yeux redeviennent humides. Devant cette vulnérabilité que je ne lui connaissais pas, je me rends compte que j'ai mes propres raisons pour être ici ce soir. Je peux être attiré par une femme pour toutes sortes de raisons. Évidemment, il y a celle qui est simplement belle et sensuelle et le désir qu'elle provoque se contrôle aussi aisément que ton destin. J'ai connu celle que le charme résidait dans l'apparente fragilité et je ne pouvais faire autrement que de vouloir me porter à son secours. Selon l'humeur, j'ai parfois un penchant prononcé pour la belle mystérieuse un peu excentrique qui se présente au milieu de ta vie et qui te donne envie du risque et du danger. Puis, il y a celle qui sans prévenir, trouve son chemin jusqu'aux profondeurs de ton âme. Elle te donne l'impression de la connaître depuis toujours. En cet

instant, alors que je regarde Isabelle se mordiller les lèvres, je me dis qu'elle représente toutes ces femmes à elle seule. Je m'étire lentement le bras et prends sa main entre mes doigts. Surprise, elle se dégage, mais sans hâte. Elle tourne les yeux vers moi avec un léger sourire qui lui est unique. Un sentiment de honte m'envahit. Alors qu'elle m'a choisi pour partager son moment de détresse, je ne peux m'empêcher d'être captivé par sa beauté à la fois fragile et sensuelle. Tellement sensuelle. En imaginant son corps nu blotti contre le mien, je sursaute sur ma chaise et sens mes joues s'empourprer. J'espère qu'elle ne devine pas ce qui provoque mon embarras. Je me racle la gorge et détourne mon regard en m'efforçant d'oublier ces images. Par chance, elle semble également perdue dans ses pensées, ce qui me donne le temps de me recomposer.

La nuit, la ville ne dort jamais ; elle sommeille à peine. Par contre, tout y est différent. Moins de circulation, même si on entend toujours, en sourdine, le passage incessant des véhicules sur l'autoroute, située à quelques kilomètres d'ici. Au son de certains pots d'échappement, on peut facilement imaginer que parmi les conducteurs, il y en a quelques-uns qui se prennent pour des pilotes de Formule 1. Du côté du boulevard LaSalle, j'entends la sirène étouffée d'une ambulance qui se rend très probablement à l'urgence de l'hôpital. Plus près de la terrasse, par une fenêtre ouverte, on peut entendre un groupe d'insomniaques qui fait la fête. De ses tons orangés et verdâtres, l'éclairage artificiel diffusé par les différents types de lampadaires inonde la rue et le parc d'en face. Dans le ciel sans nuage, le clignotement d'un avion en direction de l'aéroport de Dorval attire un instant mon regard. Un client potentiel passant près de la terrasse me lance un regard interrogateur et d'un léger mouvement de tête, je lui fais comprendre qu'il peut passer son chemin. Le silence prolongé d'Isabelle engendre en moi un embarras qui commence à me donner la bougeotte. Je me lève donc et me dirige à l'intérieur pour faire redémarrer la musique qui est muette depuis maintenant plusieurs minutes. Je prends mon temps avant de ressortir, histoire de lui laisser la chance de s'éclipser si tel est son choix. Quand finalement je retourne à l'extérieur, je me rends compte que j'ai complètement oublié de repartir la musique. J'hésite un instant sur le palier de la porte, puis décide d'aller rejoindre Isabelle, qui me regarde m'asseoir devant elle. Puis, sans crier gare, elle me lance :

—Je ne sais pas si je dois t'en parler. Personne ne me connaît à ce point. Peut-être que je ne devrais pas...

—Isabelle, si tu veux m'en parler, vas-y. Sinon, on change de sujet et c'est tout.

Elle se lève, fait nerveusement quelques pas sur la terrasse en regardant en direction de la rue, comme pour s'assurer que personne ne peut nous entendre. En se rassoyant, elle vide la bouteille de vin en prenant soin de nous verser deux parts égales. Indécise, elle pianote sur son paquet de Peter Jackson, se ravise, et le pousse plus loin sur la table.

—Quand j'ai rencontré Gabriel, j'ai enfin eu l'impression qu'une vraie personne se trouvait avec moi. C'était la première fois et je n'ai pas su comment réagir. Et je ne le sais toujours pas. Gabriel n'est pas comme les autres. Il me voulait MOI et pas juste mon cul. Je n'avais jamais rencontré d'homme comme lui. Je pensais à lui tout le temps sans comprendre ce qui m'arrivait. Je me demandais constamment comment on pouvait baiser avec quelqu'un qu'on aime. Que les gens baisent ensemble pour une nuit, une semaine, ou un mois... ça ne change rien... ils finissent tous brisés. Comment est-ce que je peux aimer un homme ? Il m'a demandé de ne jamais le laisser. C'est une promesse que je me savais incapable de tenir. Je ne savais pas comment aimer... C'est pas vrai... Je les ai tous aimés, mais à ma manière. Sauf que je ne suis pas confortable avec les relations hommes-femmes traditionnelles. J'ai besoin de me sentir libre. Je ne veux pas qu'on me coupe les ailes. Je veux tout le temps baiser avec Gabriel, mais je ne veux pas me réveiller dans le même lit que lui le lendemain. Je ne sais pas comment vivre dans la même espace qu'un autre homme des journées durant. Tout ce que je sais faire, c'est baiser... C'est pas assez... C'est pas assez, finit-elle par répéter pour elle-même en baisant les yeux.

Ses yeux sont redevenus humides et son visage livide. Le regard fuyant, son corps fait de petits gestes nerveux sur sa chaise, comme si elle ne trouvait plus de position confortable. Elle s'allume une Peter Jackson et à travers la fumée bleutée, ses yeux demandent mon avis. Mon cerveau essaie de digérer rapidement toute cette information lancée d'un seul trait. J'aimerais la réconforter, trouver le mot juste, lui dire que ça passera ou quelque chose du genre, mais j'ai plutôt l'habitude de régler des problèmes d'ordre organisationnel. Dans mon

ancienne vie, les problèmes personnels des employés étaient réglés par le département des ressources humaines. Ne sachant quoi faire, un vieux réflexe me prend. J'analyse froidement l'information : elle l'aime, mais ne peut pas rester avec. La solution devient claire.

—Écoute, Isabelle... D'après moi, t'as que deux options. Mais je sais pas si tu vas aimer.

—Vas-y.

—Premièrement, tu pourrais déménager. Je veux dire... vous restez en couple, mais vous n'habitez plus ensemble. De cette façon, tu peux le voir quand tu veux et t'isoler au besoin. Vous avez chacun votre chez-vous et vous continuez de vous fréquenter. Personne ne se tape sur les nerfs.

—Et l'autre option ? demande-t-elle en expirant une bouffée de fumée bleutée.

—Vous prenez un break. D'un commun accord, vous vous séparez pour une période... disons d'un an. Allez vivre vos expériences chacun de votre côté. Ensuite, si vous avez encore envie d'être ensemble, vous saurez que c'est sérieux...

—Tu parles pour ta paroisse, me coupe Isabelle.

—Comment ?

—Fais pas l'innocent ! J'ai vu comment tu me regardes. Tu me conseilles de laisser Gabriel et ensuite, tu te proposeras pour me consoler. Et on connaît la suite. Les hommes sont tous...

—Hey ! C'est toi qui m'as demandé de passer ce soir ! Je t'ai pas forcée à me raconter tout ça. Je te donne mon opinion, c'est tout. Si ça fait pas ton affaire, j'en ai rien à chier !

Ma réaction trop violente trahit mon manque d'impartialité. Je me lève et dans ma précipitation, fais basculer ma chaise à la renverse, que je redresse en me retournant. Isabelle se lève à son tour et s'avance vers moi. Drôle de sensation que cette colère spontanée. Elle me libère et me rend vulnérable à la fois. Les muscles tendus comme des ressorts ayant atteint leur point de rupture, le sang quittant mes extrémités pour se diriger à mon cerveau qui patine à cent à l'heure, c'est le fight or flight response, comme disent les psychologues américains. Puisque me battre avec Isabelle n'est pas une option, je me retire de l'autre côté de la terrasse pour me distancer d'elle. Son expression change, puis elle me rejoint lentement. Instinctivement, je

fais un mouvement de recul. Elle caresse mon visage du revers de la main et dit :

—Je m’excuse, Sébastien. Ne sois pas fâché. Je ne voulais pas t’attaquer... C’est juste que j’ai connu tellement d’hommes qui n’attendent qu’une ouverture pour prendre avantage d’une situation que...

—Tes expériences passées ne définissent pas qui je suis, dis-je en râlant.

Mes mains tremblent et le sang me monte au visage. Pourquoi suis-je si insulté? Je n’ai rien à voir avec ce qui lui est arrivé. Je n’ai jamais été le genre d’homme qu’elle décrit. Alors pourquoi me perturbe-t-elle autant? Pourquoi me raconte-t-elle tout ça? On se connaît à peine. Pourquoi ne l’embrasses-tu pas? Merde, merde et merde! Je dois vite reprendre le contrôle de mes émotions. Je ferme les yeux, juste une seconde, en prenant une grande inspiration. Du calme... du calme... J’ouvre les yeux en espérant presque de me retrouver seul sur la terrasse. Mais elle est devant moi. Alors que je suis adossé au mur du resto, elle se tient si près de moi que je ne peux plus battre en retraite. Elle s’étire et m’embrasse sur la joue. Je suis figé sur place. Mes membres ne répondent plus.

—Je m’excuse... Allez, viens t’asseoir. Changeons de sujet. Il reste encore une demi-bouteille à finir.

Elle est soudainement redevenue gamine. Elle pivote sur un talon et retourne à la table en sautillant sur une marelle imaginaire. Assise, elle remplit nos verres et m’invite à la rejoindre en tapotant sur la table de sa main. Si c’est sa façon de se venger pour le baiser de l’autre nuit, c’est réussi.

En ouvrant la porte, une odeur de sucrée envahit mes narines. J'ai soudainement cinq ans et mon père me tient par la main, alors que nous entrons chez le pâtissier du quartier. Mes souvenirs d'enfance s'évaporent rapidement quand je réalise que la seule source de sucre, ici, est... Non, merde ! Mon présentoir à dessert est mort. Je venais tout juste de le remplir. Plus de trois cents dollars de tartes aux fruits, gâteaux au fromage, mousses au chocolat, crèmes caramel et autres pâtisseries assorties à jeter aux poubelles ! Je descends en courant à la cave pour inspecter les disjoncteurs du panneau électrique. Aucun n'a sauté. Mauvaise nouvelle. Ma journée commence vraiment bien ! Je remonte donc pour vérifier tous les fils et les circuits du réfrigérateur. Rien à faire, il ne veut pas s'allumer. Je lui balance trois coups de pied stratégiquement placés pour le maximum d'effet. Je le regarde, impatient de voir si ma technique hautement sophistiquée apportera le résultat espéré. J'ai vu ce truc dans un film. Le gars sort de sa voiture tombée en panne et lui plante trois coups de pieds sur le pneu avant gauche. Ça fonctionnait dans le film, mais pas pour moi. Faut dire que mon réfrigérateur n'a pas de pneu avant gauche. Au moins, je me suis défoulé un peu. Résigné, je me dirige vers le bottin téléphonique et flip les pages jusqu'à ce que j'y trouve la mention réfrigération commerciale. Une heure plus tard, le technicien est au travail.

—Pardon ? que je crie aux jambes qui sortent de sous le présentoir.

En arrivant, le technicien avait aussitôt dévissé six petits boulons qui retenaient un panneau donnant accès à la mécanique qui permettait jadis à mes pâtisseries de rester fraîches, et s'y était engouffré avec ses outils. Une main battant de l'air apparaît devant moi. Je devine qu'il a besoin d'aide pour s'extirper de sa fâcheuse position. Je l'agrippe par le poignet et le tire vers moi.

—J'ai dit : votre compresseur est sauté.

Il me dit ça comme s'il espérait que je comprenne ce que ça veut dire. Je sais comment le brancher au mur. Je sais comment le remplir de pâtisseries et je sais même comment le tenir assez propre pour passer avec succès une inspection du département de la salubrité. Mais

une chose est certaine, je ne sais pas ce qu'un compresseur est censé faire ni pourquoi il devrait le faire. Qu'est-ce que c'est censé compresser un compresseur, au juste ? La seule chose que je comprends, c'est qu'il y aura des frais. Donc je pose la question la plus technique que je connaisse :

—Ça coûtera cher ?

—Là n'est pas la question, répond l'homme en s'essuyant les mains. Ce modèle est discontinué depuis au moins cinq ans. On n'en trouve plus. Je peux garder votre présentoir, si vous voulez, et refaire tout le système de réfrigération à neuf. Ça vous coûtera pratiquement aussi cher que de commander un nouveau réfrigérateur de même dimension.

—Quoi ?

—Le présentoir, c'est seulement la coquille. C'est ce qui est plaisant à regarder ; ça ne coûte rien ou presque. C'est ce que les gens ne voient pas qui coûte cher. C'est à vous de décider.

Il part en me laissant une facture pour une visite inutile, une copie de l'estimation, juste au cas où je voudrais faire réparer mon présentoir, et sa carte professionnelle. Je passe le reste de la matinée à contrevérifier ses dires en téléphonant à plusieurs compagnies spécialisées dans la vente d'équipement de restauration. Malheureusement, chaque appel ne fait que confirmer son évaluation ; en somme, que j'ai besoin d'un nouveau réfrigérateur à dessert.

Deux heures plus tard, je suis dans la salle d'exposition se trouvant à l'adresse indiquée sur la carte que le technicien m'avait laissée. Il y a plusieurs modèles, du plus petit au plus gros. Du modèle debout avec plaques tournantes, jusqu'à celui qu'on peut voir chez les bouchers pour exposer leurs pièces de viande savamment taillées. Un représentant vient à ma rencontre en arborant un large sourire et en me tendant la main. Certain qu'il semble heureux... Je vais probablement lui rapporter une grosse commission d'ici à la fin de la journée. Et c'est exactement ce qui arrive. De toute façon, je n'ai pas le choix. Le Delirium doit avoir un présentoir à dessert. Et tant qu'à en acheter un nouveau, autant en avoir un qui soit présentable. Nous passons à son bureau pour finaliser les documents d'achat. Évidemment, il ne peut pas me faire crédit au nom de l'incorporation. Je lui signe donc un chèque de ma marge de crédit qui vient se faire plumer de sept mille

cinq cent trente-deux beaux dollars ! « Et c'est un prix d'ami qui inclut la livraison et l'installation », qu'il ose me dire avec son large sourire.

— Il vous sera livré dans deux jours, me précise-t-il en me serrant la main et en me remettant la facture.

Oui, c'est ça, réjouis-toi du malheur des autres. Espèce de vautour, de mangeur de...

Je me rends compte que depuis quelques semaines, je bois plus souvent et surtout, en plus grande quantité qu'avant. L'alcool, rien de vraiment nouveau. Comme tout le monde, j'aimais boire socialement. Lors des fêtes organisées chez les amis, il m'arrivait d'en consommer un peu plus qu'à l'habitude, mais jamais au point de perdre le contrôle de mes moyens. Maintenant, c'est différent. L'expérience est nouvelle. L'alcool me fait presque oublier mes tracas. Presque. De toute façon, faut bien que quelqu'un boive cet alcool ! Et puisque je n'ai pratiquement plus de clients à qui la vendre, autant en profiter ; c'est moi qui la paie, après tout. Quelques verres en bonne compagnie pour finir ma journée... rien de mieux. Les bonnes journées, je suis capable d'attendre jusqu'à la fin de mon quart de travail. Les jours où le spleen impose son emprise sur mon moral, la consommation d'alcool commence tôt, très tôt. Discretion oblige, c'est la vodka qui est de mise. En essayant toutes sortes de mélanges, je découvre la mixture parfaite : je verse l'alcool dans le café. C'est avec l'expresso ou le café filtre que je la consomme pendant les heures où je suis derrière mon comptoir. J'utilise toujours la même recette, soit un tiers de vodka et deux tiers de café. Rendu expert dans l'art de la feinte, mes mouvements rapides et calculés me permettent d'être le seul, ici, à boire un café à 40 degrés sans que personne ne s'en aperçoive. Quand l'achalandage devient trop important, ce que je n'ai pas vu depuis des lunes, je descends quelques secondes au sous-sol pour y préparer subtilement mon élixir, après avoir prétexté l'urgent besoin d'un ingrédient qui se trouve uniquement en bas. Depuis quelques semaines, je garde toujours une bouteille de vodka cachée derrière un paquet de lingettes sur la deuxième tablette, à gauche du chauffe-eau. Une gorgée vite fait et me revoilà derrière mon comptoir à servir mes clients ! Quelques rapides d'esprit ont certes remarqué que je remontais souvent sans rien dans les mains,

mais pour le reste, ils n'y voient que du feu. Le seul désavantage, mais rarissime, est que certains jours, je suis engourdi bien avant l'arrivée de mon employée du soir. Peu m'importe, car la plupart du temps, le restaurant est vide tout l'après-midi.

J'ai aussi commencé à fumer. Hé oui ! Moi, fumer. Plus insidieuse que l'alcool, la cigarette est entrée dans ma vie si graduellement, si lentement, qu'un soir, je me suis surpris moi-même à en fumer deux de suite, pigée dans un paquet de Camel qui traînait sur la table. Quand j'ai voulu savoir qui remercier pour les cigarettes, tous les gens à ma table m'ont regardé comme si je venais de Mars. « C'est le tien ! », m'a lancé Jean en riant. Habillement, j'ai mis la responsabilité de ce trou de mémoire sur les quelques verres de scotch que je venais d'avaler. J'ai ensuite passé le reste de la soirée silencieux, à m'inquiéter sur cette amnésie sélective et en essayant de me souvenir à quand remontait ma première cigarette.

Isabelle n'est pas étrangère à ma transformation. Depuis que nous avons partagé nos petits secrets, une sorte de complicité s'est développée entre nous. Nous nous rencontrons souvent au Delirium, en fin de soirée, pour discuter de nos tracas. Ces moments sont toujours bien arrosés et se terminent souvent au petit matin. Cela fait jaser l'entourage du Delirium. J'imagine que ces bavardages sont prévisibles puisqu'une grande partie de mes clients sont aussi des voisins. Ceux-ci se promènent tard le soir et finissent par nous surprendre en se cognant le nez sur la porte verrouillée. Puisque nous n'avons rien à nous reprocher, la chose nous amuse. Quoique la nuit où nous avons été surpris par Gabriel en plein délit de conversation, alors qu'il était près de trois heures du matin, je me suis senti quelque peu mal à l'aise. Les quelques jours qui ont suivi cet incident, j'ai terminé mes soirées au Delirium sans Isabelle. Je la comprends. J'imagine que ce ne doit pas être quelque chose d'évident à expliquer à son copain.

La première sonnerie du téléphone me sort de mes divagations. En ce début de février merdique, j'ai décidé de fermer le Delirium quelques jours pour y apporter quelques améliorations. Aussi bien en profiter pendant que l'achalandage est à son minimum. La deuxième sonnerie me déconcentre et mon pinceau déborde sur la moulure. La troisième sonnerie me fait sortir de mes gonds. Je laisse tomber le pinceau, cours derrière et décroche maladroitement le combiné avant de faire tomber l'appareil.

—Shit! que je crie en essayant de le rattraper.

—Allo? dit une voix incertaine à l'autre bout de la ligne.

—Allo vous-même!

—M. Cousineau... Sébastien Cousineau, propriétaire et actionnaire du Delirium?

—Qui veut savoir? répliquai-je d'un ton irrité et à bout de souffle.

—M. Cousineau, Sophie Thibault du bureau fédéral de la perception des impôts. Je vous appelle au sujet de vos déclarations de taxes sur vos revenus.

Déclarations? Quelles déclarations? Ça fait un bail que je n'ai pas fait mes déclarations. Elle a dû se tromper de numéro.

—M. Cousineau, continue-t-elle d'une voix monotone, nos dossiers indiquent que nous n'avons pas reçu vos déclarations pour le Delirium Jazz & Blues Café pour les deux derniers trimestres. Se pourrait-il que ce soit un oubli de votre part?

—Non, je n'ai rien oublié, dis-je sarcastiquement.

—Alors, peut-être un oubli de la part de votre comptable?

—Ça se peut, que je réponds en revoyant mentalement le visage étonné de mon comptable la journée que je l'ai remercié de ses services sans raison apparente.

—Faudrait vérifier auprès de votre comptable, M. Cousineau.

—Oui, vous avez entièrement raison, madame... euh...

—Sophie Thibault.

—C'est ça, Madame Thibault, je vais vérifier auprès de mon comptable. Merci d'avoir téléphoné.

—M. Cousineau ! lance-t-elle encore.

«Merde ! Je n'ai pas eu le temps de raccrocher.»

—M. Cousineau, vous êtes toujours là ?

—Mais oui.

—Six mois sans produire vos déclarations, c'est grave.

—...

—Votre dossier indique que nous vous avons déjà fait parvenir quatre rappels par la poste et deux avis finaux. Donc, nous n'avons eu d'autre choix que d'évaluer vos revenus en nous basant sur vos déclarations passées.

—Ce qui veut dire ?

—Ce qui veut dire que si vous ne nous payez pas vos arrérages au cours des prochaines soixante-douze heures, nous n'aurons d'autre choix que de procéder...

—Combien ?

—M. Cousineau, vous ne semblez pas...

—Combien ?

—Douze mille cinq cent vingt-six dollars et dix-neuf cents. Évidemment, ce montant inclut la TPS, la TVQ, ainsi que les retenues d'impôts fédéraux et provinciaux sur les revenus de vos employés.

—... ?

—M. Cousineau ?

—Madame... euh...

—Thibault. Sophie Thibault, répète-t-elle en insistant sur chaque syllabe.

—Madame Thibault... Premièrement, si j'avais le choix entre payer mes impôts ou remplir le Delirium de bouffe et d'alcool pour continuer à servir mes clients, je choisirais toujours la deuxième option...

—M. Cousineau...

—Deuxièmement ! Je n'ai tout simplement assez d'argent qui dort en banque pour vous payer.

—Nous allons devoir procéder légalement, alors.

—Légalement ?

—Si votre solde reste impayé après le délai accordé, nous n'aurons d'autre choix que de saisir votre commerce.

Soixante-douze heures. Ça me donne jusqu'à vendredi. Merde ! Il faudrait que je vende... un instant que je sorte ma calculatrice... dix mille vingt et un cafés en seulement trois jours... Impossible ! Qu'est-ce que je peux faire ? Je passe un coup de fil au propriétaire de l'El Dorado, celui-là même qui m'avait conseillé d'arrêter de payer mes cotisations pour assurer la survie du Delirium. Après l'avoir bombardé d'injures pendant près de cinq minutes sans qu'il comprenne trop pourquoi, je lui explique ce qui m'arrive. Suite à une longue conversation, il finit par me donner le numéro de téléphone de son conseiller juridique qui se spécialise dans le domaine. Plus tard dans la journée, à court d'idées, j'entre en communication avec le soi-disant spécialiste qui me recommande d'accepter de payer le montant réclamé par le fisc.

—Pardon ? Vous êtes fou ou quoi ? J'ai oublié de préciser que je n'avais pas cet argent...

—Non, non, monsieur Cousineau... C'est juste que ça vous permettra de gagner du temps.

—... ?

—Non seulement vous allez accepter leur évaluation, mais assurez-vous de leur faire comprendre que vous voulez payer la note en un seul versement. Et insistez là-dessus. Demandez-leur à qui envoyer le chèque et exigez une preuve de paiement officielle.

—... ?

—M. Cousineau ?

—Mais... c'est ma perte que vous voulez ? Et quand ils encaiseront mon chèque...

—Ils ne le feront pas.

—Pourquoi ?

—Mettez-vous à leur place... Le fisc vous réclame un montant substantiel, basé sur leur évaluation, et vous vous empressez d'accepter sans question, en plus d'exiger une preuve de paiement qui vous exonèrera de toute révision de votre dossier. Quel sera leur réflexe ? Mme Thibault s'imaginera tout de suite que son évaluation est erronée et que le montant réel doit être plus élevé... D'où la raison pour laquelle vous acceptez de payer sans question.

—Ah bon...

—Non seulement ils n'accepteront pas votre paiement, mais ils vous offriront un délai pour que vous mettiez tous vos dossiers fiscaux à jour.

C'est trop simple. Je n'y crois pas. Par contre, je n'ai aucune autre option pour l'instant. Si je ne fais rien, dans moins de soixante-douze heures je ne serai plus propriétaire du Delirium. N'empêche que c'est tout un bluff. Et s'il se trompait ? Si Mme Thibault me disait : « D'accord, envoyez votre chèque à l'adresse suivante... » Je passe plus d'une heure à tourner en rond et à fumer cigarette sur cigarette, jusqu'à ce que j'en arrive à la même conclusion que précédemment : je n'ai aucune autre option. J'écrase ma cigarette et me dirige d'un pas décidé vers le téléphone.

—Je voudrais parler avec Mme Thibault, s'il vous plaît.

—Moi-même.

—Sébastien Cousineau... Nous nous sommes parlé plus tôt ce matin.

—Ah oui... pour le Delirium...

—J'accepte !

—... ?

—Mme Thibault ? dis-je le sourire aux lèvres, soulagé par son hésitation.

—Je ne comprends pas. Ce matin vous disiez...

—J'ai vérifié avec mon comptable et finalement, j'aime mieux payer le montant de votre évaluation que de le payer lui pour qu'il en arrive à la même conclusion.

—Euh... ce n'est pas tout à fait comme ça que ça fonctionne, M. Cousineau.

—Ah bon ? Pourtant, je croyais que si je payais le montant que vous me réclamez, je serais quitte avec le fisc.

—Laissez-moi vérifier quelque chose, M. Cousineau. J'ai peut-être fait preuve d'un peu trop de zèle, ce matin. Il y a certainement un moyen...

—Non ! Je veux être un bon citoyen et payer mes impôts !

—Euh...

—À quel nom ? Je fais mon chèque à l'ordre de qui ou de quoi ?

—...

—À quel nom ? que je répète, alors que je l'entends discuter rapidement à voix basse avec un homme. Mme Thibault... Vous êtes toujours là ?

—Un instant, M. Cousineau...

—Mme Thibault ?

J'entends encore des discussions. Les sons sont étouffés, comme si elle couvrait le combiné avec sa main. Puis elle me revient.

—M. Cousineau... euh... mon supérieur voudrait vous parler. Je vous le passe à l'instant ;

—M. Cousineau, dit une voix masculine.

—À qui ai-je l'honneur ?

—M. Laplante... Mme Thibault m'a parlé de votre dossier, ce matin, et il semblerait que son souci de professionnalisme ait excédé les limites de son autorité.

—Ah bon ?

—Oui. Généralement, nous préférons accorder un délai raisonnable au contribuable de bonne foi, pour qu'il puisse produire une déclaration à jour.

—Que voulez-vous dire par délai raisonnable ?

—Euh... disons trois mois. Ça vous donne le temps de rassembler tous vos documents...

—Disons six.

Un autre vendredi de merde ! Il neige. Il fait froid. Les clients ne se sont pas présentés. J'ai contacté Laurent Alarie pour lui dire de ne pas venir pour sa représentation de ce soir, annulée par manque d'intérêt. Solidaire, il est venu quand même avec sa guitare et a passé la soirée à chanter son blues pour moi, Martine et les deux seuls clients qui ont bravé la température. Ils disent qu'ils sont heureux d'avoir une représentation privée. Pas moi. Je leur présente un sourire pastiche en me retenant pour ne pas les envoyer chier. Laurent tente de me redonner le sourire ; « Pas besoin de me payer. J'avais le goût de prendre une bière, de toute façon. » Ses interprétations de Stevie Ray, qui normalement me remontent le moral, ne font qu'approfondir ma dépression. Il nous quitte vers 22h00, alors que les autres clients ont plié bagage depuis longtemps. Julie commence sa routine de fermeture quand Isabelle passe la porte. Comme une dose extra-forte de vitamine C, je sens instantanément mon énergie exploser. Je piétine comme un enfant à qui on présente un grand cornet de crème glacée à bout de bras, mais qui n'arrive pas à le saisir. Instinctivement, nous nous installons à une table un peu en retrait des vitrines.

—Tu te rends compte que nous faisons jaser à force de nous rencontrer comme ça, me chuchote-t-elle.

—Je ne comprends pas pourquoi, que je lui réponds en lui faisant un clin d'œil.

—Que des cancan sans fondement, rigole-t-elle.

Une heure plus tard, la première bouteille de rouge tire à sa fin, sous l'œil blasé de Martine qui, vu l'heure tardive et l'ennui qui règne dans le café, semble vouloir se sauver. Je la comprends. Elle se décide enfin.

—Boss, vous êtes mes seuls clients depuis un bout de temps. Je ne pense pas qu'il y en aura d'autres ce soir. Ça te dérange si je quitte maintenant ?

—C'est beau, Martine. Tu peux y aller, que je lui réponds en évitant de faire en sorte qu'elle devine que j'aurais aimé qu'elle disparaisse beaucoup plus tôt. T'inquiète pas pour le resto, je m'occupe du

ménage et de la fermeture. Assure-toi seulement que la caisse balance avant de partir.

—Pfff! Avec le nombre de clients que j'ai eu ce soir, ce ne sera pas trop long.

Effectivement, ça n'a pas été long. Quinze minutes et elle traverse la porte avec son manteau. Depuis l'arrivée d'Isabelle, j'avais orienté la conversation autour d'un flirt innocent, mais discret, qu'elle semblait particulièrement apprécier. Elle me retournait chaque compliment, chaque sourire, chaque clin d'œil. Mais depuis le départ de Martine, elle reste assise bien au fond de sa chaise. La distance qui nous sépare, une simple table soudainement trop grande pour créer une intimité et trop petite pour une saine relation employée-patron, commence à me rendre inconfortable. La bouteille étant vide et nos verres presque secs, j'en profite pour me lever.

—J'en ouvre une autre? que je demande en me dirigeant derrière le comptoir.

Je pose la question par pure formalité, car je sais qu'elle n'est pas prête à partir et que la soirée ne fait que commencer; du moins, je l'espère. En ouvrant la bouteille, j'en profite pour éteindre toutes les lumières, sauf celle au-dessus de notre table. Je vais ensuite vers la porte pour y mettre l'affiche indiquant que le Delirium est maintenant fermé. Sans raison, puisque personne ne semble vouloir nous rendre visite en ce soir de tempête. De retour sur ma chaise, je remplis nos verres en observant les yeux pétillants d'Isabelle, que l'éclairage illumine à la perfection. J'entrevois sa séduction plus comme un jeu ou un fantasme qu'une réalité. Primo, il y a encore un certain Gabriel dans sa vie. Secundo, il y a aussi la question de la différence d'âge. Dix-sept ans nous séparent... Merde! Elle est assez jeune pour être... ma petite sœur. La conversation continue. Le vin coule. La tête me tourne. Le petit jeu atteindra bientôt son crescendo et l'un de nous deux devra assurément battre en retraite. Quand la deuxième bouteille tire à sa fin, elle s'approche de moi en me caressant la main et me lance une bombe. La bombe à neutrons n'était rien à côté de celle-là!

—Si tu voulais que j'aille terminer la soirée dans ton lit... comment t'y prendrais-tu? Essaie de me séduire... là, tout de suite...

Je m'étrangle net avec ma gorgée de vin. Mon cerveau patine à cent à l'heure. Est-elle sérieuse ou joue-t-elle avec moi? Du calme... Respire un grand coup. Mon cerveau s'est vidé si vite, que je ne trouve

rien à dire. Elle m'a gelé. Merde ! Tout ce qui me vient à l'esprit, c'est du simple. Les mots qu'un amant de seize ans dirait à sa belle. Tant pis, je n'ai rien d'autre pour l'instant. Je m'avance légèrement, ce qu'elle fait aussi en tendant l'oreille.

—Est-ce que je t'ai déjà dit que tu as de beaux yeux... que ton visage... euh... que tu ne ressembles à personne. Je... je n'ai jamais vu quelqu'un comme toi (merde... dis quelque chose ! Interviens ; arrête-moi, bordel ! J'ai l'air de quoi à bégayer comme ça... dis quelque chose !) La fureur dans ton regard...

Finalement, elle éclate de rire en se repositionnant au fond de sa chaise, le sourire de la victoire aux lèvres. L'humiliation totale. Si elle pense que la soirée se terminera ainsi... Pas question ! Je ne la laisserai pas gagner cette joute. Je m'allume une cigarette et en fume lentement la moitié, le temps de reprendre mes esprits. Je me calme. Mon cerveau s'active enfin. Je ferme les yeux une seconde et l'imaginer chez moi... Une soirée torride en perspective. L'image m'inspire. Mon sourire revient. J'écrase ma cigarette, je m'avance lentement vers elle et lui dit à voix basse :

—Imagine un soir, comme ce soir, où tout commencerait par un échange de regards. Cette petite flamme qui illuminerait tes yeux quand tu me regardes, celle qui me dirait simplement que tu me désires en ce moment. Moi, je répliquerais à cette invitation en fondant ma bouche sur la tienne... Nos langues s'enlacceraient. Un tremblement parcourrait le long de mon dos, et là, l'envie qui sommeille en moi depuis si longtemps se réveillerait. Cette envie de te faire l'amour qui ferait de toi ma maîtresse d'un soir.

Isabelle rougit à peine, alors que ses yeux s'illuminent et qu'un petit sourire apparaît sur son visage. À son expression, je devine qu'elle apprécie. Elle fait un petit mouvement nerveux sur sa chaise, dépose son verre et étire sa main en direction de son paquet de Peter Jackson. D'un geste délicat, je lui suture ses cigarettes pour lui faire comprendre que ce n'est pas terminé et je lui chuchote à l'oreille, en m'approchant encore plus près d'elle :

—Mes mains exploreraient tous les endroits de ton corps. Les yeux fermés, je devinerais les parties qui te font frissonner, en me disant que ta sensibilité est signe de ton désir. J'approcherais mon corps un peu plus vers le tien pour sentir la chaleur de ta peau, pour recevoir tes baisers. Ma bouche, en effleurant ta nuque, descendrait

et embrasserait tes seins, pour faire de toi une femme frémissante et gémissante d'excitation. Tes mains, qui ne tiendraient plus en place, caresseraient mes jambes, mes cuisses, mes fesses... et mon sexe. Tes douces caresses s'intensifieraient au fur et à mesure que mon excitation augmenterait.

Je fais une pause, le temps de prendre une gorgée de vin, puis m'avance une dernière fois près de son oreille. En baissant la voix pour être certain de ne pas être entendu par nos voisins imaginaires, je continue.

—Mon sexe, que ta main sentirait frissonner et gonfler de plus en plus, éveillerait tous tes sens et tes cuisses s'ouvriraient pour m'accueillir. Mais c'est ma bouche qui descendrait entre tes jambes, pour t'exciter du bout de sa langue, te frôler avec ses lèvres humides, te pénétrer avec sa langue. Sachant que mon désir serait devenu plus fort que tout, que je te voudrais coûte que coûte, quel que soit l'endroit ou le moment, tu jouerais avec mon envie, satisfaite de faire grandir mon appétit et ma soif de toi. Tu m'agacerais pour faire monter le désir au maximum, pour faire de moi ce que tu voudrais et décider de l'instant tant attendu par nous deux... celui où nos deux corps s'enlaceraient follement. L'ultime moment et début d'une chorégraphie érotique qui nous amènerait à la jouissance, en passant par des moments de sensualité, de tendresse, de fougue et de passion. Partageant nos émotions, chacun offrant à l'autre toutes les sensations possibles, un partage des sens, pour vivre ensemble les plaisirs, tous les plaisirs...

Isabelle s'avance lentement vers moi, comme si elle voulait m'embrasser. Le sourire aux lèvres, je recule doucement, me cale au fond de ma chaise et m'allume une cigarette. Nos poitrines montent et descendent au rythme de nos respirations profondes. Ses joues sont rouges et les miennes sont chaudes. En silence, elle soutient mon regard un instant, puis se lève lentement en faisant le tour de la table. Lorsqu'elle arrive derrière moi, elle se penche en prenant appui sur mes épaules. Alors que je peux sentir son haleine sur ma nuque, elle m'embrasse sur la joue et me chuchote à l'oreille :

—Rêve toujours, bel homme. Je te sers un Scotch pour finir la soirée...

Quand je vois la grosse BMW qui se stationne en face du Delirium, je sais que c'est Tony Casari. À la mi-février, la situation est devenue financièrement insoutenable. J'ai épuisé tout mon crédit et mon niveau d'endettement est tel, que je commence à chercher des solutions moins traditionnelles pour me sortir du gouffre. Les banques refusent de m'aider et mes fournisseurs me harcèlent de plus en plus fréquemment. Qu'est-ce qu'il y a de difficile à comprendre à ceci : « Je n'ai plus d'argent bande de caves ! Arrêtez de me harceler... J'en ai plus ! » Bon, O.K., ce n'est pas l'envie de leur dire ça qui me manque, mais je reste poli. J'ai besoin d'eux. Je patine, j'invente, je trouve des excuses, mais surtout, je trouve le moyen d'apaiser leurs craintes. Je leur montre un bilan prouvant qu'un vent de reprise s'annonce. Avec des chiffres évidemment faussés à la hausse, ç'a le mérite de les éloigner pour un temps. Un seul, pour l'instant, a deviné l'astuce : monsieur DiMaggio, mon fournisseur de café en grain. Il me téléphone tous les deux jours pour avoir son argent. Opérer un café-bistro sans café relève de l'absurde ; je dois donc trouver un moyen de le rembourser. J'ai beau lui balancer mille et une excuses, lui faire toutes sortes de propositions... il ne veut rien entendre. Il veut son argent et il le veut maintenant. C'est finalement lui-même qui me propose une piste de solution. Alors que je ne lui avais rien payé depuis trois mois, il est venu me rencontrer personnellement au Delirium, avec deux de ses amis. « M. DiMaggio, quelle belle surprise ! » avais-je lancé nerveusement. Connaissant ma situation financière, il était venu me donner un bon conseil : « Tu vas payer ». « Judicieux conseil, je l'admets, mais impossible pour le moment », lui ai-je répondu. Et M. DiMaggio, dans sa grande sagesse, de répliquer : « En cash ou autrement, tu vas payer ce que tu me dois ! ». Ce disant, il fit signe à ses deux amis de venir m'en convaincre. Vu la circonstance, je lançai la seule réplique intelligente :

—Hé... Oh... Stop, stop ! dis-je en levant la main, comme si elle avait pu ralentir les deux locomotives qui avançaient vers moi.

—Je t'écoute, dit M. DiMaggio en faisant signe à ses deux sbires d'attendre.

—Je veux vous payer... je veux payer tous mes créanciers... même le gouvernement, si possible, mais la réalité, c'est que mon crédit est foutu et que je n'ai plus un sou. Je ne veux pas perdre mon restaurant, mais je ne sais pas comment faire. Si vous pouviez me conseiller, je serais éternellement...

—O.K., O.K., mais arrête de pleurnicher, répondit-il en faisant à nouveau signe à ses deux chiens de garde pour qu'ils reviennent se planter à ses côtés.

—D'accord. (Il est vraiment très sage.)

—Je serai le premier à être payé!

—D'accord. (Et un excellent financier.)

—Demain, tu recevras la visite de Tony Casari, un ami à moi qui va t'aider!

—D'accord. (C'est mon idole!)

—Allez, messieurs, on s'en va.

« Oufff! »

Voilà la raison pour laquelle je suis en train de serrer la main de l'homme qui vient de sortir de la grosse BMW. Huit heures du matin, l'heure parfaite pour une rencontre discrète, puisque le Delirium n'est pas encore ouvert. Tony Casari, grand, mince, cheveux gras et lisses, complet trois-pièces et une cravate qui à elle seule, doit valoir plus que les recettes de mes deux dernières semaines. Juste avant de me laisser trembler seul au milieu de mon restaurant, M. DiMaggio m'avait dit que Tony était mon homme, mais que je si je n'arrivais pas à le convaincre, ses deux amis reviendraient me rendre visite. J'étais déterminé à sauver mon Delirium, même avant cette motivation supplémentaire.

—M. Casari, si vous voulez bien me suivre, lui dis-je en faisant un large mouvement de la main pour indiquer la table où se tiendrait notre rencontre.

—S'il te plaît, appelle-moi Tony, lance-t-il en me donnant une tape sur l'épaule.

—O.K., Tony, prendrais-tu un café?

—Un expresso... mais seulement s'il est bon. D'expérience, seuls les baristas italiens savent préparer un bon expresso.

Ah oui! Seuls les baristas italiens, selon toi, sont capables de faire du bon café! Eh bien, tu vas voir ce que tu vas voir, bonhomme! La devise du Delirium n'est-elle pas: «Le meilleur café du coin»? Je

retiens les mots qui ont failli sortir de ma bouche et passe derrière le comptoir pour lui préparer le plus dégueulasse café que je sache faire. Il n'oubliera pas de sitôt cette mélasse infecte ! En m'assoyant, je lui remets sa tasse puante et me coule un petit Johnny Walker. Il accepte avec politesse et trempe ses lèvres dans le chaud liquide noir. Avant même qu'il n'ait fini d'aspirer sa gorgée, il lève vers moi des yeux qui s'emplissent d'eau et repose délicatement la tasse en me souriant.

—Bien joué, Sébastien. J'avoue que tu réponds avec classe à mon insulte. Tu ne peux jamais juger un homme tant que tu ne l'as pas vu en colère.

Drôle de philosophie, mais bon... Si ça lui fait plaisir. Il reprend la petite tasse, m'examine un instant, puis vide d'un trait ce qui à première vue, aurait pu passer pour un café. Une seconde, une autre... et ses lèvres se resserrent, le temps de retenir son réflexe de régurgiter le liquide qu'il finit par avaler. Enfin, il éclate de rire en déposant la tasse.

—Alors, Sébastien... M. DiMaggio me dit que tu as un problème... Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Quand on ne voit pas la lumière au bout du tunnel, quand on est certain d'avoir épuisé tous les recours, quand on est sur le point de tout perdre, quand il ne reste plus d'option, mieux vaut essayer n'importe quoi que de rester les mains croisées. Pour moi, c'est la simplicité même. Je ne veux pas envisager la perte du Delirium. Juste d'y penser, j'en ai des nausées. Toutes les alternatives, aussi risquées soient-elles, deviennent donc intéressantes. Vaut mieux agir et assumer que de ne rien faire et de le regretter. J'assumerai plus tard s'il le faut, mais pour l'instant, je suis prêt à tout. J'étudie un instant le visage de mon visiteur. Un excellent joueur de poker, le Casari ! Je cale mon scotch d'un trait pour me donner un peu de courage et décide d'aller droit au but. L'hésitation et les détours, c'est pour ceux qui arrivent en retard à la ligne d'arrivée.

—J'ai besoin de cash !

—...

—... ?

—J'aime bien ton entrée en matière, Sébastien... Franc et direct. Mais le cash, c'est le but et non la méthode. Il peut y avoir plusieurs solutions à un problème. Alors, je répète ma question : qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

—Non, Tony, le but, c'est de garder mon restaurant. L'échec n'est pas une option. Pour atteindre mon but, j'ai besoin de cash. Tous mes créanciers me talonnent. Si ça continue comme ça, je devrai fermer avant l'été. J'ai besoin d'un montant d'argent qui me permettrait de tenir jusqu'à ce que l'achalandage revienne.

—Combien ?

Oups... Direct, le Tony. Je ne m'étais jamais arrêté pour approfondir le sujet, pensant qu'il était impossible qu'une quelconque somme d'argent me tombe entre les mains. Un calcul mental rapide et je lui lance un montant conservateur, de peur de le choquer.

—Vingt mille dollars ?

—Juste ça... As-tu entrepris des démarches auprès des banques ?

—Veux-tu rire de moi ? Ils ne me laissent même pas entrer dans leur établissement.

Ma voix est montée de deux octaves. Je sors nerveusement mon paquet de cigarettes et m'en allume une en me levant, faisant les cent pas pour occuper mon stress pendant quelques minutes. J'écrase ma cigarette dans le premier cendrier que je croise et retourne m'asseoir.

—On m'a laissé comprendre que tu pourrais avoir accès à des moyens alternatifs de financement.

—C'est effectivement une possibilité. Mais comprends-moi bien, Sébastien, ce n'est pas pour tout le monde. Il y a certains risques. L'argent facile, ça n'existe pas. Tu es bien placé pour le savoir. Laisse-moi réfléchir un instant...

Il ne réfléchit pas. Il me dévisage. J'imagine qu'il évalue quel genre d'homme je suis. S'il peut me faire confiance ou si je suis un indic qui essaie de mettre à jour un réseau de blanchiment d'argent ou quelque chose du genre. Je soutiens son regard en essayant d'être de glace, mais je comprends vite que mon impatience doit transparaître quand j'aperçois un petit rictus sur son visage.

—En supposant que je trouve quelque chose... comment puis-je évaluer ton engagement ? Avec ce que je pourrais te proposer, impossible de changer d'idée à mi-chemin. It's all or nothing, tu comprends ?

—Simplement dit, je suis prêt à n'importe quoi pour ne pas perdre mon Delirium... N'importe quoi ! Si t'es l'homme de la situation, tant mieux ; sinon, ne me fais pas perdre mon temps !

Je le fusille des yeux. J'ai peut-être un peu forcé la note. Ou pas.

Il semble plutôt amusé par ma frustration. Il se lève, se dirige près de la porte en composant un numéro sur son portable et discute à voix basse. Après quoi, il ferme son téléphone et revient vers moi.

—Si tu es vraiment sérieux, je te fais rencontrer M. Frank demain à dix heures. Ce rendez-vous te coûtera cinq cents dollars.

—Et ce M. Frank pourra m'aider ?

—À toi d'en juger. Mais je t'avertis tout de suite... M. Frank est un homme sérieux. Ne lui fais pas perdre son temps. Il ne négocie jamais. Tu lui expliques ta situation et il te présente une solution. Tu acceptes ou tu refuses. Demain, tu auras encore ce luxe. Si tu refuses, vous ne vous reverrez jamais. Par contre, si tu acceptes sa proposition, tu devras aller jusqu'au bout. Pas de demi-mesure, pas de rupture de contrat. On se comprend ?

—Oui, que je réponds sans vraiment comprendre.

—Tu es certain que ça t'intéresse ? M. Frank n'est pas le genre d'homme que tu déranges juste pour des peut-être.

—Go !

Comme par magie, son BlackBerry réapparaît dans le creux de sa main droite et son pouce appuie sur la touche de recomposition...

—Mr. Frank... yes... He'll be there... Don't worry, he looks okay... Yes, I guarantee it... Thank you Mr. Frank... Yes, I really appreciate this.

Vers 17h00, à l'arrivée de Martine, je ne me sens pas d'humeur à aller finir la soirée dans ma petite prison. Je pars donc me promener sur la rue Wellington. Je m'arrête pour saluer quelques proprios de petits restaurants et de bistrots que j'ai appris à connaître et respecter au cours de la dernière année. À chacune de mes escales, c'est du pareil au même. La situation économique de tous semble se dégrader. Certains en arrachent alors que d'autres pensent sérieusement à vendre. Deux d'entre eux essaient de me convaincre de faire de même avant que ma situation s'aggrave. Je ne suis pas d'accord avec ces pessimistes, convaincu que la reprise arrivera avec la chaude saison. Je retourne au Delirium vers vingt heures et y croise Isabelle qui discute avec Martine. En me voyant entrer, elle se retourne.

—Salut, Sébastien. Peux-tu me faire une faveur ?

—Nomme-la.

—Je reviens du cégep et j'ai tous mes livres avec moi, dit-elle en pointant deux sacs posés un peu plus loin. J'ai les bras en compote... Pourrais-tu me ramener chez moi avec ton auto?

—Avec plaisir. Donne-moi deux minutes, je vais la chercher et je t'attends devant.

Depuis combien de temps n'ai-je pas vu une femme assise dans mon auto? Ça doit se compter en années. Depuis Geneviève? Non, certainement pas. Mais aucune ne m'a fait battre le cœur comme Isabelle le fait en ce moment. Se rend-elle compte à quel point elle me trouble?

Pendant le trajet, nous restons silencieux. Pas longtemps, car elle n'habite qu'à trois rues du Delirium. Arrivé en face de chez elle, je me sens un peu coupable. Qu'arriverait-il si Gabriel nous surprenait? Mon cœur tourne comme un moteur de Formule 1. J'en ai de la difficulté à respirer. Isabelle s'étire le bras pour prendre l'un des sacs sur la banquette arrière. Je fais de même pour l'autre. Ce faisant, nos yeux se sont croisés. Pendant une fraction de seconde, j'ai failli m'avancer pour l'embrasser quand elle s'est retournée pour ramener ses livres. Dommage. J'aurais aimé goûter ses lèvres. Son petit sourire en coin me fait comprendre qu'elle devine mon envie. Moment tendu. Je me redresse sur mon siège et regarde droit devant moi en déposant le sac sur ses genoux.

—Je te gêne, Sébastien? demande-t-elle d'un ton amusé.

Je ne réponds pas. Elle tire sur mon bras gauche pour me ramener vers elle, puis me fixe dans les yeux comme si elle voulait m'hypnotiser. Ma nervosité prend le dessus.

—T'aimes vraiment l'interdit, toi, dis-je d'une voix cassante.

Pour toute réponse, elle pose ses lèvres sur les miennes, mais juste une seconde. Elle se recule lentement en se mordillant la lèvre inférieure, puis me caresse délicatement la joue du revers de la main. J'espère que Gabriel ne nous observe pas de la fenêtre. Elle sort de l'auto et monte l'escalier jusqu'au deuxième en faisant quelques pirouettes pour mieux voir mon visage médusé. Je n'ai pas dormi de la nuit.

«Personne ne fait attendre M. Frank...», avait dit Tony. J'arrive donc à l'adresse indiquée quinze minutes avant l'heure prévue avec en tête, le souvenir des lèvres d'Isabelle encore imprimées sur les miennes. Je me trouve au beau milieu d'une forêt de condominiums de luxe nouvellement poussée. Il y a moins de six mois, la flore régionale se composait d'érables, de bouleaux et d'arbustes en tous genres. Aujourd'hui, elle est faite de bitume, de briques et de matériaux composites en tous genres. L'adresse en question est affichée sur une roulotte de chantier au milieu d'un complexe de trois nouvelles copropriétés qui viennent à peine de germer du sol. Première réaction : je me suis trompé d'avenue. Je ralentis à peine en passant devant. À l'intersection suivante, je m'assure d'avoir bien lu le nom de la rue sur le panneau indicateur. Je suis au bon endroit. La déception commence à m'envahir. Je sens l'arnaque. Je m'attendais à être reçu dans le bureau d'un professionnel. Avocat, notaire, directeur de banque, philanthrope... un financier quelconque ou quelqu'un dans le genre. Mais non. On m'a envoyé chez un architecte ou pire encore, chez un promoteur. Déçu, mais à court d'options, je décide de tenter ma chance. Je me stationne devant la roulotte et me dirige à pied vers la porte en tôle ornée d'une petite fenêtre utilitaire. Toc, toc... Rien. Je recommence avec insistance, convaincu d'être en train de perdre mon temps. TOC, TOC, TOC... Toujours rien. Je regarde ma montre. Je suis pile à l'heure. Merde ! Je tourne les talons. Presque rendu à ma voiture, j'entends : Buzzzzzz... puis un déclic... Je me retourne et vois que la porte est entrouverte d'un centimètre. Dispositif électrique pour une roulotte ?

L'homme, si on peut appeler cet assemblage de muscles un homme, me fait signe avec son gros doigt d'attendre près de la porte pendant qu'il continue de beugler en italien dans son téléphone. Devant moi se trouve un dôme chauve soutenu par deux épaules sans cou. Ses épaules se terminent là où ses lobes d'oreilles commencent. Au milieu de son visage, j'aperçois ce qui a peut-être déjà été un nez avant d'avoir, à maintes reprises, fracassé les jointures de gladiateurs anonymes. La conversation est animée et chaque gesticulation de ses bras menace de déchirer les coutures de sa chemise. Les manches retroussées me dévoilent plusieurs tatouages d'une faune agressive. Il

raccroche et me dévisage un instant en plissant les yeux. Pendant une fraction de seconde, mon instinct de survie me crie de sortir d'ici en prenant mes jambes à mon cou sans jamais me retourner.

—T'es qui, toi ?

Sa voix gronde comme le tonnerre. Mais son accent caricatural, mi-américain mi-italien, me fait presque pouffer de rire. Or, voulant atteindre l'âge vénérable de la retraite en une seule pièce, je me retiens.

—Euh... j'ai rendez-vous avec M. Frank, articule ma voix en trahissant ma nervosité.

—T'es Sébastien.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation. Je ne voudrais pas être quelqu'un d'autre et subir sa déception. Je fais oui de la tête. Il se lève pour me serrer la main en m'invitant à prendre place sur le petit banc d'école devant son bureau. J'en déduis que M. Frank, c'est lui. «Assure-toi de ne jamais lui manquer de respect», m'avait conseillé Tony. Même s'il ne me l'avait pas recommandé, je ne suis pas suicidaire au point de manquer consciemment de respect à un homme de ce gabarit. Du haut de mes cent quatre-vingt-cinq centimètres, je dois quand même lever légèrement la tête pour le regarder dans les yeux ; mais je n'ose pas, par peur d'être instantanément foudroyé. Ma main disparaît, engloutie dans la sienne. J'aimerais juste qu'elle me revienne avec tous mes doigts. Je m'assure de leur intégrité en les pliant à quelques reprises quand il retire sa main. Aussitôt assis, il me demande :

—T'as mes cinq cents piastres ?

J'acquiesce en me levant pour les sortir de ma poche. Je sens aussitôt une main sur mon épaule. D'où y sort, celui-là ? En me retournant, je vois l'impossible. Quelqu'un d'encore plus menaçant que M. Frank ! Pas nécessairement grand. Pas nécessairement costaud. Toute la menace provient de son regard. Aucune expression dans son visage de marbre. Seulement des yeux qui parlent. Des yeux qui en ont vu d'autres. Des yeux qui en disent long. Et maintenant, ces yeux sont rivés sur les miens, qui font leur possible pour ne pas larmoyer. L'étau qui presse sur mon épaule ne me permet pas de me rasseoir ni même de me retourner pour lui faire face. De toute façon, pourquoi le voudrais-je ? S'il veut que je reste dans cette position, qui suis-je pour essayer de l'en dissuader ? Il tourne lentement les yeux en direction

de M. Frank et lui pose une question sans même ouvrir la bouche. Ce dernier hoche positivement la tête. Sans relâcher mon épaule, la deuxième main du type me tripote le dos, sous les aisselles, la poitrine et les jambes. En se redressant, il lance à son patron :

—He's clean.

—Thank's. Please wait outside, Eyes.

Eyes? Pourquoi pas? Je me croirais dans un film de Mafioso. Soudainement, comme un mur de briques s'affaissant sur mon dos, la vérité me frappe. Je ne fais pas partie de la distribution d'un film d'action où le héros finit avec la fille après avoir vaincu les méchants. Ici et maintenant, ce sont eux qui sont les principaux acteurs d'une séquence... non pas d'un film, mais de ma vie. Le problème, c'est que ce n'est pas moi qui en suis le directeur. Mon sang quitte mon visage, ce que ne manque pas de remarquer M. Frank. Quand je le vois sourire, j'ai chaud et j'ai froid en même temps.

—S'cuse les précautions. On ne peut jamais être trop prudent.

Sur son bureau en verre, il glisse la main dans ma direction et tape du doigt à l'endroit où il veut me voir déposer son argent. Ce que je m'empresse de faire, sans poser de questions. Le mâle alpha, ici, c'est lui. Il place un presse-papier sur les billets. En y regardant deux fois, je m'aperçois que l'objet en question est un revolver du type Dirty Harry. Les sueurs commencent à me couler sur la nuque. M. Frank éclate de rire. Il reprend son arme et la tourne de tous les côtés, pour me faire comprendre qu'il ne s'agit que d'une réplique. Il le dépose sur les cinq cents balles.

—Convaincant, n'est-ce pas? C'est un cadeau de ma femme.

Je ne réponds pas. Je ne fais que trembler.

—Bon, fini les niaiseries. Tony me dit que t'as des problèmes d'argent.

Mon cerveau roule à cent à l'heure. Il veut se donner des airs de Parrain, pas de problème. J'ai vu tous les films de Coppola et de Scorsese. Je me les repasse tous en mémoire. Les images défilent à la vitesse grand V et je pige ce dont j' imagine avoir besoin pour faire face à la situation. Je me crée un petit guide du mafioso pour les nuls. Il veut être le Big Boss, alors je joue le jeu. De ce que je comprends des images qui me restent en tête, je ne dois pas avoir l'air d'un chien battu, car la partie serait perdue d'avance. Mais je ne dois jamais ou-

blier que je lui dois le respect en tout temps. Je me redresse sur la chaise ; plus question de lui faire sentir ma peur, sinon je me ferais mordre. Avec le plus d'assurance possible, je lui explique ma situation.

—Si personne ne m'aide, je vais perdre mon restaurant, M. Frank. J'ai épuisé tous les moyens conventionnels et je refuse de perdre le Delirium... c'est le nom de mon restaurant. Tony ne m'a dit que du bien à votre sujet, que si quelqu'un pouvait m'aider, c'était vous... dis-je en baissant légèrement les yeux. J'ai vraiment besoin de votre aide, M. Frank.

J'ai l'impression que je viens de marquer des points. Il s'écrase au fond de son grand fauteuil exécutif en cuir noir et croise les mains sur ses abdominaux. Pendant de longues secondes, il m'observe en se balançant lentement sur sa chaise. J'attends. Il attend. La nervosité commence à refaire surface. Je ne tiens plus en place. Il me dévisage toujours sans rien dire. Les tics nerveux prennent le contrôle de mon corps. Sa satisfaction est apparente lorsqu'il me sourit à pleines dents.

—Combien ? demande-t-il en se redressant.

—...

—Ne me fais pas perdre mon temps, petit. Tu me dis que t'as besoin de cash. Tony m'a parlé de ton bistro. J'aime. Je suis prêt à investir dans ton business. Trente milles, ça fait ton affaire ? Je deviens ton partner jusqu'à ce que tu me rembourses la totalité plus les intérêts. J'te fais ça à du douze pour-cent cumulatifs par semaine...

Je ne l'écoute même plus. Mon cerveau est resté bloqué sur les mots trente mille. Trente mille ? Je n'y étais pas préparé. Trente mille ? L'excitation commence à m'envahir. Avec trente mille, c'est certain que le Delirium n'est plus en danger. Ça rembourse les créanciers. Ça contente temporairement le gouvernement et ses maudits impôts. Ça soulage mon fardeau. Ça remplit mes frigos... STOP ! Il a dit : « Investir dans ton business » ? Il a dit : « Je deviens ton partner » ? Oh que non ! C'est MA business, bordel ! Je ne voulais pas de partenaire au début et je n'en veux pas plus aujourd'hui ! Et si je ne suis incapable de le rembourser dans un délai acceptable, qu'arrivera-t-il ? J'aurai la visite de Eyes ou de quelqu'un dans son genre ? Pire encore, je devrai lui remettre les clés du Delirium ? Très peu pour moi, merci... Mon restaurant, j'y tiens. Mes jambes aussi.

—Non !

Trop tard, je réalise que c'était un non un peu trop ferme et un tantinet trop rapide pour ma santé. Pendant un instant, gagné par la peur de perdre le contrôle de mon Delirium, j'ai oublié à qui j'avais affaire. Pourtant, Tony avait été très clair : « Je t'avertis tout de suite, M. Frank ne négocie jamais ». Mon interlocuteur me fusille des yeux. Je n'ai plus le choix. Je viens de forcer le ton de la conversation. Mon cerveau patine. Selon mon petit guide mental Coppola-Scorsese, je dois lui redonner le contrôle de la situation sans que personne ne perde la face. C'est comme ça qu'ils font dans leurs films... Enfin, je pense. Je me racle la gorge puis ajoute :

—Je suis désolé, mais sans vouloir vous manquer de respect, je n'aime pas ce deal, M. Frank. Je suis venu vous voir parce que je sais que vous pouvez m'aider. J'aimerais mieux ne pas perdre le Delirium dans le processus. Si c'est la seule offre que vous pouvez me faire, gardez mes cinq cents piastres et on en parle plus.

Il ne bouge pas. Il ne dit rien. Pendant que je me demande si je dois rester assis ou me sauver en vitesse, la couleur de sa peau passe du rose pâle au pourpre et les veines de son cou menacent d'exploser tellement elles sont gonflées. Un lointain spectateur myope pourrait imaginer qu'il est resté calme, mais de ma place, le spectacle est tout autre et me glace le sang. Il se penche lentement au-dessus de son bureau et lance :

—T'as des couilles, petit (si le désespoir et la stupidité signifient avoir des couilles, alors les miennes sont en or et pèsent deux kilos). Je n'ai pas l'habitude de me faire parler sur ce ton. Les gens qui m'entourent sont tous des yes-men. C'est difficile de vraiment savoir ce que les gens pensent quand ils ont peur de vous. Reste assis un instant et laisse-moi voir.

Ouf ! J'ai passé le premier test. Il ne m'a pas tué. Il ne m'a pas renvoyé. Il essaie de trouver une solution. Dieu que j'ai besoin d'une cigarette ! La sonnerie de mon portable brise le silence. Mon cœur arrête de battre. Quand M. Frank lève les yeux vers moi, son unique sourcil se fronce sur un front plissé. Visiblement, la sonnerie l'agace. Sans dire un mot, je lui demande la permission de répondre. Il me fait signe d'aller prendre l'appel à l'extérieur. Il s'agit de Julie qui me demande si elle peut faire entrer une autre fille parce que le dîner s'annonce

occupé. D'un ton sec, je lui réponds de faire ce qu'elle croit bon avant de me rendre compte que c'est tout de même une bonne nouvelle. Je sens dans sa voix qu'elle est contrariée. Sans fournir d'explication, je lui demande de ne plus me téléphoner, à moins que le Delirium prenne feu. Pour m'assurer de ne plus être dérangé, j'éteins le portable. En retournant à l'intérieur, je m'excuse pour l'interruption. Arborant un large sourire, M. Frank me fait signe de revenir m'asseoir.

—Ne t'excuse pas, Sébastien, je connais ça le business. Il y a toujours quelqu'un qui veut abuser de ton temps. C'est pas ton cas, hein ?

—... ?

—T'es pas ici pour me faire perdre mon temps, n'est-ce pas ?

—Non, je...

—Alors, good news, petit ! J'ai la solution à nos problèmes.

—Nos problèmes ?

—Oui, nos problèmes. Je règle ton problème de liquidités et en retour, tu me fais une faveur qui règle le problème d'un très bon ami à moi.

Une faveur ? Dieu du ciel ! Je me croirais assis en face de Don Vito Corleone. Je lui offre un sourire crispé en attendant la suite. Il écrase sa cigarette d'un mouvement sec. Merde ! J'aurais dû prendre le temps d'en fumer une à l'extérieur. Il ouvre un dossier en feuilletant les pages qui s'y trouvent, puis en sort une.

—Dans mon domaine, j'ai évidemment plusieurs contacts dans l'immobilier. Je m'occupe de plusieurs maisons d'amis qui, pour des raisons que je ne t'expliquerai pas, ont besoin d'être entretenues pendant leurs absences prolongées.

—... ?

—Celle-ci est particulière, enchaîne-t-il en me montrant la page qu'il tient entre ses doigts. Elle doit être vendue rapidement, sinon mon ami la perdra. Il y tient beaucoup et m'a demandé de l'aider. Slim est à l'ombre pour quelques mois. Une erreur de jugement de sa part. Mais on n'est pas là pour le juger, hein ?

J'acquiesce d'un léger mouvement de tête.

—Il a besoin d'aide et toi, tu as besoin d'argent. Tu comprends ?

—Pas vraiment.

—Si sa maison inhabitée n'est pas vendue dans les prochaines semaines, elle sera saisie par le fisc. Alors, je te vends la maison et

tous nos problèmes sont réglés.

—Mon crédit est invalide et je n'ai même pas assez d'argent pour acheter un litre de lait. Alors, comment pourrais-je acheter cette maison ? De toute façon, comment est-ce que ça réglerait mes problèmes ?

—T'as pas besoin de comprendre. J'ai des contacts. Ta demande d'hypothèque sera acceptée. Tu auras un retour de vingt-cinq mille, cash. Et dans dix-huit mois, quand Slim sera libre, nous allons lui revendre sa maison et tu auras les autres quinze mille pour ton déran- gement. Ce plan est acceptable pour toi ?

Bien que sa dernière phrase ressemble à une question, je com- prends que ce n'en est pas une. C'est ça ou rien. D'un autre côté, quarante mille en dix-huit mois ? Comment ne pas accepter ? Mon excitation est difficile à contenir. Je fais mon possible pour rester de marbre, mais à voir son expression de satisfaction, je comprends que mon jeu est ouvert.

—J'accepte, mais...

—Pas de mais. Je m'occupe de tout. Ça te coûtera cinq mille pour mes services ; j'ai des frais que tu peux pas comprendre. Ces cinq mille, je les prendrai sur ton retour d'hypothèque. Il t'en restera vingt pour te démerder. Même chose dans dix-huit mois. Donc au total, tu feras trente mille pour aider un ami à moi. J'ai besoin d'une réponse tout de suite.

Rapidement, j'essaie de trouver la faille. Cet ancien gladiateur réincarné en promoteur immobilier se fera dix mille dollars sur mon dos, juste pour m'avoir prêté une maison pendant dix-huit mois. De mon côté, je me fais trente mille si j'accepte de déménager à deux reprises en moins de deux ans. Au final, je ne comprends pas d'où pro- vient cet argent et honnêtement, je ne veux pas vraiment le savoir...

—J'accepte.

—Tu comprends qu'à partir du moment où je mets ça en branle, tu peux plus reculer. Je contacterai des gens importants pour faire avancer ton dossier. Ne me fais pas perdre la face devant eux.

—...

—D'ici quelques jours, je t'appelle pour signer les documents. Bonne journée.

Et d'un mouvement de la main, il me fait comprendre que la rencontre est terminée. En me dirigeant vers la porte, je me retourne

pour lui poser une dernière question, mais voyant qu'il a le nez dans ses dossiers, je me ravise et sors de sa roulotte. De retour dans ma voiture, j'ai les mains qui tremblent de façon incontrôlable. Je n'arrive même pas à insérer la clé dans le démarreur. J'appuie la tête sur le volant et laisse les larmes couler le long de mes joues. Je réalise que non seulement je viens d'hypothéquer une maison, mais surtout... mon futur. Pour l'instant, même si j'essaie de me convaincre qu'un pacte avec ce diable me permettra de garder mon Delirium, au fond de moi, je ne comprends que trop bien qu'un jour il m'en coûtera probablement beaucoup plus cher. Je me ressaisis en prenant de profondes inspirations. Le futur, j'y verrai quand il sera là, bordel ! Pour l'heure, je viens de sauver le Delirium et c'est tout ce qui compte.

J'arrive au Delirium en fin de journée. J'ai besoin d'un verre. À l'intérieur, Amélie s'affaire à servir les quelques clients présents. Je la salue d'un signe de tête et passe derrière le comptoir pour prendre un verre et la bouteille de Jack Daniel's. Même s'il ne reste plus de neige au sol depuis maintenant quelques semaines, ça ne signifie pas pour autant que la température soit confortable à la tombée du soleil. Malgré tout, je choisis d'installer une table et une chaise sur la terrasse. Façon quelque peu excentrique, mais simple, de ne pas être dérangé dans mon besoin de solitude. Les quelques habitués qui passent me saluent en entrant, en me demandant si je ne suis pas un peu fou d'être à l'extérieur par un tel temps. Je leur souris, sans plus.

Le lendemain matin, quand je me réveille, j'ai la tête aussi engourdie qu'une masse inerte et le corps courbaturé. C'est le genre de sensations qu'on éprouve quand on s'endort habillé sur le divan, près d'une fenêtre ouverte par une nuit fraîche. Une soirée entière de fin d'hiver passée à boire sur une terrasse vous vaudra le même résultat. Je me redresse péniblement sur le rebord de mon divan-lit, pieds nus au milieu de mes vêtements éparpillés au sol, en me demandant à quelle heure je suis rentré. Je n'ai aucun souvenir d'avoir quitté le Delirium. Drôle de sensation que d'avoir un trou de mémoire. Mon dernier souvenir... c'est vague... deux ou trois personnes ont bravé le froid et mon humeur pour s'installer à ma table pleine de bouteilles de vin et de bière. J'ai aussi le vague souvenir d'avoir été très désagréable envers quelqu'un... une femme... Isabelle. Trop pénible... passons. Je me lève à grand-peine. Tous mes muscles me crient leur mécontentement. À chaque mouvement, ma tête menace d'exploser.

Chacun de mes pas résonne à mes oreilles comme un tambour japonais au fond d'une grotte profonde. Ma bouche est sèche comme le désert et goûte le fond de cendrier en décomposition. Si c'est ça la gueule de bois, je ne boirai plus jamais.

Je me brosse les dents à trois reprises pour essayer de faire disparaître ce goût de lendemain de veille de ma bouche. Peine perdue. En entrant dans la douche, je me rince à nouveau la bouche avec l'eau du pommeau pour me débarrasser de ce goût qui semble incrusté en moi. Je me lave plus longtemps qu'à l'habitude et me frotte à en devenir rouge. Or, je me sens encore sale. Je ferme le robinet d'eau chaude pour ne laisser couler que l'eau froide. Ouverte à pleine puissance, elle me fouette la peau. En poussant quelques grondements, je résiste le plus longtemps possible à la tentation de sortir. Finalement, une fois que mon corps s'est habitué à la température de l'eau et que mes muscles commencent à se détendre, je m'effondre au fond du bain puis éclate en sanglots.

En raccrochant le téléphone, je me retourne vers Julie pour lui annoncer que je quitte pour le reste de l'après-midi.

—Mauvaise nouvelle ? s'inquiète-t-elle.

—Non, pourquoi ?

—On dirait que tu as vu un fantôme.

—Ç'aurait été plus simple, dis-je avec un sourire artificiel.

Je me présente à l'heure convenue au chantier de construction. En moins d'une semaine, les copropriétés bourgeonnantes ont presque atteint leur maturité. Arrivé à la porte de la roulotte, je n'ai même pas le temps de frapper qu'un homme en habit noir en sort. Sous son œil gauche, je remarque une balafre que ses verres fumés cachent à peine, pendant qu'il me dévisage d'un air suspect en continuant son chemin jusqu'à sa voiture. Je me retourne pour entrer et frappe un mur. Eyes est debout dans l'embrasure de la porte.

—New plan, my friend, qu'il me lance en m'empêchant de passer.

—... ?

—You have to meet the boss at his house. Here's the address,

me dit-il en me refilant un bout de papier. Go wait in your car in front of the house until he gets there. He won't be long. Don't make him wait... understand?

Je retourne à ma voiture sans rien dire. En lisant le bout de papier, je me rends compte que c'est tout près d'ici. Quatre minutes et quelques secondes plus tard, je me gare devant la maison qui doit valoir plus d'un million. Aucun signe de M. Frank. Eyes m'a dit d'attendre, alors j'attends. L'opulence de ce quartier m'impressionne et me dégoûte à la fois. Dire qu'il y a quelques années, j'aurais été prêt à écraser un compétiteur ou même piétiner un collègue pour pouvoir m'établir dans un quartier comme celui-là. Les temps changent. Il ne doit pas y avoir une seule maison, ici, dont la valeur soit en deçà d'un million. La plupart des véhicules que je vois sur cette rue ne sont pas accessibles à la grande majorité de la population. Je n'avais jamais imaginé qu'une telle concentration de richesse pouvait exister sur l'île Jésus. Je parierais que la majorité de ces demeures ont été acquises avec de l'argent sale. Ma petite Corolla usagée doit sûrement alarmer les résidents du coin. J'espère que M. Frank arrivera avant qu'un propriétaire inquiet avise la police qu'un rôdeur traîne trop près de sa Bentley. Aussitôt espéré aussitôt fait. Un gros Hummer se gare chez M. Frank. Celui-ci en sort, de même qu'une femme et une petite fille d'environ huit ans. Merde ! On dirait sa famille. Lorsque les Dons de Coppola-Scorsese vous invitent dans leur cercle intime, ça finit toujours par vous coûter cher. Tout en embrassant sa femme, il lui parle à l'oreille. Ensuite, elle se dirige vers le garage avec sa fille. M. Frank se retourne et vient à ma rencontre, pendant que je sors de ma voiture.

—Salut, petit, dit-il en me serrant la main trop fort. Puis il me demande : «As-tu peur des chiens ?»

—Au contraire, je les adore...

En passant son gros bras autour de moi, il m'entraîne jusqu'à la porte d'entrée principale de son château. De l'autre côté de celle-ci, j'entends un monstre qui essaie de broyer la porte, qui semble soudainement trop fragile pour ce genre de chien de garde. J'ai peut-être parlé trop vite. M. Frank aboie un commandement au molosse, que j'entends courir à l'autre bout de la maison. M. Frank m'immobilise en me tenant la nuque de sa gigantesque main, tout en ouvrant la porte de l'autre.

—T'as pas peur des chiens, hein ? Ne bouge pas !

Ne bouge pas...? Comment le pourrais-je avec sa prise de Kung-fu qui me coupe la circulation? Le chien arrive à pleine vitesse en aboyant. Un berger allemand aux crocs aussi longs que mes doigts. Je ne bouge pas, mais implore n'importe quelle divinité qui daigne entendre mes supplications de faire en sorte que je meurs d'une crise cardiaque avant de me faire bouffer par ce chien. Je ne supporte tout simplement pas la douleur. La bête prend son élan pour me sauter au visage. Ses pattes se tendent comme des ressorts prêts à bondir et ses yeux visent ma gorge. Puis, sa gueule s'ouvre. Dans un instant, je vais sentir son haleine fétide et la douleur envahira mon corps. Dieu, faites que je meurs avec dignité.

—Prince! Couché!

Le cri de M. Frank me fait sursauter autant qu'il fige le chien instantanément. Il était temps! Une fraction de seconde de plus et j'aurais été obligé de changer mon sous-vêtement. Du doigt, le maître pointe le salon. Prince se dirige dans la direction indiquée, la queue entre les pattes, déçu de ne pas avoir mutilé l'intrus.

—T'as vraiment pas peur des chiens, me dit M. Frank en me donnant une bonne tape dans le dos. Généralement, les gens se débattent comme des mauviettes quand je leur présente Prince pour la première fois. Ceux qui réussissent à se défaire de ma prise se sauvent en se pissant dessus. Ça me fait rire à chaque fois, mais c'est pas bon pour le business. J'aime pas les gens qui n'ont pas de couilles. Toi, au moins, tu te comportes bien avec moi. Des couilles et du respect... Allez entre, petit!

À nouveau, il me tape dans le dos pour me convaincre de sa bonne humeur et m'encourager à entrer. En passant en face du salon, je vois Prince couché en boule, le museau caché par une queue qui frappe le sol à intervalles réguliers, comme pour demander à son maître la permission de se lever. Ce dernier se tape la cuisse à deux reprises et Prince tourne déjà autour de nous. Je lui gratte le dos quand il passe devant moi. Sans me retourner, j'entends M. Frank murmurer : «Des couilles». Le chien aussi semble apprécier.

En traversant la maison, je suis surpris de voir une déco de si mauvais goût. Fausses armures un peu partout, des couleurs criardes, meubles discordants, tapis rose... Preuve que l'argent ne peut tout acheter. Je ne me permettrais toutefois jamais de le lui faire remarquer.

Ce ne serait pas poli de ma part. Arrivé à la salle à manger, il me fait signe de m'asseoir sur l'une des chaises pendant qu'il va se prendre une bière à la cuisine sans même m'en offrir une. Je reste seul avec Prince, qui est couché à mes pieds à se lécher le postérieur, alors que M. Frank descend au sous-sol. J'entends des paroles étouffées durant quelques secondes, puis il arrive avec des papiers qu'il étale sur la table devant lui.

—Nous ne serons pas dérangés. J'ai demandé aux filles de ne pas monter pendant notre transaction, dit-il en m'observant d'un air amusé. Tu sembles un peu stressé... Ne te laisse pas trop impressionner... Tu t'en sors bien, jusqu'ici. C'est presque fini. Respire un peu, relaxe.

« Ne te laisse pas trop impressionner... » ; c'est facile à dire pour lui. Tout, dans ce deal, m'impressionne ! Je me sens comme un bœuf qui vient d'entrer à l'abattoir. Je perçois le danger, mais en ignore la provenance. J'ai la constante impression d'être sur le point de me réveiller d'un drôle de cauchemar. Mais la seule idée de sauver le Delirium m'empêche de craquer.

—Voilà ! lance-t-il fièrement en exhibant les documents du revers de sa grosse main.

—... ?

—Tout ce que t'auras besoin pour que ton crédit soit accepté dans n'importe quelle banque. Tu vois celui-ci ? C'est un papier qui confirme que depuis cinq ans, tu bosses pour une grosse firme spécialisée en climatisation commerciale en tant que représentant sur la route et que ton salaire est de soixante-quinze mille dollars, plus tes bonus. T'es un expert en climatisation ! Comment trouves-tu ça ?

—Bien, que je réponds sans grande conviction.

—C'est plus que bien, c'est très bien ! Celui-là, dit-il en me pointant le deuxième document, c'est un placement à ton nom de cinquante-huit mille dollars. Dès que tu signes ici (il me montre l'endroit de son gros doigt armé d'une bague à diamant), cet argent t'appartient. Tu comprends, continue-t-il en fronçant un sourcil, que si un seul sou de cet argent venait à disparaître, t'en serais tenu personnellement responsable et je serais très très en colère. Et tu ne veux surtout pas me mettre en colère, capisci ?

Oui, je capisci... Il n'y a rien d'autre à comprendre : si je signe

ces papiers, ma vie lui appartient. Je le regarde comme s'il venait de m'annoncer que j'ai un cancer en phase terminale. Comprenant ma peur, il éclate de rire. Il se lève et se penche vers moi en prenant appui sur la table, puis me tape l'épaule de sa grosse patte. J'en tombe presque de ma chaise, ce qui ne manque pas de le faire rire encore plus fort.

—T'inquiète pas tant, Sébastien. La vente terminée, tu rapportes tous ces papiers et je les détruis. T'en seras responsable seulement pendant les quelques jours que t'en auras besoin pour conclure les transactions.

Ouf! Je respire un peu mieux. Mais quand même, il y a certainement une attrape.

—Par contre (je savais que ce ne pouvait être aussi simple), tu devras faire affaire avec la banque de mon choix et traiter avec le notaire que je choisirai. Ah oui, j'oubliais presque... Peu importe ce qui arrivera, tu dois garder la maison pendant dix-huit mois, le temps que mon ami puisse te la racheter. On est d'accord?

Je n'ai plus de voix. J'accepte donc d'un signe de tête. Il semble content. Il me passe les documents les uns à la suite des autres et je les signe sans même les lire. À quoi bon? Au point où j'en suis, je ne peux plus reculer, même si je le voulais. Quinze minutes passent et la transaction est conclue. Le sourire de M. Frank me fait froid dans le dos. Il se lève et m'invite à l'imiter.

—Venez nous rejoindre, les filles! crie-t-il en direction du sous-sol.

Puis les filles arrivent autour de la table. Pourquoi? Pourquoi veut-il me présenter sa famille? Il va à leur rencontre et les embrasse. Ensuite, il me présente sa femme Véronique, qui me fait la bise sur les deux joues, puis sa fille Audrey, qui me serre dans ses bras. Excité de voir tant d'amour dans la maison, Prince se met à danser et à sauter autour de la table. La tête me tourne tant la scène est surréaliste. On dirait une réunion de famille des plus normales. Comme si mes hôtes venaient soudainement de retrouver un cousin disparu depuis plusieurs années. Puis, M. Frank se tourne vers moi en me tendant la main. Dès que je la saisis, il me tire violemment contre lui pour me faire une accolade apparemment fraternelle. Mais en passant son autre gros bras autour de mon cou, il me chuchote à l'oreille:

—Tu fais maintenant partie de ma grande famille. C'est un hon-

neur, pour moi ! Mais... ne me déçois pas !

Cinq jours plus tard, pendant que le dernier avertissement de M. Frank résonne encore dans mes oreilles, je suis devant ma nouvelle maison, rue St-Alexandre, dans le Vieux Saint-Eustache. La transaction s'est faite à la vitesse de l'éclair. Un jour, je signe des papiers en lien avec un faux dossier de crédit chez M. Frank, le lendemain, je rencontre un directeur de banque de sa connaissance et le surlendemain, c'est au tour de l'agent immobilier à qui je fais une offre officielle sur une maison que je n'ai pas encore visitée. Hier, le cirque s'est poursuivi avec le passage obligatoire chez le notaire pour signer les papiers légaux. «Faut faire les choses selon les règles de l'art, même s'ils sont tous des amis», m'avait dit M. Frank. Ce matin, je me suis rendu chez lui pour lui remettre les documents qu'il m'avait fait signer moins d'une semaine auparavant. La rencontre fut brève. Il m'a seulement dit que ma part du deal serait déposée dans mon compte en banque d'ici cinq jours... Moins ses cinq mille, évidemment. Puis d'une franche poignée de main, il m'arrache presque l'épaule en me félicitant pour mon achat et en me disant d'aller rencontrer l'agent immobilier pour prendre possession des titres de la maison.

Je m'exécute, puis me rends à ma nouvelle maison temporaire. Garé devant celle-ci depuis maintenant plus de vingt minutes, j'hésite. Le voisin, qui est assis sur son balcon depuis mon arrivée, doit commencer à se poser des questions. Faisant mine de lire son journal, il n'a d'yeux que pour moi. J'imagine que c'est normal, s'il connaît l'occupation périlleuse du précédent propriétaire. De mon côté, j'espère seulement que toutes les vieilles connaissances de Slim sont au courant de sa situation actuelle et qu'aucune d'elles ne se présentera ici pour me demander de ses nouvelles. Finalement, je descends de la voiture et fais le tour du propriétaire. Petite canadienne au toit rouge sur un terrain faisant face à la rivière du Chêne. Cachée par un boisé assez dense, cette dernière n'est pas visible de la maison, mais je peux clairement l'entendre couler. Sur le côté droit de la demeure, au bout du terrain, s'étend le cimetière de Saint-Eustache. L'endroit, qui semble très paisible, est parfaitement à l'abri des curieux. J'imagine qu'un gars qui se fait appeler Slim par d'autres gars qui se font appeler T-Bone, Big Joe ou même, Johnny Two Times doit s'y sentir en

sécurité. Je monte les marches, puis, arrivé devant la porte, insère la clé. Je m'étais fait une image mentale de l'intérieur de cette petite centenaire, mais en franchissant le seuil de la porte je découvre un condo de style loft, comme on en trouve au centre-ville de Montréal. Toutes les divisions ont été enlevées, sauf celles de la salle de bain. Je me retrouve dans un grand salon au plancher en bois de teck. À ma droite, un boudoir au plancher de granite avec, en son coin, un foyer naturel. Tout de suite après se trouvent la salle à manger, puis une cuisine de style laboratoire. Au centre de la maison, un escalier en colimaçon mène à la seule pièce du deuxième : la chambre à coucher. Le sous-sol aussi est à aire ouverte et au centre de celui-ci trône un billard digne de ceux qu'on peut voir dans les compétitions. Je retourne à l'étage et découvre le bain à jets thérapeutiques de la salle de bain. Je sens que je vais me plaire, ici.

Presque trois mois se sont écoulés depuis la transaction qui était censée remettre le Delirium sur pied. Or, mon moral est à son plus bas. Chaque jour, c'est du pareil au même : quelques clients à l'heure du dîner, puis personne ou presque jusqu'en fin de soirée. Julie ne travaille maintenant que trois heures par jour pour couvrir les dîners. Je la garde juste au cas où le Delirium se remplirait parce qu'en réalité, je pourrais facilement répondre à la demande tout seul. D'ailleurs, j'y songe sérieusement. Les soirées et les jours de week-ends, le resto est pratiquement désert. Mon bistro me rapporte à peine assez pour couvrir les coûts fixes et le salaire des filles. Et encore, je ne parle pas des miettes qui restent pour me faire vivre, sans compter les jours où je dois cannibaliser la caisse du Delirium pour mettre de l'essence dans mon auto. L'achalandage est devenu si bas, que même en maintenant les inventaires au minimum, il m'arrive d'être obligé de jeter des aliments qui perdent de leur fraîcheur, faute d'être vendus. Mon crédit personnel me sert maintenant à régler mes comptes de crédit commercial et vice-versa. J'étais certain que ma transaction avec M. Frank me permettrait de remédier aux problèmes financiers du Delirium, mais dans les faits, ma situation n'a fait qu'empirer. Avec les vingt mille dollars gagnés, j'ai payé tous mes fournisseurs, une petite part de ma marge de crédit, ainsi qu'une mince portion de ce que le Delirium devait au fisc. Ma stratégie s'est avérée tout à fait inutile. Il ne reste plus rien dans les coffres et les profits ne sont pas au rendez-vous. La spirale descendante continue et comme si ça ne suffisait pas, outre les paiements reliés à mon commerce, je dois maintenant payer une hypothèque trop onéreuse pour mes moyens. À ce rythme, je ne tiendrai pas jusqu'à la revente de la maison. De plus en plus de personnes me conseillent de fermer le Delirium et de retourner sur le marché du travail. Merci du conseil, mais non. La saison estivale commence et généralement, avec l'arrivée des bourgeons et des fleurs, les gens recommencent à sortir et à dépenser. Ne restent donc que quelques semaines de maux de tête et de négociations avec mes créanciers pour les convaincre de ne pas me laisser tomber. J'en ai déjà perdu un. Mon fournisseur en cafés exotiques, M. DiMaggio, m'a laissé tomber dès

que je lui ai remboursé son dû. Il m'a souhaité bonne chance et m'a conseillé de me méfier de M. Frank, advenant mon incapacité à honorer mes engagements envers lui.

Ma journée vient de se terminer. Seulement cent vingt-deux dollars et soixante-quinze cents dans la caisse. Rien pour se vanter. Même avec des coûts fixes réduits au minimum, le Delirium doit générer un maigre trois cents dollars par jour pour faire face à ses obligations. Or, je suis loin d'y arriver. Je ferme toutes les lumières et m'installe à la table la plus éloignée de l'entrée avec ma bouteille de Jack Daniel's et mon paquet de cigarettes. C'est comme ça. On pense avoir pris les bonnes décisions, on se prépare à en profiter et puis PAF ! Tout nous explose en pleine gueule. Non seulement on ne peut pas savourer la victoire, mais on se rend compte que ce n'est pas une victoire du tout. On vient juste de se planter une fois de plus. Je me verse un autre grand verre de bourbon, que je cale d'un trait. Au point où j'en suis, je n'espère plus arriver à quelque chose de solide ; j'espère juste pouvoir m'en sortir. Je remplis mon verre, le vide aussitôt, et répète l'opération autant de fois que nécessaire pour plonger dans l'oubli, ne faire qu'un avec le néant...

Je suis sur le balcon de ma maison nouvellement acquise. Après avoir mis la clé dans la serrure, j'ouvre la porte et hésite. Désorienté, je regarde autour de moi, puis mes yeux restent figés quelques instants sur ma voiture garée devant la maison. Un vertige me prend. Je m'appuie un instant sur la balustrade, craignant de m'évanouir, et m'assois lentement sur une marche de l'escalier. Mes mains tremblent. J'allume nerveusement une cigarette, que je laisse tomber après seulement deux bouffées. J'ai le regard fixé sur ma voiture... je n'arrive pas à me souvenir de l'avoir conduite. Je n'ai même aucun souvenir d'être arrivé ici. J'ai beau fouiller tous les tiroirs de ma mémoire, les dernières images enregistrées dans mon cerveau sont celles de la bouteille de Jack Daniel's que j'ai bue au Delirium...

Manquait plus que ça ! Il y a vingt minutes, je raccrochais la ligne. C'était Amélie. Fuite d'eau au plafond ? Au plafond ! Je prends ma voiture par ce temps de chien et conduis à cent à l'heure, m'imaginant le pire. Arrivé sur l'autoroute 13, c'est l'embouteillage. En ce sa-

medi après-midi orageux, les autres conducteurs n'ont rien de mieux à faire que de me bloquer le chemin. Je joue du pied sur les pédales d'accélération et de frein. Je klaxonne. Je crie et gesticule à l'intention des automobilistes pour qu'ils me cèdent le passage. J'ai une urgence à gérer, moi ! Mais rien à faire. Les éclairs déchirent le ciel enragé, pendant que mes essuie-glaces peinent à dégager la pluie du pare-brise. Je prends finalement mon mal en patience, en maugréant durant tout le reste du trajet.

Une heure et demie plus tard, je gare ma voiture en face du Delirium, traverse la rue en courant, puis arrache presque la porte d'entrée. Le spectacle est décourageant. À l'arrière du resto, une portion du plafond s'est effondrée sur mon comptoir. De plus, il pleut à l'intérieur du Delirium. L'image pourrait être drôle ailleurs, mais pas à l'intérieur de mon restaurant. Une petite rivière serpente le long du mur qui sépare l'arrière-boutique. Amélie, qui essaie tant bien que mal d'essuyer l'eau sur le plancher, semble soulagée de me voir lorsqu'elle lève la tête. Je n'y comprends rien. Même avec cet orage et le toit de la bâtisse qui fuit, il y a deux autres étages au-dessus du Delirium.

—Au début, m'explique Amélie en se relevant, il n'y avait qu'une petite fuite. J'ai installé un seau juste en dessous, et je suis monté chez le voisin du deuxième, mais il n'y avait pas de réponse. Je t'ai téléphoné et j'ai continué à servir les clients qui avaient bravé l'orage. J'imagine que l'eau s'accumulait entre le plancher du deuxième et notre plafond. Quand le plafond s'est effondré, j'ai fait sortir tout le monde et j'ai fermé le restaurant.

—Et toi, ça va... pas blessée ?

—Non, non... j'étais à l'avant quand c'est arrivé.

Abattu, je passe derrière la portion du comptoir encore sec pour mieux évaluer les dégâts. On dit qu'on reconnaît la force de caractère d'un homme à sa réaction face à l'adversité. J'attrape une bouteille de scotch au hasard et m'en verse un grand verre. J'hésite un peu, puis laisse le verre sur le comptoir, choisissant finalement de me faire couler un double expresso. J'ai vraiment besoin d'alcool, mais le moment est mal choisi. J'ai besoin de toute ma tête. Je fume trois cigarettes en allumant la suivante à partir de la dernière, puis fais les cent pas, le temps d'absorber l'impact du désastre et planifier un plan d'attaque.

—Amélie, fais-moi une affiche indiquant que nous serons fermés pour une semaine, s'il te plaît.

Pendant qu'elle s'exécute, je monte l'escalier en enjambant les marches deux par deux jusqu'au troisième. Richard me confirme qu'il n'y a aucune infiltration d'eau chez lui. Sans attendre qu'il m'y invite, je vérifie par moi-même en visitant chacune des pièces. L'orage n'est donc pas responsable des chutes Niagara qui se sont incrustées dans mon restaurant. J'ai beau frapper à la porte du deuxième, personne. Amélie me l'avait dit, mais je n'ai rien à perdre à essayer de défoncer la porte. Malheureusement, celle-ci tient le coup, mais je peux tout de même apercevoir un filet d'eau qui sort de l'appartement. De retour au Delirium, je téléphone à Roger, propriétaire de la bâtisse, pour lui expliquer la situation. Il m'indique où trouver la conduite d'eau principale installée dans mon sous-sol et comment la fermer, sans chercher à savoir si cette coupure affectera les autres locataires. Tant mieux, parce que moi, tout ce que je veux, c'est que ce déluge arrête, peu importe les conséquences pour les autres. L'eau coupée, je peux contacter mon agent d'assurance, qui me dit de ne toucher à rien jusqu'à son arrivée, prévue plus tard dans la journée. J'attends en regardant l'eau qui continue de couler. Je regarde et j'attends. L'eau coule toujours. Une heure, trois cigarettes et un verre de scotch plus tard, le débit d'eau commence à peine à ralentir. Vider la plomberie des seize logements par le plafond de mon resto, c'est long. Je dis à Amélie que je n'ai plus besoin d'elle aujourd'hui et que je communiquerai avec elle et les autres filles dès la réouverture du Delirium. Le déluge n'est plus qu'un petit ruisseau. Maintenant que je suis seul, c'est le moment parfait pour un deuxième scotch. J'échappe presque mon verre quand une autre section du plafond chute au sol, dans un fracas sourd et humide. Résultat : une partie de mon comptoir de service est détruit. Je vide mon verre d'un trait en serrant les dents.

Le représentant de la compagnie d'assurance passe plus d'une heure à prendre des photos et des notes. Quand finalement il vient me rejoindre avec sa caméra pleine de photos, ses notes et une copie de mon contrat d'assurance, j'avale mon verre d'un trait. Ensuite, j'y laisse tomber mon mégot qui s'éteint dans un crissement ultime quand la cendre chaude entre en contact avec les dernières gouttes de bourbon. L'agent regarde la fumée s'échapper du petit verre, puis relève les yeux sans afficher le moindre sourire. Problème. Tous les représentants, quels qu'ils soient, sourient toujours. Les vendeurs d'autos usagées vous sourient en vous vendant le pire citron de leur

lot. Le garagiste sourit en vous remettant la facture des réparations de votre auto usagée. Le percepteur d'impôts vous montre l'ivoire de ses dents lorsqu'il réclame son dû. L'agent d'immeuble sourit tout le temps. Même le vendeur itinérant, quand il frappe à votre porte par une journée d'hiver où il fait moins quarante, vous sourit quand vous lui ouvrez la porte. Mais lui, il ne sourit pas. Problème pour moi ? Ou problème pour lui ?

Il commence par me parler des termes de la couverture limitée de mon contrat en mettant l'emphasis sur certaines clauses spécifiques. Il continue son speech en mentionnant vaguement la responsabilité du locataire fautif, parce qu'apparemment, ce serait lui le responsable de ce dégât, qui malheureusement, n'est pas assuré. Pire encore, le locataire en question vit de l'assistance sociale... Donc impossible de le poursuivre en justice pour le forcer à rembourser les frais de réparation du Delirium. Pendant un instant, je ne l'entends plus. Mes yeux sont rivés sur la bouteille que j'aperçois au-dessus de son épaule et qui m'appelle pendant qu'il continue son charabia sur les responsabilités civiles du propriétaire de l'immeuble, qui lui, est assuré en cas de sinistre causé par la stupidité d'un locataire. Mais dans mon cas, puisque le Delirium est une entreprise incorporée, l'assurance du propriétaire couvrirait seulement les dommages à la bâtisse et non aux équipements abîmés. La tête me tourne. Je ne comprends rien à ses balivernes. Je me lève et passe derrière la partie du comptoir qui n'est pas encombré de débris de panneau de gypse et d'isolant humide pour remplir un verre propre. La bouteille gagne encore une fois. En levant les yeux, je vois l'assureur qui m'observe. Je fais une pause puis, politesse oblige, lui offre un verre. Il me dévisage comme si je venais de lui offrir un verre de poison. Je détourne le regard sans m'excuser et contemple le précieux liquide ambré qui coule dans mon verre. Trop plein. Le surplus, que ma main tremblante fait déborder, coule sur mes doigts que je nettoie avec ma langue. Sans retourner m'asseoir, je pose la seule question d'intérêt. Je veux que l'assureur me dise maintenant ce qu'il aurait dû me dire il y a environ trente-sept minutes ;

—Qui va payer pour tout ça ?

—C'est nous...

—C'est pour ça que vous ne souriez pas ? que je lui lance sans attendre la suite.

Il continue sans s'occuper de moi.

—Mais votre franchise est élevée...

—Franchise ?

—Et nous allons poursuivre le locataire pour dommages et préjudice...

—Franchise ?

—Et puisqu'il sera jugé sans le sou...

—Vous avez dit... franchise élevée ?

—La responsabilité sera transférée légalement à la compagnie d'assurance de votre propriétaire et nous, nous allons nous faire rembourser. Mais ne vous inquiétez pas, monsieur Cousineau, votre restaurant sera opérationnel dans quelques jours et vos clients ne verront pas la différence.

—Euh... j'aimerais revenir sur un tout petit point. Vous avez mentionné que je devrai payer une franchise...

Six jours plus tard, le Delirium rouvrait ses portes. Big fuckin deal ! La franchise en question représentait la modique somme de trois mille dollars, que j'ai réussi à payer en utilisant le restant de ma marge de crédit. Les spécialistes en plomberie, en plâtre, en électricité, en menuiserie, en peinture et en équipements de restauration ont tous été géniaux et rapides. Des magiciens. À présent, n'importe qui peut entrer dans mon restaurant sans jamais se douter qu'il y a eu un sinistre majeur. Mon comptoir est réparé, les murs peints exactement comme avant et le plafond n'affiche aucune trace de dégât. Mais il est là le problème, n'importe qui pourrait entrer ici... mais personne ne le fait.

Déchéance

Lundi soir, dix-neuf heures et ma journée au Delirium est enfin terminée. Une autre sans clients. Les lundis, c'est un peu normal. De toute façon, ça reprendra certainement bientôt avec l'été qui s'active. Un homme a bien le droit d'espérer. La routine de la fermeture commence. Je m'assure que la caisse balance. Je fais l'inventaire, vérifie la fraîcheur des aliments et me débarrasse de ceux qui doivent prendre le chemin des poubelles. Je lave le plancher, les toilettes, les miroirs, les tables et les vitrines, puis me dirige au sous-sol pour couper l'électricité pour la nuit... Faut économiser là où on peut. Je m'assure ne pas avoir fermé le circuit alimentant les réfrigérateurs par mégarde. Finalement, je fais une dernière tournée pour vérifier si rien n'a été oublié. En fermant la porte à clé, je me rends compte que j'ai laissé le mobilier de la terrasse à l'extérieur. Je prends donc le temps qu'il faut pour le ranger.

Arrivé à ma voiture, de l'autre côté de la rue, je me retourne et m'assois sur son capot, le temps d'une cigarette. Je regarde la devanture de mon bistro et revois mentalement l'achalandage de la dernière semaine. Pitoyable. La pire semaine depuis deux ans. Les six derniers mois ont été merdiques, mais là, c'est pire que pire. À ce rythme, je ne tiendrai sûrement pas jusqu'à la fin de l'été. Je n'ouvre même plus mon courrier. À la maison, les factures et les menaces de saisie s'empilent dans une boîte près de la porte d'entrée. Et comme si ce n'était pas assez, depuis avril, je suis incapable de payer mon hypothèque. Ras-le-bol !

Je lance mon mégot dans la rue et me sauve dans ma petite Corolla en faisant crisser les pneus. Comme tous les soirs, la route sera longue. Depuis qu'ils ont décidé de refaire l'autoroute 13, il me faut au moins une heure et demie avant d'arriver chez moi. Je lance un CD de Radiohead et mets le volume à fond pour essayer de me changer les idées. Rien à faire. L'écluse est déjà ouverte et tous les tracassés au Delirium me harcèleront tout au long de mon trajet. Le soleil commence à être très bas dans le ciel lorsque je quitte l'autoroute et accède au Chemin des Bois. Enfin, plus que trente minutes avant d'arriver à ce chez moi qui appartient de plus en plus à la banque. M. Frank me

tuerait s'il savait. Bizarrement, cette petite route de Laval ressemble à toutes les routes secondaires qui serpentent les campagnes agricoles du Québec. Une voie dans chaque direction avec, des deux côtés, des champs à perte de vue. Du moins, la plupart du temps. Quelques arbres solitaires sont embrasés par les dernières lueurs chaudes du soleil, à moitié disparu derrière l'horizon. Parsemées sur le chemin ici et là, une ferme, une maison centenaire et des vaches. Je pourrais être en Beauce, en Abitibi ou même, à Saint-Félicien, que le décor serait le même. La route qui s'allonge en ligne droite jusqu'à l'horizon m'incite à accélérer. Dépasant de beaucoup la limite permise, mon adrénaline commence à couler. À cette heure, sur cette route, je ne croise pratiquement jamais d'autres véhicules. J'accélère encore et atteins les cent soixante à l'heure. Droit devant moi, à environ un kilomètre, un camion arrive à grande vitesse. Une fois arrivé presque à sa hauteur, mon cerveau commande à mon bras tous les mouvements requis pour obliger mon auto à changer de voie. Mon corps et mon esprit sont prêts à subir la collision. L'idée de me débarrasser de tous mes problèmes en une fraction de seconde me plaît. Je me détends enfin, ferme les yeux et laisse mon bras faire ce qu'il a à faire. Pendant cette fraction de seconde, plus rien n'existe. Je suis en paix avec moi-même. Un léger rictus se forme sur mon visage.

L'impact n'a pas lieu. Ma voiture continue de rouler en ligne droite. J'ouvre les yeux ; le temps est arrêté. La semi-remorque est à ma gauche, ce qui signifie que mon bras n'a pas obéi à mon cerveau. Je suis toujours vivant. Le temps reprend son cours normal. Le camion me croise si rapidement que le déplacement d'air qui le suit, jumelé à ma surprise d'être encore de ce monde, me fait perdre le contrôle de ma voiture. Je freine à fond. À la limite d'éclater, les pneus crissent sur le bitume sur une distance d'au moins cent mètres. L'auto louvoie, les roues de droite glissent sur l'accotement de gravier, puis je dérape vers le champ. Tandis que le volant se faufile entre mes mains, j'ai l'impression d'être soudainement assis à l'intérieur d'une toupie. Le véhicule finit par s'immobiliser au terme de plusieurs rotations. Rien ne semble cassé. Ni la voiture ni moi... Tout mon corps tremble de façon incontrôlable, et la sueur coule le long de mon visage. J'ai besoin d'air. J'ouvre la portière et en sortant, mes jambes paralysées n'arrivent plus à soutenir le poids de mon corps. Je me retrouve donc face contre terre sur le bord du chemin. En position fœtale, j'éclate en san-

glots. À grand-peine, je réussis à m'agenouiller. Mes gémissements sont saccadés. J'ai mal au ventre. À m'en faire sauter les tympans, je lance un cri des profondeurs de mon désespoir lorsque je réalise que je ne pleure pas parce que je viens de voir la mort de près ni parce que j'ai eu envie d'en finir, mais parce que je sais maintenant que demain, je devrai affronter une autre journée.

Arrivé chez moi, mon visage est encore humecté de larmes et de sueur. Je cours à la cuisine pour l'asperger d'eau froide. J'ai un haut-le-cœur. Mon corps se rebelle. Tous les muscles de mon système digestif se contractent, puis en un grand râle, tout le contenu de mon estomac se retrouve dans le lavabo. Je laisse couler l'eau froide encore un instant pour faire disparaître les restes de mon dîner. Il faut que j'engourdisse cette douleur. J'ai besoin d'alcool. La rage me prend. Je frappe le mur si fort que j'y enfonce mon poing jusqu'au poignet. En ressortant la main du trou, je l'observe en bougeant lentement les doigts, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre. La douleur physique me fait presque oublier ma douleur psychologique. Presque. Je reffrappe deux fois le mur. Mes jointures saignent et la douleur se répercute jusqu'à l'épaule. Mais ce n'est pas assez. Aucune douleur physique ne pourrait engourdir mon mal. J'ai vraiment besoin d'alcool. J'ouvre l'armoire, prends une bouteille au hasard et m'en verse un grand verre que je cale aussitôt. Je fixe l'étiquette un instant. Du Wild Turkey. Une bouteille reçue en cadeau plusieurs années auparavant que je n'avais pas encore ouverte. Une gorgée prise à même la bouteille, puis au-dessus de l'évier, je fais couler un peu de ce liquide sur mes jointures ensanglantées. Un cri de douleur sortant des profondeurs de mes entrailles s'échappe de ma bouche, mais au moins, l'alcool empêche le sang de continuer de couler. J'ouvre le congélateur et laisse tomber quelques cubes de glace dans le verre, que je remplis à nouveau. Je vide ce deuxième verre d'un trait, m'en verse un autre, puis emporte la bouteille et le verre au salon. Je me laisse choir sur le divan et ouvre le poste télé sans l'écouter. Je n'entends que les glaçons qui s'entrechoquent dans le verre. Mon bras me fait souffrir et mon cerveau commence à s'engourdir... Résultat de l'alcool et de la douleur qui me court-circuitent les neurones. J'en suis presque in-

capable de penser. Je vide rapidement le contenu de mon verre et accueille avec gratitude cette chaleur enivrante que je commence à bien connaître. Mais je me rends vite compte qu'elle ne fait qu'aggraver ma dépression.

En me levant, la bouteille tombe et répand son contenu sur le plancher tout en roulant devant moi. L'odeur que ce bourbon dégage attire mon inconscient qui me crie sa soif. Déterminé, je ne me retourne pas et vais vers la salle de bain. J'ouvre le cabinet à médicaments et passe rapidement en revue les petits contenants qui se trouvent sur la tablette. Plusieurs tombent dans le lavabo pendant que ma main cherche frénétiquement le flacon de somnifères. Je le trouve enfin et l'ouvre avec difficulté. Maudit soit celui qui a inventé ces foutus couvercles sécuritaires ! Merde ! Il en reste moins d'une dizaine. J'imagine que ça devrait faire. Je les gobe tous, sans prendre la peine de boire de l'eau. En retournant au salon, j'aperçois la bouteille sur le plancher et remarque qu'il reste un fond de son précieux liquide. Je la vide donc d'un trait pour faire descendre les comprimés. Sans même avoir le temps de me rendre au divan, je m'effondre au sol comme une masse inerte. Mon visage s'écrase violemment contre les lattes de bois franc. Je regarde la bouteille rouler lentement sous le divan. Aussitôt, ma vue s'embrouille. Paralysé, j'accepte volontiers le néant qui envahit mon cerveau. À la limite de l'inconscient et du monde réel, j'entrevois une image. Un visage. Cette apparition m'apporte un peu de réconfort. Puis, pendant une période qui me semble interminable, ma seule impression, mon unique sensation, s'apparente à la nuit et au non-être, ainsi qu'à une connaissance de la mort...

Il fait encore nuit, mais j'ai l'impression de flotter. Une secousse violente traverse mon âme et la lumière revient. Je me vois coucher au sol. Au-dessous de moi, j'aperçois ce corps inerte qui gît dans une position peu naturelle. Je ne ressens rien ; je ne suis que le témoin de la scène. Soudain, un éclair me transperce l'esprit. J'entrevois son visage qui me sourit. Je ne veux plus mourir. Trop tard. JE NE VEUX PLUS MOURIR. Trop tard. Je me sens m'effacer. La noirceur revient. Tout s'efface autour de moi. La gravité me rattrape. Je redescends vers ce corps sans vie. SANS VIE !!! Puis plus rien...

L'ouïe est le premier sens qui revient à la vie. Le Téléjournal du matin est diffusé à la télévision, restée ouverte toute la nuit. Les nouvelles au sujet d'un incendie au centre-ville de Montréal me font exploser les neurones à chaque ponctuation de l'annonceur. Puis l'odorat revient. L'odeur iodée du sang envahit mes narines, alors que celle du vomi me donne des nausées. Même sans ces effluves immondes, j'aurais eu des nausées de toute façon. Je me retourne péniblement sur le dos. Encore aveugle, je sens que mon pantalon est mouillé. J'ai pissé dans mon froc? En me posant la question, mon odorat me le confirme. Lentement, et avec beaucoup de concentration, je parviens enfin à ouvrir les yeux. La lumière du matin me fend le crâne en deux. Je reste allongé sans bouger et observe le plafond pendant ce qui me semble une éternité, avant de trouver le courage d'essayer de me lever. Je repousse mon chat qui me lèche le front de sa langue rugueuse, et passe la main sur mon visage pour confirmer ce que je savais déjà. Après sa collision avec le plancher, mon nez a pissé le sang. À deux reprises, dont une fois en glissant dans ma mixture régurgitée la veille, je m'effondre sur le plancher avant de réussir à me relever. Mon corps a passé une nuit en enfer et me le fait savoir. Avec les yeux à peine ouverts et la tête qui m'explose chaque seconde, je réussis tant bien que mal à me rendre au téléphone et à composer le numéro de Julie. Je lui demande de me remplacer pour la journée au Delirium et lui explique la vérité... à savoir que je ne me sens pas bien. Ensuite, je mens en ajoutant que je vais essayer de passer plus tard pour lui donner un coup de main. À mon grand soulagement, elle accepte. Je rampe au deuxième pour rejoindre mon lit et me laisse tomber sur le matelas. Je m'évanouis aussitôt.

Le cadran indique 15h07 quand je reviens au pays des vivants, courbaturé et supportant un bloc de béton sur les épaules à la place de la tête. En repoussant les draps, je m'aperçois que je suis toujours habillé. J'ai vraiment besoin d'une douche. Mes draps détrempés de sueur auraient aussi besoin d'être lavés. Je déboule sur les talons jusqu'au premier, puis me dirige à la salle de bain où je trouve la bouteille d'Aspirine dans le lavabo, parmi tous les autres contenants. Rendu à la cuisine, j'hésite entre faire descendre les gélules avec de l'alcool ou de l'eau. J'opte pour l'eau. Une odeur âcre plane dans la maison. J'ouvre quelques fenêtres et passe au salon avec un linge pour nettoyer le plancher.

En sortant de la douche, je me sens à peine mieux. La gueule du gars qui me retourne mon regard dans le miroir me donne envie de vomir. Je l'observe un temps, espérant qu'il disparaisse. Rien à faire... Il soutient mon regard. Alors que je commence à me raser, il se met à me sermonner sévèrement.

—Te suicider n'est pas une solution. Maudit moron ! me lance-t-il sans retenue, ne leur donne pas cette satisfaction.

Je me coupe légèrement sous le nez, déjà sensible suite à sa rencontre intime avec le plancher. Une goutte de sang tombe dans l'eau. Je la fixe un instant, le temps qu'elle se disperse. De peur d'y laisser quelques cicatrices, je finis mon rasage avant de répondre :

—T'as raison, le suicide, c'est pour les lâches !

Je me rince le visage avec l'eau la plus chaude que je puisse supporter et termine l'opération avec un gel après-rasage qui me fait cracher quelques jurons de mon cru lorsque l'alcool entre en contact avec les petites coupures. En sortant de la salle de bain, je lance ma serviette par terre et poursuis mon monologue jusqu'à la cuisine.

—Non seulement je ne veux pas mourir, mais je ne perdrai pas mon Delirium !

J'ouvre la porte du réfrigérateur et en sors un pot de moutarde caché derrière les bouteilles de bière, une demi-baguette de pain et quelques tranches de salami que je sens au passage pour m'assurer de leur fraîcheur.

—Ils ne m'auront pas !

Je ne sais pas qui sont ils, mais c'est toujours plus facile d'être en colère contre eux que contre soi-même. Un groupe anonyme et invisible devient vite une cible facile pour celui qui est désespéré. Rien de mieux qu'une saine dose de paranoïa pour se redonner de l'énergie. Tant qu'ils m'attaquent, je peux essayer de me défendre. Comme un lion en cage, je fais les cent pas entre la cuisine et le salon tout en mangeant mon sandwich.

—Je vais continuer à me battre... dis-je en m'écrasant sur le divan et en réalisant l'inévitable. Même si je ne sais pas comment m'en sortir...

La déprime m'envahit à nouveau. Le peu d'énergie que j'avais accumulée avec mon super pep-talk vient de disparaître avec ce seul constat : « Je ne sais pas comment m'en sortir ». Je reste installé devant le téléviseur sans vraiment remarquer l'image du lapin pris en chasse

par Elmer Fudd. Je demeure plusieurs heures dans cet état végétatif. Encore l'image de ce visage qui vient me sortir de ma torpeur. La même qui m'avait visité et qui avait apporté un peu de chaleur à mon âme, juste avant que je ne visite la mort de trop près. Isabelle. Un sourire apparaît sur mes lèvres. Je me lève avec l'intention de me rendre au Delirium ce soir. Mais j'ai besoin d'un remontant avant d'affronter le monde extérieur. Quelques bières plus tard, je suis dans ma voiture en direction de mon bistro.

En arrivant au Delirium, je salue les deux seuls clients assis à la terrasse, lesquels me saluent en retour. En entrant, je découvre Isabelle, seule derrière le comptoir, en train de nettoyer la machine à expresso.

—Salut, Isabelle.

—Salut, dit-elle, hésitante, en me dévisageant. Par réflexe, ma main est allée cacher mon nez tuméfié en feignant une démangeaison. Julie m'a dit que tu ne te sentais pas bien, mais elle ne m'avait pas dit que tu t'étais battu.

—Ouais, je me suis fait mettre K.O. par mon plancher.

—... ?

—Oublie ça... une histoire stupide.

—Dac. Pourquoi t'es pas resté chez toi ? C'est le calme plat, ce soir ; t'aurais pu soigner ton visage.

—Je suis passé pour toi, belle dame.

Petit moment de lucidité. Je me rends maintenant compte de la véritable raison de ma venue au Delirium. Je suis incapable de supporter seul le poids de mon échec. Isabelle rougit juste assez pour que je le perçoive, pendant qu'elle continue à frotter nerveusement la machine à café. À peine si elle lève les yeux pour me répondre :

—Wow ! T'as fait tout ce chemin juste pour t'assurer que ton employée ne pige pas dans la caisse ? De toute façon, je ne risquerais pas mon emploi pour le peu d'argent...

—Comment ça va, Belle ? que je la coupe en ignorant son sarcasme.

—Pas mal. La soirée est tranquille. Comme tu peux voir, j'ai pas eu beaucoup de clients.

—M'ouais, j'avais remarqué en entrant. Dans combien de temps penses-tu fermer ?

—Une heure environ, juste au cas où j'aurais la chance d'en servir un ou deux de plus, me répond-elle en souriant. T'as l'air de marcher sur des sables mouvants.

—Conséquence directe des quatre bières que j'ai calées avant d'arriver pour engourdir la douleur.

—Une Tylenol aurait été plus efficace, et sans les effets secondaires.

—Pas pour ce genre de douleur, que j'articule entre les dents.

Elle se racle la gorge, puis continue sur sa lancée, comme si elle n'avait pas entendu mon dernier commentaire.

—Tu devrais prendre du solide. Veux-tu que je te prépare un petit quelque chose ?

—Non, merci... J'ai déjà mangé avant d'arriver.

—Hum... ça se voit, réplique-t-elle sur un ton un peu trop sarcastique pour mon humeur.

—Écoute, Belle, me fais pas la morale ce soir. J'en ai vraiment pas besoin. Je te laisse faire ton job et je m'installe à la terrasse avec une bière, le temps que tu fermes la place.

Je vacille derrière le comptoir, me fais couler un grand verre de rousse pression et me dirige à l'extérieur. Je prends une table loin des deux clients pour ne pas les incommoder avec la fumée de ma cigarette que je viens d'allumer. Avant même d'avoir terminé ma première bière, les deux avaient payé leur note avant de me saluer et de me souhaiter une bonne fin de semaine. Je reste seul pendant environ une demi-heure avant qu'Isabelle me rejoigne.

—Encore une grosse soirée ? dis-je avec dérision.

—Depuis que je suis arrivée, c'était seulement ma deuxième tablée. Ce n'est pas avec les pourboires d'aujourd'hui que je vais pouvoir payer mon prochain voyage, glousse-t-elle.

—O.K., O.K., je connais la situation, t'es pas obligée de retourner le couteau dans la plaie... Je vais me prendre une autre bière, veux-tu quelque chose ?

—Un verre de rouge, s'il te plaît.

À l'intérieur du Delirium, je ferme l'éclairage et fais une petite tournée pour m'assurer que tout est en ordre. Satisfait, je passe un

linge sur une table poussiéreuse avant d'apporter nos consommations sur la terrasse.

—On prend un verre ou deux et je t'aide à faire la fermeture pendant que tu fais la caisse.

—Dac.

Je dépose le verre de vin devant Isabelle et m'installe stratégiquement devant elle, de façon à voir une bonne portion de ses jambes croisées que sa longue jupe entrouverte me dévoile. Elle remarque la manœuvre et me sourit. Je laisse tomber mon paquet de cigarettes sur la table et le fais glisser devant elle tout en m'allumant de l'autre main. Elle accepte l'offre, et en fait rouler une entre ses dents en se penchant vers moi pour s'allumer à même ma flamme en me retenant la main. Ses cheveux virevoltent dans la brise pendant qu'elle les détache. Quelques mèches rebelles dansent devant ses yeux brillants, alors qu'elle m'observe en silence avec un léger sourire complice. Nous buvons quelques verres en silences. Je n'ai pas vraiment l'âme à la parole et elle n'insiste pas. Lorsqu'elle termine son troisième, elle se lève et dit :

—Donne-moi dix minutes pour faire la caisse et ensuite, si tu le désires, on ira prendre une bière chez moi.

Depuis qu'elle avait laissé Gabriel, Isabelle avait emménagé dans un petit loft situé au-dessus d'un commerce de la rue Wellington. Arrivé au deuxième, je découvre une seule grande pièce qui remplit les fonctions de cuisine, de salon et de chambre à coucher. Une colonne au centre de la pièce donne l'impression de diviser les lieux en quatre pièces de dimensions égales. En sortant de la cage d'escalier, je me trouve devant un divan qui prend appui sur la colonne. À l'autre bout, en face de moi, j'aperçois le comptoir de cuisine avec une plaque chauffante intégrée, un petit lavabo et un réfrigérateur de petite taille. Le coin opposé fait office de chambre à coucher, meublée d'un lit simple défait et d'un petit chiffonnier qui sert aussi de support pour une lampe et quelques livres de médecine. À ma droite, un petit coin bureau où un ordinateur, un téléviseur et une chaîne stéréo sont tous intégrés dans un meuble multifonctionnel. Isabelle s'y dirige et met en marche le lecteur de CD. *Wish you were here* de Pink Floyd se met

à jouer. Le mur à ma gauche est recouvert de photos. Des portraits et beaucoup de photos de voyage. Quelques-unes sont abstraites. Je reconnais son frère et Gabriel...

—Fais comme chez toi, dit-elle en m’invitant à entrer d’un mouvement de la main au moment même où elle sort de la salle de bain.

Je me redresse rapidement, un peu gêné d’avoir envahi l’intimité de son mur. J’ai le choix entre le petit divan débordant de vêtements mal empilés ou le coin du matelas aux draps défaits. Je choisis le matelas. Je frotte mes yeux brûlant de fatigue. En passant devant moi pour se rendre au réfrigérateur, Isabelle glisse sa main dans mes cheveux et me demande :

—Une bière ou quelque chose de plus fort ?

—Attends, Isabelle, dis-je en la retenant délicatement par la main.

Elle me regarde, éclairée en contre-jour par une faible ampoule au plafond qui fait briller ses cheveux aux couleurs de miel. Résistant à peine, elle se laisse guider par le léger mouvement de ma main. Une fois assise à côté de moi, son regard fixe l’autre côté de la pièce. Nous restons ainsi un temps, sans rien dire. Je n’avais pas du tout prémédité ce scénario... En choisissant de venir passer la soirée en sa compagnie au Delirium, je ne m’étais jamais imaginé que je me rendrais jusqu’à son lit. Pas consciemment, en tout cas. Je n’ai pourtant pas le sentiment d’avoir abusé de sa confiance. Elle savait exactement ce qu’elle faisait lorsqu’elle est venue se confier à moi au sujet de Gabriel. Pour ma part, je savais exactement ce que je faisais en lui offrant une oreille attentive et mes précieux conseils. C’est peut-être justement ça qui me pousse à analyser mes propres mobiles. Je dois admettre qu’il y a plusieurs années que je ne me suis pas senti aussi attiré par une femme. Dès notre première rencontre, elle a ravivé en moi un sentiment oublié depuis longtemps. Je ne veux pas tomber amoureux d’elle. Pas maintenant. Je ne peux pas me permettre de me distraire de mon but ultime : la survie de mon Delirium. Nous ne sommes pas faits l’un pour l’autre... Et pourtant. Je tourne la tête pour l’embrasser, mais elle me repousse légèrement en appuyant sa main sur ma poitrine.

—Es-tu certain que c’est ce que tu désires ?

—...

—Es-tu venu seulement pour monter dans mon lit ?

—Pas seulement pour ça... dis-je à la blague, avant de réaliser

qu'elle ne semble pas apprécier mon humour. Tu devrais savoir que ce n'est pas comme ça que je te considère.

—Non, je ne sais pas, se fâche-t-elle. T'arrives au Delirium à moitié saoul. Tu m'adresses à peine la parole et maintenant, t'es dans mon lit avec des idées derrière la tête. Entre le flirt et la baise, il y a quand même tout un saut. T'es mon patron... un ami... et je ne veux pas qu'on complique les choses. Qu'est-ce qui me dit que t'es pas simplement à la recherche d'une baise d'un soir ou de ton prochain trophée à exhiber fièrement devant tes amis ?

Je n'ai pas envie de jouer à ce jeu ! Pour toute réponse, je la prends par les épaules et l'embrasse. Elle accepte mon délicat baiser, puis me repousse en se levant. Elle reste debout devant moi, me dévisage et se dévêt lentement. Je la regarde, hésitant, puis me déshabille à mon tour sans dire un mot. Je caresse sa cuisse du revers de la main, et commence nerveusement à explorer les contours de son corps ; sa peau est douce et chaude au contact de ma main. Elle avance d'un pas, fait courir ses mains sur mes épaules, ma poitrine et, sans avertissement, elle me pousse sur le lit avant de se laisser tomber sur moi. Elle m'embrasse plus passionnément que je m'y attendais, puis me mord la nuque. La douleur éveille en moi la passion animale qui sommeillait depuis trop longtemps. Je réponds en lui griffant les reins. Son corps se courbe d'excitation. J'en profite pour lui embrasser les seins. Son souffle saccadé dans mon oreille fait monter ma fièvre amoureuse.

Plus tard, je suis réveillé par Isabelle qui bouge quelque part dans la pièce. Je me retourne péniblement sur le côté pour mieux la voir. L'horloge indique trois heures quinze. Elle avance vers moi avec tous mes vêtements dans les bras et me les balance d'un mouvement vif.

—Que fais-tu ?

—Tu dois partir maintenant.

—... ?

—C'est pas parce que tu baisses avec moi que tu vas passer la nuit dans mon lit.

—J'aimerais mieux ne pas être seul, cette nuit, j'ai besoin de toi.

Le ton de ma voix semble l'avoir déstabilisée. Elle me dévisage un instant, en gardant le silence. Son expression me laisse perplexe. Puis je comprends qu'elle voit devant elle un homme détruit, au bord de la dépression. Quand elle vient me rejoindre sous les draps, je la

serre aussitôt dans mes bras et éclate en sanglots. Pour toute réponse, elle me caresse tendrement les cheveux, sans mot dire, jusqu'à ce que je m'endorme, réconforté par la chaleur de son corps.

Dans la matinée, je suis assis au salon et bois la tasse de café qu'elle m'a préparée. Ni l'un ni l'autre n'ose engager la conversation. Faisant les cent pas en prenant nerveusement de petites gorgées de café, elle se retourne et dit :

—Es-tu satisfait, maintenant ?

—Je ne comprends pas, dis-je en la regardant.

—Hey, tu connais mon histoire. Te sens surtout pas coupable envers moi. Être le trophée de quelqu'un... j'ai déjà donné !

—T'as eu de mauvaises expériences, d'accord, mais merde... ne me compare pas à tes autres conquêtes.

—Je n'aime pas les conneries du lendemain... T'as eu ce que tu voulais, t'aurais dû partir après.

—Écoute-moi bien, Isabelle, je suis venu hier soir parce que je me sentais plus seul qu'à aucun autre moment de ma vie... J'avais besoin de quelqu'un... J'avais besoin de toi.

Elle reste un temps à me dévisager silencieusement, puis avale le reste de son café d'un trait avant de déposer sa tasse vide sur le dessus du téléviseur.

—T'es gentil, Sébastien, mais j'ai trop d'expérience dans ce domaine. C'est pas un problème. N'essaie pas de me faire sentir importante juste pour diminuer ton sentiment de culpabilité.

—Pourquoi n'acceptes-tu pas le fait que je puisse être intéressé par toi ? Par toi, et non pas par ton petit cul ? Je connais personne d'autre avec qui j'aurais voulu partager mon intimité, hier soir...

J'hésite un instant, le temps de revoir mentalement les événements des deux derniers jours, alors que je voulais en finir avec la vie.

—Tu m'as sauvé la vie... dis-je d'une voix à peine audible.

Faisant mine de ne pas avoir entendu, elle me regarde avec un sourire indécis. Sans demander plus d'explications, elle fait le tour du divan duquel elle a peu avant retiré tous les vêtements pour que nous puissions y prendre notre café. Elle me masse les épaules quelques secondes, puis m'embrasse sur le dessus de la tête.

—Contente-toi de soigner ta gueule de bois, bel homme. Il y a longtemps que je me bats contre mes propres démons. Allez... va... tu dois partir, maintenant.

J'arrive au Delirium vers huit heures avec mes vêtements défraîchis de la veille. J'installe une seule table sur la terrasse et me sers un triple espresso en attendant l'arrivée d'Amélie. J'avale trois Aspirines avec une bonne gorgée de café. J'ai la tête qui bourdonne aussi fort que si j'étais assis dans les gradins du Grand Prix de Montréal. La journée s'annonce déjà longue et pénible. Aussitôt Amélie arrivée, nous passons en revue la liste d'épicerie pour être certains de ne rien manquer durant le week-end. Je ne me sens pas d'humeur à revenir au Delirium une fois que je serai rentré chez moi. Mais une chose demeure certaine : je ne veux plus en finir. L'espoir d'être avec Isabelle me redonne une énergie que j'avais perdue depuis longtemps. À présent, il n'y a plus de doute : je ne perdrai pas le Delirium. Ici même ce matin, j'en fais la promesse. Je suis prêt à tout et rien ne m'arrêtera. J'en assumerai les conséquences, mais le Delirium va survivre !

Ça fait une semaine qu'Isabelle ne passe plus au Delirium en fin de soirée. Ce week-end, elle s'est même fait remplacer par Amélie pour ses trois quarts de travail. J'espère qu'elle ne démissionnera pas. Je devrais lui téléphoner, mais j'ignore quoi lui dire. «Salut, Isabelle, c'était une erreur, revient travailler et on en parle plus» ou bien : «Hey, j'ai passé une magnifique soirée chez toi ! On remet ça, O.K. ?» Je ne saurais vraiment pas comment réagir si elle devait prendre la ligne. Donc j'attends. Je ne vois pas quoi faire d'autre pour l'instant. Je veux juste qu'elle revienne ; pour la suite, on verra. J'affiche un sourire pastiche pour mes clients et mes proches. Je ne veux surtout pas qu'on me questionne sur mon moral. La plupart du temps, je finis la journée à la terrasse en intimité avec ma bouteille de scotch et en refusant toute invitation de la part de mon groupe de thérapie. Puis mercredi soir, Martine vient me trouver à l'extérieur.

—Sébastien, t'as un appel... Je pense que c'est Isabelle.

Je me retiens pour ne pas courir jusqu'au téléphone. Juste avant de répondre, un nuage noir se profile devant mes yeux. J'anticipe le pire. Elle va quitter le Delirium et je ne la reverrai plus. Je suis si déprimé par cette éventualité que je ne trouve aucun argument pour la convaincre du contraire. Le combiné en main, j'hésite au point de vouloir raccrocher sans répondre. Martine m'observe du coin de l'œil en faisant mine de laver une table. J'approche le combiné de mon oreille et entends respirer à l'autre bout.

—Allo ?

—Sébastien...

—Oui.

—J'ai besoin de temps.

—... ?

—J'ai besoin de me vider le crâne pour mieux évaluer mes options...

—Ça va, Isabelle ? Le ton de sa voix m'inquiète.

—Tout arrive trop vite, continue-t-elle en ignorant ma question. Ma séparation... toi... mon travail à l'hôpital... le Delirium... mes études qui n'en finissent plus...

—...(Moi ?)

—J’ai remis ma démission à la direction de l’hôpital. J’ai aussi communiqué avec le service administratif du cégep et j’ai annulé ma prochaine session. J’aimerais continuer à travailler au Delirium... j’aime... l’ambiance. Mais je ne sais plus. Peux-tu te passer de moi pendant une autre semaine ?

—... ?

—Je pars en Gaspésie avec une amie. J’ai vraiment besoin de me déconnecter.

—Sans problème... Prends soin de toi, mais reviens... nous.

—On verra...

Je raccroche. Mes jambes me soutiennent à peine pendant que je prends appui sur mon comptoir. Placée à l’autre bout, Martine m’observe discrètement. Froissé d’avoir été surpris dans mon moment de faiblesse, je lui lance d’un ton sévère :

—Toi et les autres filles allez devoir faire plus d’heures pour un temps. Je pense qu’on vient de perdre Isabelle !

La journée avait été longue et sans clients. Tellement sans clients, qu'un peu après l'heure du diner j'ai dit à Julie de prendre congé et de ne pas se présenter pour le reste de la semaine. Elle m'a tout de même offert de se porter disponible advenant une reprise surprise. Entre l'ouverture et l'arrivée de Martine, à 17h00, je n'ai servi que neuf clients. Et encore, pratiquement que des cafés. Même pas assez pour couvrir les frais d'électricité engendrés par le percolateur. J'ai passé presque toute la journée à lire les quotidiens qui me sont livrés le matin. J'en ai ras le bol. En début de soirée, je remplis presque complètement le sac à ordures d'aliments défraîchis. Avant de jeter les brochettes de poulet, je les sens minutieusement et en trouve deux qui passent l'examen. Je les lance sur le grill pour mon souper. J'arrose ce repas de quelques bières avant de me décider à partir.

—Bonne soirée, Martine, dis-je à mon employée en sortant du restaurant.

Sur la terrasse, Jean vient de s'installer. J'évite son regard, de peur qu'il m'intercepte. Merde, trop tard !

—Sébastien, viens t'asseoir.

J'hésite un peu, essayant de trouver une excuse convaincante pour refuser. Rien. De toute façon, la soirée s'annonçait toute en solitude... Autant la passer avec quelqu'un qui me changera les idées. C'est ça l'avantage, avec Jean : il vous change toujours les idées. Je fais signe à Martine de m'apporter un scotch. Je n'ai même pas besoin d'entendre la commande de Jean ; je sais, tout comme Martine, qu'il commencera avec son habituelle salade repas au saumon fumé, noix de pins et cartiers de pamplemousse rose qu'il fera descendre avec une bière.

—Ça te dérange si je m'allume ?

Il n'a même pas fini de prononcer sa phrase qu'il a déjà sortie de sa grosse veste en laine datant des années hippies un joint de la gros-seur d'un *Corona* Cubain. Il le mouille, craque une allumette et se met à produire de la fumée des pays drôles.

—Euh... j'aimerais mieux que...

Je réponds trop tard. Par réflexe, Je regarde autour de moi pour m'assurer que nous sommes seuls sur la terrasse, puis continue sur un ton irrité :

—Écoute, Jean, ton style de vie te regarde, mais t'avises pas d'en allumer un quand il y a des clients.

—Hum, relaxe man...

Il reprend une grosse bouffée de sa fumée magique. D'un geste de la main, il m'offre son joint. Moment d'hésitation, puis j'accepte avec un petit pincement de culpabilité qui disparaît plus vite qu'il n'est arrivé. Aucune chance de se faire voir, car les clients sont inexistants. Martine dépose l'assiette et la bière de Jean devant lui, puis me rend mon *Talisker* en me grondant des yeux. Parfois, mes filles peuvent se montrer beaucoup plus responsables envers mon restaurant que je n'ai pu l'être ces derniers temps. Je prends l'addition en indiquant que Jean est mon invité ce soir et je dépose un bon pourboire sur le cabaret, sachant très bien que mon copain de table ne l'aurait pas fait.

Comme chaque fois qu'il nous visite, la conversation part dans toutes les directions. Aucun sujet précis. Il peut commencer à vous parler de religion, sauter sur la politique et parler de science en insérant quelques bribes de mysticisme sans même une ponctuation ou une pause pour vous laisser commenter. Une chose est certaine, il finit toujours par parler de sa consommation de drogue. C'est à cet instant que j'en profite pour lui glisser une question délicate.

—T'as déjà pris des hallucinogènes ?

Il arrête sec et m'examine un moment. Difficile de savoir si ma question l'insulte ou l'intéresse. Il affiche toujours cette même expression d'enfant perdu au cœur d'une foule juste avant de pleurer. Son silence s'éternise et commence à me mettre mal à l'aise. J'en profite pour faire signe à Martine de nous apporter deux autres verres.

—Qu'est-ce que tu veux dire ? finit-il par demander, alors que Martine brise sa concentration en déposant nos rafraîchissements et en repartant avec les verres vides.

—Rien de spécial, Jean. Je suis juste intrigué par ce genre de drogue. J'en ai jamais consommé et si t'en as déjà pris, j'aimerais que tu me parles de ton expérience.

—Je peux faire mieux. Viens chez moi et je te fais essayer des champignons.

Je le dévisage un instant. Entre écouter les expériences d'un toxicomane et les vivre soi-même, il y a un monde. Pour Jean, qui consomme toutes sortes de drogues sur une base quotidienne, l'offre était normale. Pour moi, c'est différent. La drogue la plus dure que j'ai prise à ce jour est la *Tylénol Extra Forte* pour soigner une vilaine migraine. Prendre une bouffée du joint de quelqu'un ou prendre une bonne cuite au point de ne s'en souvenir le lendemain qu'en raison des symptômes insupportables liés à la gueule de bois, c'est une chose. Mais se lancer aveuglément dans une expérience narcotique sans filet de sécurité, c'est peut-être un peu trop pour moi. Je termine lentement mon scotch, pendant que Jean repart dans un monologue sans fin ni logique sur une théorie anticonspiratrice du nouvel ordre mondial, l'air d'avoir complètement oublié sa proposition.

Plus tard, chez lui, il m'offre de prendre place sur un gros divan miteux couvert de poils de chien devant un foyer crachant des flammes au gaz naturel. Il revient de la cuisine avec deux grosses bières et s'installe en face de moi sur une petite chaise qu'il tient en équilibre sur les pattes arrière. Pendant que nous buvons nos bières à la bouteille, il me parle de tous les emplois qu'il n'a jamais réussi à garder depuis les dix-sept dernières années. Une histoire retient davantage mon attention ; il a perdu un job de livreur de pizza parce que chaque pizza arrivait chez le client avec une pointe en moins. Pendant que je m'esclaffe, il s'arrête sec et fouille dans la poche de sa grosse veste pour en sortir un petit sachet.

—Voilà, dit-il en me le tendant. J'avais presque oublié... Prends-en cinq ou six avec une bonne gorgée de bière. T'inquiète pas, c'est mauvais au goût, mais tu vas vraiment triper.

J'examine le sachet contenant des champignons séchés. Environ une quinzaine. J'en fais tomber la moitié dans la paume de ma main et les regarde un instant. Jean est déjà en train de me raconter quelque chose. Je ne l'écoute plus, trop concentré sur le petit trésor que j'ai dans la main. Je me les balance tous au creux de la bouche et les croque avant de les avaler. Le goût est aigre. C'est un peu comme croquer une *Aspirine*. Je m'empresse de vider la moitié du contenu de ma bouteille pour changer ce goût laissé dans ma bouche. Puis j'attends. Une minute... deux... puis cinq... Rien. Sacré Jean ! Bonne blague ! Pourtant, il poursuit son monologue sans faire allusion à sa plaisan-

terie. Le connaissant, il a dû oublier. Il continue de parler sans cesse de Dieu, d'expériences sexuelles et de son chien. Soudain, un bruit de déchirure, tel un tonnerre qui gronde, attire mon attention.

—T'as entendu ça ? que je lui demande en regardant de tous les côtés pour en trouver la source.

Il poursuit son discours sans faire attention à moi, tout en expirant la fumée laiteuse du joint qu'il vient de se rouler.

—J'ai revu mon psy la semaine dernière. J'étais un peu déprimé et je ne mangeais plus depuis plusieurs jours. J'ai toujours peur que l'anorexie recommence. Mais c'est plus fort que moi. Le psy a essayé d'être rassurant en me disant que ce n'est pas de l'anorexie. Il a tenté de me faire croire que c'était peut-être le mélange de mes médicaments avec ma consommation continue de marijuana qui pouvait provoquer mes problèmes de comportement. Problèmes de comportement ? Problèmes de comportement ! «Écoute, Man, que je lui ai dit, si j'ai des problèmes de comportement, c'est peut-être parce que tes maudites prescriptions sont pas assez fortes ! ». Là, je lui ai bouché un coin.

Fier de lui-même, il se cale confortablement dans sa chaise, inhale les derniers effluves de son joint, qu'il balance ensuite par-dessus son épaule dans le foyer. Encore ce bruit de déchirure. Cette fois, impossible qu'il ne l'ait pas entendu ; le son était si fort qu'il m'a presque défoncé les tympans. Or, Jean reste assis, les jambes allongées, les pieds joints et la tête renversée par-dessus le dossier de la chaise. Tour à tour, il se masse les tempes et se gratte les cheveux tout en marmonnant des trucs inaudibles. Sauf que ce n'est pas lui qui marmonne, c'est moi qui suis sourd. Comme il le fait depuis le début de la soirée, il parle sans arrêt, mais aucun ne parvient à mes oreilles. En réalité, c'est seulement le son de sa voix que je n'entends plus. Je perçois les bruits de la ville, la danse des flammes dans son foyer et même, les crissements de ses vêtements chaque fois qu'il bouge. Et encore ce bruit de déchirure qui me fait sursauter ! Je regarde de tous les côtés pour savoir d'où ça provient. Quand je lève les yeux pour regarder le plafond, le grondement se fait plus intense. Soudain, le coin du plafond se soulève et s'enroule sur lui-même, à la manière d'une boîte de sardines. Puis, en un seul mouvement qui fait vibrer la maison tout entière, le plafond et tout le deuxième étage s'envolent dans le ciel, aspirés par une force invisible. Pris de panique, je lance une œillade

en direction de Jean, qui semble n'avoir rien remarqué. Même qu'il continue de jaser. Maudite marijuana ! Ça lui coupe tous les sens !

Je contemple la voute céleste pendant qu'elle m'aspire lentement hors de la pièce. Instinctivement, je bats des bras pour garder mon équilibre, mais me rends vite compte que je ne suis pas en contrôle de cette ascension. La curiosité l'emportant sur mon angoisse, j'accepte mon sort et me laisse porter par cette force invisible qui m'enveloppe. En quittant le salon par la voie des airs, je regarde sous moi. Je vois Jean qui toujours sur sa chaise, fume un autre joint sans se rendre compte que je ne suis plus devant lui. Rendu à une certaine hauteur, je ne saurais dire laquelle car l'expérience est trop nouvelle pour moi, je peux voir des clients sur la terrasse du Delirium. Enfin, des clients sur ma terrasse !

Pour la première fois, il m'est permis de voir Montréal illuminé la nuit d'un point de vue avantageux. L'image est aussi terrifiante que spectaculaire. Mon ascension s'accroît si rapidement, que je peux maintenant voir les lumières de toutes les grandes villes d'Amérique du Nord. L'inquiétude me gagne. Je vais manquer d'air. Je prends une grande bouffée d'oxygène et la garde dans mes poumons le plus longtemps possible. La tête me tourne. Mes mains picotent. Ma poitrine est sur le point d'exploser quand finalement, incapable de tenir plus longtemps, j'expulse tout mon volume d'oxygène vital dans ce vide sidéral. Quelques hoquets de panique, puis je réalise que les scientifiques sont tous dans l'erreur. Leur programme spatial coûterait beaucoup moins cher s'ils savaient qu'ils peuvent envoyer des astronautes dans l'espace sans scaphandre. Plus relaxe, je prends le temps d'apprécier cette expérience unique. La scène est magnifique. Je me promène dans le vide de l'espace et toutes les étoiles sont d'une clarté qu'aucun autre humain n'a pu admirer avant moi. Je me sens privilégié. Puis j'entends une voix au loin. Je tends l'oreille... Une entité spatiale essaierait-elle de communiquer avec moi ? Une communication provenant d'une lointaine planète habitée par une quelconque civilisation ? Dieu ? Je me concentre sur le son de la voix... Jean... c'est la voix de Jean.

—Depuis quelques semaines, chaque fois que je me rends en ville, j'ai la sensation que quelqu'un m'observe. C'est particulier comme *feeling*. J'ai l'impression d'être la cible de quelqu'un ; un tireur d'élite, par exemple. Mon psy me dit que c'est de la paranoïa... Je le sais, ça. Par contre, je ne ressens aucun autre symptôme normale-

ment relié à cette psychose. Je pense comprendre assez bien ce trouble psychologique, et bizarrement, je trouve que ce n'est pas tout à fait ça. Qu'en dis-tu, Sébastien ?

—...???

Puis plus rien. Plus de voix. Plus d'étoiles. Plus d'espace. Juste le néant. Le vide. Blanc. Je flotte dans ce vide sans vraiment m'inquiéter, en me disant que mon corps doit savoir où il m'emmène. Puis les visages apparaissent partout à la fois. Ils sont plus grands que nature. Immenses. Moqueurs. Plusieurs que je reconnais à peine et d'autres qui me sont très familiers. Mon père... certains clients... M. Frank... des gens avec qui j'ai déjà travaillé... Tous me regardent avec méchanceté. Leurs lèvres bougent, mais aucun son ne parvient à mes oreilles. Le visage d'Isabelle se forme sous mes yeux. Elle se moque de moi et me regarde avec mépris. Je me sens mal. J'ai chaud. Tout en riant, elle me lance quelque chose de déplaisant. J'entends mal. Tous les autres visages se joignent à elle et me répètent constamment le même mot, que j'entends maintenant avec une clarté indéniable ;

—Imposteur ! Imposteur !

—Nooooon !!!

Mon corps retrouve soudainement sa masse et me donne l'impression d'être en chute libre. Ma vitesse de descente augmente chaque seconde pour atteindre une vitesse excessive. Tout tourbillonne autour de moi. Les couleurs se fondent les unes aux autres. Les éclairs multicolores m'aveuglent pendant que mon crâne menace de se fendre en deux. Et je suis toujours en chute libre, hors de contrôle. Je ferme les yeux juste avant de frapper le sol, de peur de voir mon corps se désintégrer sous l'impact. Puis rien. Je reconnais cette sensation pour l'avoir vécue récemment. Que le vide, le néant, le silence et puis, comme la dernière fois, l'ouïe est le premier sens qui revient à la vie. Une voix, celle de Jean, vient briser le silence. D'abord à peine audible, puis de plus en plus forte. J'ouvre craintivement les yeux. Je suis de retour dans le salon de Jean, qui est au beau milieu de sa conversation solitaire.

—Allo ! ? M'écoutes-tu, Sébastien ? Ce n'est pas facile de vivre avec le syndrome de la Tourette, en plus de mes problèmes d'attention. De nos jours, lance-t-il en s'empourprant à bout de souffle, un enfant qui a des problèmes d'attention, c'est normal. Un peu de Ritalin et hop ! Mais pour un adulte... Euh... s'cuse-moi, Sébastien, je

m'emporte pour des riens... J'ai perdu le fil de mes idées. De quoi parlions-nous, déjà ?

—Euh... dis-je, désorienté et trempé de sueur, tout en regardant le plafond qui ne semble pas endommagé.

—Ah oui... On n'arrivera jamais à se comprendre, mes parents et moi. Ils m'ont téléphoné ce samedi pour me dire qu'ils passeront me voir demain. Ils habitent à trois heures d'ici ; c'est trop loin. Mais que faire quand on est le seul garçon de la famille ? Ma vie est marquée par certaines choses, mais être le seul garçon de la famille marque aussi. J'aimerais tellement serrer mes parents dans mes bras et passer des heures à leur parler de moi, mes souffrances et mes joies, mais rien n'est possible avec eux ; nous ne vivons même pas sur la même planète. Ils ne peuvent pas me comprendre, parce qu'ils ne fument pas. M'ouais, en parlant de fumer...

Il fait apparaître un petit sac de plastique contenant de l'herbe, des cocottes, du papier à rouler et une boîte d'allumettes. Il étend son *kit du petit drogué* sur sa cuisse, puis allume le nouveau joint qu'il vient de se rouler d'une seule main avec une facilité déconcertante. Il aspire une grosse quantité de fumée et reprend son monologue tout en l'expirant. Désorienté, toute mon énergie est concentrée à reprendre contact avec la réalité. Je me lève en titubant. Incapable de garder mon équilibre, je m'effondre sur le sofa, écrasé par tout le poids de l'univers. J'ai des nausées. Mes vêtements sont trempés de sueurs pendant que moi, je gèle. Chacun des mots prononcés par Jean me perce le crâne et je suis trop faible pour me sauver.

—Écoute, Man, tant que tu le désires, tu peux te passer d'être heureux parce tu t'attends à le devenir. Tant que le but n'est pas atteint, l'espoir se prolonge et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi, cet état se suffit à lui-même. Et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité... qui vaut peut-être même mieux. Malheur si tu n'as plus rien à désirer ! Pour ainsi dire, t'en perds tout ce que tu possèdes. Vois-tu où je veux en venir ?

—Je me sens mal, dis-je, en ignorant sa question et en réprimant un haut-le-cœur.

—Hum... Je pense que j'ai entendu ça quelque part... De toute façon, tu me fais perdre mon temps. Euh... t'as pas l'air d'aller, Sébastien.

Première constatation, Isabelle a profité de ses vacances pour changer son style. Les longs cheveux aux couleurs de blés ont disparu pour se voir remplacés par des cheveux plus courts aux couleurs de feux. Un tatouage tribal embellit maintenant son épaule gauche et de façon subtile, mais appréciable, sa tenue vestimentaire est devenue plus provocante, grâce à un savant mélange des modes gothique et hippie. Depuis son retour de la Gaspésie, un malaise nous sépare et notre relation se limite à un niveau purement professionnel. Ces deux dernières semaines, nous nous sommes croisés seulement au début de ses quarts de travail. Les soirs de semaine, elle s'est abstenue de passer prendre un verre et de mon côté, je ne suis pas allé au Delirium les soirs de fin de semaine. Ma surprise n'en est que plus grande quand, pendant ma routine de fermeture, je la vois entrer. Nous gardons nos distances durant une bonne heure, le temps que les derniers retardataires évacuent la place. C'est toujours comme ça... Le restaurant est vide toute la journée et voilà qu'à l'heure de la fermeture, alors que j'ai besoin d'être seul avec Isabelle, il y en a trois qui se pointent. Pendant qu'ils dégustent leurs pointes de tarte avec un bon café pour les faire descendre, Isabelle et moi n'avons rien d'autre à nous dire que de petites phrases sans conviction comme : « Ça va ? » « Et puis, les vacances ? » « T'as bonne mine », ou encore : « Je pense qu'il fera beau ce week-end ». Je n'ai jamais été aussi déconcerté face à une femme que je le suis ce soir. Je ne sais plus où regarder ; je piétine, je bégaye... et de son côté, elle en fait autant. La situation devient insoutenable lorsque les trois intrus décident d'aller faire un tour pour digérer leur lunch de fin de soirée. Il faudrait qu'un de nous deux se décide à briser la glace.

—T'as pas fini de tourner en rond ! Faut qu'on se parle.

Sacrée Isabelle ! C'est ça que j'aime d'elle... sa spontanéité. J'apporte deux verres de rouge à la table, m'allume une Camel, m'installe et lui demande innocemment :

—C'est quoi le thème de la soirée ?

—Toi... Moi... Ce qui est arrivé il y a trois semaines.

—D'accord, dis-je sans en rajouter, curieux de savoir où elle veut en venir.

Hésitante et silencieuse, elle me regarde et en profite pour s'allumer elle aussi une cigarette. Les volutes bleutées montent paresseusement vers la seule source de lumière au-dessus de nos têtes. Notre silence commence à peser lourd. Un lointain témoin pourrait penser qu'il observe deux joueurs d'échecs en train de se concentrer sur leurs prochains mouvements. Probablement qu'il ne serait pas loin de la vérité. Je voulais ouvrir sur la défensive, mais finalement, j'opte pour la sincérité ;

—Écoute, Isabelle, tu dois admettre qu'il y a quelque chose entre nous deux. Nos petits flirts innocents étaient loin de l'être quand on y repense. Et puis, il y a trois semaines... j'étais en détresse... je... j'avais besoin de toi. Si la situation avait été différente...

Ma main tremble. J'hésite, je regrette déjà mon entrée en la matière. Je ne peux plus reculer. J'aspire une dernière bouffée avant d'écraser ma clope. Trop nerveux pour rester assis devant Isabelle, je retourne derrière mon comptoir, reviens avec la bouteille de rouge et remplis seulement mon verre. Lorsque je la dépose sur la table, elle me l'arrache brusquement pour se servir à son tour. « Merci ! » lance-t-elle froidement en la remettant à sa place.

—Peut-être que je voulais juste me sentir désirée pendant que mon couple était en chute libre.

—...

—Peut-être que je me sers de toi uniquement pour remplir le vide laissé par Gabriel, ajoute-t-elle en se calant au fond de sa chaise.

Le ton de sa voix est sec et son visage n'affiche aucune émotion, mais ses yeux racontent une tout autre histoire.

—Je ne pense pas... Et de toute façon, je suis prêt à prendre ce risque.

—Ça ne durera probablement pas longtemps.

—Ça durera le temps que ça durera, dis-je sans y croire.

—Je te ferai pleurer comme j'en ai fait pleurer plein d'autres, enchaîne-t-elle d'un ton corrosif.

—Je n'ai pas pleuré quand je me suis séparé de Geneviève. Je ne pleurerai pas pour toi non plus.

—Fuck, qu'est-ce que t'attends de moi ? J'ai vingt et un ans, t'en as trente-huit...

—Qu'est-ce que ça change ?

—Je ne veux pas être le trophée d'un homme qui se cherche.

Fait chier ! Je bouge nerveusement sur ma chaise, ne sachant plus comment m'installer. Elle a peut-être raison, mais je ne veux pas le savoir. Pas maintenant. Ce que je veux, c'est elle. Son corps. Son âme. Son amour. Je vide mon verre d'un trait, puis m'étire le bras en direction de mon paquet de cigarettes. Mais ma main, qui a sa propre idée, continue son chemin et agrippe le collet de son chandail. Je la tire vers moi sans sentir trop de résistance, puis en me penchant sur la table, je l'embrasse violemment. Ses mains s'enlacent autour de ma nuque plus vite que l'éclair et m'arrachent de ma chaise avec assez de force pour me faire passer par-dessus la table. J'entends une des coupes de vin se briser sur le plancher. Reprenant mon équilibre, je la plaque au mur et retiens ses bras au-dessus de sa tête d'une main, pendant que l'autre se faufile à l'intérieur de sa camisole et que ma bouche lui mordille la nuque et une oreille. Sa respiration devient profonde. Ses mains, maintenant libérées, essaient désespérément d'arracher ma chemise. Puis plus rien. Son corps se fige. Elle retire ses mains et commence à répéter d'une voix basse et sans conviction : « Arrête, Sébastien... Arrête... » Silencieux, je me redresse lentement en l'observant, puis me retourne pour aller chercher un balai. Elle essaie de me retenir en posant une main délicate sur l'épaule et en murmurant : « Sébastien, non... » Mais je me libère de son étreinte sans me retourner. Mon esprit est à zéro. Je devrais certainement être choqué, blessé dans mon amour-propre, insulté ou même, humilié, mais non... Rien. Mon seul souci pour l'instant est de ramasser le verre brisé avant que quelqu'un se blesse. C'est surprenant comment l'alcool mélangé à une dose de fatigue saupoudrée d'une menace de faillite imminente peut vous geler le cerveau. Ou bien, je suis juste las de ce jeu avec Isabelle. En revenant de la remise, je m'attends à ce qu'elle se soit éclipsée en douce. Mais non. Elle est toujours là et éponge le liquide rouge avec un linge. En levant les yeux vers moi, elle me demande de lui apporter un autre verre.

—On termine la bouteille ?

Je la dévisage, puis j'éclate de rire. « D'accord », que je lui réponds en balayant les morceaux de verre brisés dans un coin. Nous terminons la bouteille en silence. Nos yeux se croisant souvent, comme

des amants timides lors de leur première rencontre. Finalement, elle écrase sa cigarette, se lève et me demande :

—Tu me raccompagnes ?

Le chemin qui sépare le Delirium de son logement est ridiculement court. Environ huit pâtés de maisons plus loin, nous sommes devant chez elle. Elle m’embrasse sur la joue, me souhaite bonne nuit et ouvre la porte. Oh que non ! Pas comme ça. Pas après ce qui vient de se passer au Delirium. J’entre en même temps qu’elle et la tire brusquement vers moi. Quand nos poitrines se frappent brutalement, je lui agrippe les cheveux et l’embrasse avec passion. Ses mains se fauillent à l’intérieur de ma chemise pendant que j’essaie de lui arracher son jean. Elle me pousse contre la porte qui se referme d’un claquement aigu. Nos yeux se croisent et en cette fraction de seconde, nous venions de passer un pacte tacite que nous n’aurions pu verbaliser autrement. Une entente qui faisait de nous des amants nocturnes. Professionnels et distants à la lumière du jour, devant ceux qui nous entourent au Delirium. Amants passionnés dès la tombée du soleil tombé et le dernier client disparu. Créatures de la nuit et des ombres. Le temps que le charme durera, elle sera ma Nymphé et moi, son Vampire. La magie du non verbal. Je ne peux pas l’expliquer, mais je le ressens de tout mon être. Son sourire approuvateur et ses yeux pétillants me le confirment. Je sais qu’elle sait que je viens de comprendre. Mon obsession diurne pour le Delirium, contrebalancée, voire même effacée, par mon obsession nocturne envers Isabelle. Une combinaison dangereusement parfaite. Haletant, je m’approche pour l’embrasser. Elle me fait non de la tête, puis ses yeux se tournent lentement vers le deuxième étage. J’accepte son invitation et nous grimpons les marches deux à la fois, pourchassés par une bête sauvage imaginaire. Sans préliminaires, nous nous jetons sur son lit et arrachons nos vêtements comme s’ils nous brûlaient la peau. Son souffle est aussi court et profond que le mien. Voyant ses petits seins ronds m’exploser au visage, j’en profite pour les croquer. Elle laisse échapper une petite plainte et me repousse avec force. Sa bouche se referme sur la mienne, j’accepte son baiser sauvage. Je me dégage rapidement et lui empoigne la gorge d’une main pendant que ma langue explore l’endroit précis où elle a mordu ma lèvre inférieure. Un goût salé et iodé envahit ma bouche. Son regard est presque démoniaque quand elle me tire vers elle en m’agrippant par les cheveux. Alors que je lui mords la nuque, son corps se raidit et

elle me griffe le dos avec la force d'une tigresse. La brûlure provoquée par ses ongles labourant ma peau excite encore plus mes sens déjà aiguisés. Nos mains explorent toutes les parties du corps de l'autre, sans s'attarder sur une zone particulière. Elles caressent, pétrissent, effleurent, pénètrent et égratignent la peau tendre et sensible. Isabelle se faufile en me mordillant les mamelons, l'abdomen et l'intérieur des cuisses. Les muscles de mon ventre et de mes biceps se durcissent et se contractent au même rythme que les mouvements langoureux d'Isabelle. Mon souffle est profond et rauque. J'ai la gorge en feu. Et tout à coup, la magnifique crinière aux couleurs de cuivre se relève ;

—Ça va ?

—Oui, pourquoi ?

Pourquoi ? Parce que mon petit fantassin ne veut pas se mettre au garde-à-vous, ce soir. Il refuse d'aller au combat, de ramper dans la tranchée. La peur de ne pouvoir satisfaire les besoins d'une fille de dix-sept ans ma cadette ? La crainte des conséquences reliées à cette idylle éphémère ? La fatigue accumulée des derniers mois ? La réalisation d'une impuissance latente ? Qu'est-ce que j'en sais ? Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, j'éclate de rire.

—Pourquoi ris-tu ? demande Isabelle, visiblement concernée par la défaillance de mon équipement.

—Tu préférerais que je me concentre sur ce petit machin qui ne veut rien savoir et terminer notre soirée en boudant... T'inquiète pas, dis-je avec un large sourire, il y a plus d'une façon de faire plaisir à une femme.

Et je le lui prouve en la faisant pivoter brusquement et en plongeant la tête entre ses cuisses chaudes pendant que mes mains explorent le reste de son magnifique corps.

Il arrive pendant mon rush du dîner. Rush du dîner... tu veux rire ! Cinq personnes seulement. Je fais signe à Julie d'aller prendre sa pause pendant qu'il vient me rejoindre au comptoir.

—Finalement, je suis content que tu n'aies pas accepté que j'investisse dans ton business, me dit-il en regardant autour de lui.

—Bonjour, M. Frank. Que me vaut votre visite ?

—C'est pas très achalandé chez toi... T'es sûr que c'est rentable ce bistro ?

—Oui, oui... Vous tombez juste sur une journée tranquille, que je lui réponds nerveusement en espérant qu'il ne me demandera pas de voir mes livres.

—Je suis venu pour te demander une faveur. Je sais que ça te fera plaisir de me rendre ce service, maintenant que tu fais partie de ma famille. N'est-ce pas ?

Et merde ! Il fallait bien que ça arrive un jour. Qu'est-ce qu'il veut me demander ? Aller casser les jambes d'un mauvais payeur ? Mettre le feu chez un associé en défaveur ? Aller zigouiller un pauvre innocent ? Permettre à un dealer de vendre de la dope dans mon resto ? On fait peut-être partie de la même famille depuis que je lui ai vendu mon âme, mais il y a des limites que je ne suis pas prêt à franchir. Pendant que je m'interroge, il regarde par-dessus mon épaule, en direction de mes tablettes à alcools.

—C'est ça ta sélection de vins ? demande-t-il avec dédain.

—En fait, je n'ai pas de sélection. J'offre seulement un vin de table dans le rouge et le blanc. Les gens semblent l'apprécier.

—Je connais cette maison, m'informe-t-il en regardant les bouteilles. C'est de la pisse de cheval. Je ne te laisserai pas servir ça à mes clients.

—... ?

—Samedi soir, je viens rencontrer des collaborateurs de la région et je me suis dit que je pourrais les inviter à souper ici. Mais j'aurais honte de leur offrir cette piquette. Je vais donc apporter mes propres bouteilles.

—Euh... M. Frank, sans vouloir vous offenser, mon permis

d'alcool ne permet pas aux clients d'apporter leur boisson. Mes autres clients pourraient porter plainte et je risquerais de perdre ma licence.

—T'as mal compris, Sébastien. Quand je dis que j'invite des gens chez toi, c'est parce que ce sera une réception privée. Ton restaurant sera fermé. Il n'y aura que moi, mes trois invités et toi derrière le comptoir. Personne d'autre ; pas de clients, pas de musiciens, pas d'employés, juste toi. Moi, je m'occupe évidemment du vin et toi, tu t'occupes du repas.

—Euh... d'accord, mais mon menu de base se limite surtout aux sandwiches et aux salades. Pas très flamboyant pour des clients importants.

—Pour qui tu me prends ? J'y avais pensé. Eyes passera cette semaine pour te remettre le menu que tu devras nous préparer. Rien d'autre. Si t'es pas capable, tu me le dis. Pas d'improvisation. Pas de surprise. Capisci ?

Quand M. Frank m'a dit que Eyes m'apporterait un menu, je m'attendais à une simple liste de suggestions ou même, à quelques recettes maison. Quelque chose d'un peu kitch, à l'image de la décoration de la maison de son patron. Or, faut croire que les connaissances culinaires de M. Frank dépassent largement ses goûts en matière d'aménagement intérieur. De mon côté, à part quelques recettes de pâtes, la cuisine méditerranéenne n'est pas vraiment ma spécialité. J'ai donc passé quelques jours le nez plongé dans mes livres de recettes. Je suis aussi allé voir quelques membres du Regroupement des restaurateurs de Verdun pour leur demander quelques conseils... sans trop leur fournir de détails, évidemment. Jeudi soir, prétextant un manque de clients, je ferme tôt. Toute la soirée, dans l'intimité d'un éclairage tamisé et d'une musique jazzée, je me suis afféré à peaufiner les recettes réclamées par M. Frank. Fournir le souper, c'est peut-être une bonne façon de tomber dans ses bonnes grâces. Mais ça va tout de même me coûter un maximum et par les temps qui courent, je ne peux pas me permettre qu'il reçoive ses clients dans mon établissement trop souvent. D'un autre côté, comme je fais partie de sa famille et tout le reste, je ne suis vraiment pas en position de lui refuser cette demande.

Samedi, comme prévu, M. Frank arrive avec ses trois invités à dix-neuf heures. Le restaurant est fin prêt. J'espère que je serai à la hauteur de ses attentes. J'espère surtout ne pas avoir à découvrir ce qui arrivera si je ne le suis pas. Il me présente comme étant une connaissance et les assure, en me fusillant des yeux, qu'ils ne seront pas importunés pendant leur discussion. Ensuite, il me remet un sac contenant quatre bouteilles avec une liste d'instructions visant à m'indiquer l'ordre à respecter pour l'ouverture des bouteilles et surtout, la température à laquelle chacune doit être servie. Un homme rempli de surprises que ce M. Frank ! Ou bien il sait s'entourer de bons conseillers. Ouais, à bien y penser, je choisis la deuxième option.

Tous prennent place à la table préalablement choisie par M. Frank, soit la plus éloignée de mon comptoir. La soirée commence avec une première bouteille de vin. Pendant que je termine les derniers préparatifs, à l'autre bout du restaurant, les discussions à voix basse vont bon train. Deux ou trois habitués qui se cognent le nez sur la porte verrouillée essaient de voir à l'intérieur la raison de leur déception. Je leur fais de rapides petits gestes agressifs de la main pour qu'ils comprennent qu'ils ne sont pas les bienvenus ce soir. À la table, on rit, on grogne, on se tape sur la cuisse et on se donne des poignées de main. Peu après vingt heures, M. Frank m'indique qu'ils sont prêts pour le repas.

J'ouvre avec l'assiette d'antipasti, suivie, quelques minutes plus tard, par le minestrone della casa. Maintenant que je bourdonne autour de la table, la conversation a changé de ton. Parfois en italien, parfois en français, mais toujours joviale. Tous leurs dossiers semblent avoir été conclus avant le repas et maintenant, c'est la fête. M. Frank me fait signe d'ouvrir la deuxième bouteille. Un Quorum Barbera d'Asti 2004. Sans prétendre être un fin connaisseur, je comprends tout de même pourquoi il ne voulait pas leur offrir mon vin maison. Je les laisse terminer les deux premiers services en restant en retrait, prêt à intervenir au moindre geste de M. Frank.

Une heure plus tard, il me fait signe de servir le plat principal. J'espère seulement que l'assiette de scaloppine picatta al limone saura les impressionner. M. Frank me demande d'ouvrir la bouteille de Chardonnay Planeta Sicilia 2007 qu'il m'avait auparavant conseillé de servir à huit Celsius. De retour derrière mon comptoir, je commence à faire la vaisselle en essayant de faire le moins de bruit pos-

sible. À quelques reprises, je lance une œillade du côté de mes invités pour m'assurer qu'ils apprécient la scaloppine. Ce n'est pas le style de nourriture que le Delirium a l'habitude de servir, mais si je réussis à impressionner ces gens par mes prouesses culinaires, peut-être que je songerai à changer la vocation du Delirium. Qui sait si ce n'est pas la piste à suivre pour redevenir rentable ?

Au dessert, je leur sers l'expresso avec une Tiramisu Napolitaine commandée chez un traiteur spécialisé, finale spectaculaire oblige. Aussitôt le repas terminé et la table débarrassée, M. Frank me fait signe de m'éclipser. Les conversations sérieuses reprennent. Beaucoup plus sérieuses qu'avant le repas. Personne ne rit, plus de tape sur les cuisses et plus de poignées de main. Le ton monte, les sourcils froncent. Un des invités frappe la table de son poing. Du coup, je sursaute. J'essaie de rester à une distance qui ne me permet pas d'entendre, mais ça devient réellement difficile avec ces voix qui se font de plus en plus fortes. À plusieurs reprises, M. Frank lève les yeux vers moi pour s'assurer que je n'écoute pas. Puis, contre toute attente, tout le monde éclate de rire et se félicite. Les poignées de main et les petites tapes sur les joues abondent. On me fait signe d'apporter la Grappa. M. Frank sert les trois hommes, s'en verse un peu et me redonne la bouteille ;

—Ton souper était excellent, Sébastien ! C'est un grand soir, ce soir ! Des amitiés viennent de se consolider. Sers-toi un verre à ma santé.

—Merci, M. Frank.

Et je repars derrière mon comptoir. J'ai vraiment besoin de ce verre. J'attendais une occasion comme celle-là depuis des heures. Je l'avale d'un trait et ma soif me crie son besoin d'en prendre un autre. Mais sans la permission de M. Frank, je n'oserais jamais. N'empêche que dès qu'ils auront disparu, je me promets toute une cuite. Vers minuit, les trois hommes quittent le Delirium. Tout en se dirigeant vers moi avec un large sourire, M. Frank s'exclame :

—Sébastien, tu as été magnifique, ce soir ! Ta discrétion a permis à mes invités de se sentir à leur aise et mon entretien avec eux en a beaucoup bénéficié.

—J'ai fait mon possible, M. Frank.

—Tu as plus fait que ton possible, dit-il en me serrant la main, et je t'en remercie. Sois-en fier, ajoute-t-il en se retournant.

Pendant qu'il se dirige vers la sortie, j'observe les billets qu'il m'a glissés lorsqu'il m'a serré la main. « Tu les as grandement mérités... Allez, bonne nuit ! » me lance-t-il en refermant la porte derrière lui. Je laisse tomber l'argent sur le comptoir et l'observe d'un air hésitant, comme s'il était dangereux de le reprendre. Les billets sont repliés si serrés que je n'arrive pas à identifier leur valeur. Délicatement, j'ouvre les replis et lentement, je découvre chaque billet. Mon sourire s'élargit de plus en plus. J'ai dix billets de cent dollars sur le comptoir.

—Sébastien, dit-elle à voix basse, j'ai besoin d'une faveur.

Elle lève les yeux vers moi, juste avant de disparaître derrière son verre de vin. Isabelle a cette remarquable aisance d'expression qui peut faire craquer un homme d'un simple regard ou d'un seul sourire furtif. Je me suis fait piéger plus d'une fois par ce regard à la fois tout en douceur et déterminé. En cet instant, je lui accorderais la lune si elle me le demandait. Heureusement pour moi, sa demande est plus accessible ;

—Vas-y...

—Si tu refuses, je comprendrai... c'est un peu bizarre.

—Allez, crache le morceau.

—J'ai besoin d'aller à l'Oratoire.

—Maintenant... à deux heures et demie du mat ?

—Laisse tomber.

—T'es même pas pratiquante !

—Laisse tomber, j'te dis.

—Ferme les lumières, je trouve mes clés.

—Tu ne veux même pas savoir pourquoi ?

—Pas important. T'as besoin d'y aller... On y va.

Je reste assis, le temps qu'elle passe derrière le comptoir pour ramasser son sac à main et qu'elle ferme les lumières. Son jean moulant ses formes à la perfection éveille en moi une vive émotion que je réprime tant bien que mal. Je me contente d'admirer son corps magnifiquement sculpté et ses cheveux couleur de feu qui cachent à peine sa nuque que je voudrais croquer à ce même instant. J'avale mon verre de scotch d'un trait, puis écrase ma cigarette en me levant au moment même où elle passe devant moi. Je bécote la portion dénudée de ses épaules, puis elle se retourne et m'embrasse tendrement en me caressant les cheveux

—Allez, dis-je quand ses lèvres se détachent des miennes. Tu vas être en retard pour ton rendez-vous avec le frère André.

Je gare la voiture sur Queen Mary Road parce qu'évidemment, la guérite qui donne accès au stationnement de l'Oratoire est fermée. À ma grande surprise, il y a plusieurs promeneurs. Probablement des

insomniaques. Qui voudrait aller rencontrer Dieu à cette heure ? Isabelle marche d'un pas si décidé que j'ai de la difficulté à garder le rythme lorsqu'elle entreprend l'ascension des trois escaliers qu'elle monte deux marches à la fois. Arrivé au dernier palier, je suis hors d'haleine. Elle me demande de l'attendre un instant, et je la regarde se diriger au bout du balcon observatoire, face à l'entrée principale de l'Oratoire. Je lui accorde le maximum de discrétion et reste en retrait. L'éclairage verdâtre diffusé par les lampadaires rend la scène surréaliste. Quelques lampes au sodium créent des ilots rougeâtres ici et là dans cette mer émeraude. Ici, au pied de l'Oratoire, je dois me tordre le cou à la limite du possible pour en apprécier l'architecture. Elle nous domine. Je me sens diminué, minuscule face à ce lieu de culte. J'imagine que c'était l'effet voulu lors de sa construction, histoire que le fidèle se sente littéralement en présence de quelque chose de plus grand que lui.

Pendant que j'observe Isabelle, elle regarde le ciel sombre vide de tout nuage, comme si elle implorait la pleine lune. La douce brise m'apporte quelques bribes inaudibles de son discours solitaire. Son monologue dure à peine une minute, puis elle se frotte les yeux du revers de la main. Elle baisse la tête, l'air de se composer un instant. Après quelques secondes d'hésitation, je me décide à aller la rejoindre. Aussitôt, elle pivote sur les talons, avance vers moi en sautillant, se met sur la pointe des pieds et m'embrasse la joue en me demandant : « On se promène ? »

En silence, nous marchons lentement main dans la main jusqu'au bas de la pente. La curiosité me démange, mais je respecte son besoin d'intimité, même si je suis un peu froissé à l'idée qu'elle ne veuille pas partager sa mélancolie avec moi. Je n'insiste pas. Sur le chemin du retour, dans la voiture, c'est à mon tour de rester silencieux. Elle me taquine un peu, mais voyant que ses tentatives visant à me rendre ma bonne humeur ne réussissent pas, elle change de tactique.

—J'ai faim, lance-t-elle.

—Il ne doit pas y avoir grand-chose d'ouvert à cette heure.

—Je connais une petite pizzeria sur Sainte-Catherine. C'est juste en face des Foutounes Électriques.

—On y va, dis-je en appuyant sur l'accélérateur.

Moins de quinze minutes plus tard, au milieu d'une faune exotique de jeunes qui viennent de sortir des bars, nous faisons la file

devant le comptoir à pizza. Gothiques, YO, emos, freaks, rockers, po-teux, prostitués... et même quelques spécimens inconnus d'une ga-laxie près de chez nous sont tous rassemblés ici. Pendant que nous attendons d'être servis, trois jeunes Italiens nous reluquent, passent des commentaires et rient en nous pointant du doigt. Le plus costaud des trois se lève et vient à notre rencontre en souriant à Isabelle. Le rital-cadeau-de-Dieu-aux-femmes-par-excellence. Bronzé. Musclé. Longs cheveux noirs bouclés. Chaînes en or au cou. Chemise ouverte à la mi-poitrine. La démarche du macho sûr de lui. Je suis beau, je m'aime et vous ne pouvez faire autrement que m'aimer. Avec son par-fait accent méditerranéen, il me demande tout en reluquant d'un peu trop près à mon goût les courbes d'Isabelle :

—S'cuse M'sieur, mais mes amis et moi, on se demande si vous êtes son père ou son chum ?

Puis, en s'esclaffant, il se retourne vers ses copains qui le féli-citent en levant leurs pouces en l'air et en faisant des high-five. Il se retourne ensuite vers nous et fait mine de bécoter Isabelle en me re-gardant du coin de l'œil. Ses copains se tordent de rire. J'avance d'un pas. Un seul. Le gars est légèrement plus petit que moi. Juste assez. Il devient muet et recule d'un pas. Ses copains deviennent subitement très attentifs à mes mouvements et bougent nerveusement sur leurs chaises, sans trop savoir comment réagir. Ils observent et attendent la suite. Je le regarde brièvement droit dans les yeux en fronçant les sourcils et en pinçant les lèvres. Puis, de ma voix la plus sombre pos-sible, je lui demande en insistant sur chaque syllabe :

—Écoute, mon chum... Qu'est-ce qui serait le plus dangereux pour toi, ce soir ? Flirter ma fille ou flirter ma blonde ? Hein ? Qu'est-ce que t'en penses ?

Pendant que les copains se demandent encore comment réagir, j'éclate de rire. Un rire spontané et si fort que la majorité des gens se retourne pour voir qui ose les déranger durant leur repas. Compre-nant sa défaite, le Rital s'en retourne à sa table sans rien ajouter. En voyant son visage, je comprends que ce ne sont pas des félicitations que ses deux compères lui lancent en italien. Quand je reprends ma place auprès d'Isabelle, elle me saute au cou et m'embrasse avec une passion telle, qu'ici, il n'y a plus le moindre doute dans l'esprit de per-sonne. Elle n'est pas ma fille. La bande du Rital s'étrangle sec lorsque par-dessus l'épaule d'Isabelle je lui lance un clin d'œil.

En arrivant au Delirium, je remarque que la porte est entrouverte. Un vol ? Il ne manquerait plus que ça ! En entrant, je m'attends au pire : caisse vidée de son contenu, vandalisme pour trouver un coffre inexistant, bouteilles d'alcool volées pour satisfaire les besoins de jeunes assoiffés... Peut-être pire, encore. En mettant pied à l'intérieur, je m'aperçois que c'est encore pire.

—Salut, petit, me lance M. Frank, qui se tient debout près de ma machine à expresso. Je t'offre un bon café pour bien commencer la journée ? Cette machine me rappelle ma jeunesse...

Il opère les boutons et les leviers avec expérience et dextérité. Je reste planté dans l'entrée, incapable du moindre mot. Ça lui rappelle sa jeunesse, qu'il dit. Tant mieux pour lui, mais moi, je ne veux pas connaître sa jeunesse. Je ne veux même pas savoir comment il est entré ici sans la clé. Je ne fais que m'avancer lentement vers lui, le bras tendu, pour saisir la petite tasse qu'il m'offre. Mon orgueil et mon irritation me commandent de le foutre tout de suite à la porte pour avoir violé mon espace sans y être invité. Mais mon bon sens et surtout, mon instinct de survie, me dictent de rester poli et d'accepter cette situation dont je n'ai pas le contrôle. Mes yeux se promènent rapidement de gauche à droite ; je crains de voir Eyes surgir de l'ombre à tout moment. Quand je réalise finalement que personne d'autre ne se joindra à cette petite rencontre imprévue, je remercie M. Frank pour le café et risque un commentaire pour lui faire comprendre qu'ici, c'est chez moi ;

—Au déjeuner, je prends normalement des œufs et du bacon avec mon café.

Je pense avoir utilisé le bon timbre de voix. Solide, mais pas agressif. J'attends sa réaction. Il me fusille des yeux un moment, l'air de ne pas savoir comment réagir face à une telle impétuosité. Puis il éclate de rire. Un rire amer et sans humour, à glacer le sang.

—Je le dis depuis le début ! T'as des couilles, petit, s'exclame-t-il en me lançant un porte-clés. Ne laisse jamais traîner le double de tes clés sur le comptoir quand tu reçois... Des gens malhonnêtes pourraient te les voler.

—Que me vaut votre visite, M. Frank, dis-je en attrapant le trousseau d'une main. Vous planifiez un autre souper privé avec vos clients ?

—Depuis quelques semaines, j'entends des rumeurs que je n'aime pas.

—Je ne comprends pas, dis-je en essayant de feindre mon ignorance.

—Joue pas au plus malin avec moi, Sébastien ! J'entends dire que tu as encore des problèmes financiers. C'est la vérité ?

—... ?

Déjà six mois que ma transaction avec ce diable a été conclue et je suis maintenant plus convaincu que jamais que je ne tiendrai pas les douze mois qui restent avant de lui revendre la maison. Il n'y a pas eu de récession comme tous ces foutus analystes le prévoaient, mais les gens sont frileux et l'achalandage demeure au plus bas. Deux autres restaurants viennent de fermer à Verdun. Mon Delirium pourrait bien être le suivant. J'ai trois paiements de retard sur l'hypothèque de la maison et la banque a commencé à m'envoyer des lettres recommandées. Si elle m'appartenait, cette maison, je la mettrais tout de suite en vente. Au moins, l'espoir de la vendre me remontrait un peu le moral. Mes proches me conseillent toujours d'essayer de vendre le Delirium. De bonnes intentions, j'en suis certain, mais ils ne connaissent rien au marché de la vente d'un commerce. Même si je le voulais, mon chiffre d'affaires est rendu si bas, qu'il me serait impossible de trouver preneur. Non, mon idée est faite. Le Delirium restera ouvert. Perdre le Delirium n'est pas une option.

—Prends ton temps avant de me répondre. Ne me manque surtout pas de respect en abusant de ma confiance. Et maintenant, dis-moi si je me trompe ?

Bluffe-t-il ou a-t-il vraiment des gens qui l'informent de ma situation ? Je pèse le pour et le contre et décide de lui dire la vérité. M. Frank n'est pas le genre d'homme à qui on peut se permettre de mentir sans s'attendre à une mauvaise réaction de sa part. De toute façon, s'il bluffe, peut-être qu'il pourrait m'aider encore une fois à m'en sortir si je lui dis la vérité. Convaincu de ma logique, je le mets au fait de ma situation comme si je discutais avec un comptable à ma solde. Je lui parle de l'absence d'achalandage, des créanciers qui ont recommencé à me harceler, de ces foutus économistes qui font peur à ma clien-

tèle potentielle en annonçant une foutue récession qui n'arrive jamais. Dans l'espoir d'obtenir un conseil judicieux, je termine en demandant avec une bonne dose de sincérité :

—Qu'est-ce que je peux faire ?

—Fais ce que tu veux, me répond-il en déposant sa tasse, mais ne perds pas la maison que je t'ai laissée en toute confiance. Tes problèmes financiers ne sont pas les miens. Ne perds pas de vue que je t'ai donné cet argent pour que tu gardes la maison pendant dix-huit mois. Ce que t'as fait de l'argent, ça, c'est ton problème. J'espère que t'es un homme d'honneur, Sébastien. Vends ton restaurant, s'il le faut, mais dans douze mois, tu vas me revendre la maison. Il y a dix mille bonnes raisons pour que tu respectes ton engagement. Tu ne veux pas savoir ce qui t'attend si tu n'y arrives pas, ajoute-t-il en se dirigeant vers la porte.

—Seriez-vous toujours intéressé à acquérir des parts du Delirium ? que je m'aventure à lui demander.

Mais son rire me glace aussitôt le sang. Puis, sans se retourner, il lance :

—Ne perds pas la maison, Sébastien !

Sur ces mots, il sort et me laisse seul au fond de mon gouffre financier.

Il est trois heures du matin et si je disais que j'ai trop bu, ce ne serait que la pointe de l'iceberg. Scotch, vin et bière. Je ne connais même pas la moitié des gens qui viennent de quitter ma table. Elle, par contre je la connais. Isabelle, qui a avalé presque autant d'alcool que moi, est la seule personne encore présente. Nous avons passé la soirée à nous provoquer l'un l'autre, avec de discrets petits jeux de pieds sous la table, des clins d'œil à la sauvette et des petites caresses languoureuses quand la chance nous permettait d'être à l'abri des regards indiscrets. Pendant que je range le mobilier de la terrasse, elle est déjà à l'intérieur en train de laver la vaisselle.

—T'as besoin d'aide? que je lui demande en entrant les dernières chaises d'un pas chancelant.

—Ce serait gentil, répond-elle sans se retourner.

Je la rejoins derrière le comptoir avec la nette impression que le plancher tangué vers la droite. Heureusement, le comptoir m'aide à garder l'équilibre et à préserver ma dignité. Arrivé à la hauteur d'Isabelle, je l'enlace de tout mon corps en lui caressant les mains sous l'eau chaude du lavabo. Je l'embrasse sur la nuque en me lovant contre son corps bouillant. Elle se laisse caresser et émet quelques petits gémissements, mais réagit vivement quand je lui mords un lobe d'oreille.

—Arrête! Tu vas me faire briser quelque chose.

J'apaise son inquiétude en lui chuchotant quelques mots doux à l'oreille. Réaction quasi instantanée. Elle se laisse fondre sur mon corps. Sa tête devient lourde et se pose sur mon épaule. Je lui retire lentement les mains de l'eau tout en la faisant pivoter d'un mouvement de danse lascive, puis utilise une serviette pour sécher ses mains pendant que je me laisse sombrer dans les profondeurs azur de ses yeux. Elle se dresse sur la pointe des pieds et m'embrasse langoureusement. Je me retire, juste assez pour que nos lèvres se séparent.

—Il était temps qu'ils partent... Un peu plus et j'allais me coucher.

—Penses-tu que je t'aurais laissé partir comme ça? dit-elle en m'embrassant à nouveau.

Cette fois, l'étreinte se fait plus passionnée. Isabelle passe les bras autour de mon cou, saute et enlace ses jambes autour mes hanches. L'alcool, la fatigue et la surprise me font perdre l'équilibre. Deux pas à reculons, pivot sur moi-même et mon bras qui bat de l'air cherche un appui qui n'arrive pas. Le dos d'Isabelle frappe le mur si fort que le gypse fend en deux. Sonnée et écrasée par mon poids, elle lâche prise. Dès que ses pieds touchent le sol, je me laisse tomber à genoux et essaie de défaire les boutons de son jean avec ma bouche pendant que mes mains lui caressent les fesses.

—Non pas ici, lance-t-elle en me tirant les cheveux pour m'empêcher de poursuivre.

Vif comme l'éclair, je me relève, glisse mes mains sous son chandail et à la manière d'un magicien, fais apparaître son soutien-gorge en le lui présentant d'une main ; fier de moi. Elle me regarde en penchant légèrement la tête sur le côté.

—Tadaa ! souris-je en pointant le sous-vêtement de l'autre main.

—T'es nono, rigole-t-elle.

Après m'être remis à genoux, je lui mordille le nombril et lentement, je commence à retrousser son t-shirt de coton en croquant tendrement chaque centimètre de son ventre, de ses hanches et de ses seins. Dès que je mords son délicat mamelon, elle laisse échapper un petit cri de douleur et me repousse violemment. Je maintiens mon équilibre en agrippant son jean d'une main pendant que l'autre prend appui sur le sol derrière moi. Je lève les yeux et fronce les sourcils comme un chien piteux venant de réaliser qu'il a fait une gaffe. Je lui souris tout en rapprochant mes lèvres de son petit sein meurtri. Je le bécote amoureusement en le léchant à quelques reprises. Du coup, ses seins se durcissent et sa respiration devient plus profonde. Elle passe les mains sous mes aisselles pour m'aider à me relever, puis m'embrasse avec la passion d'une tigresse. Ses mains tentent frénétiquement de défaire ma chemise, mais ses efforts sont contrés par mes mains qui retiennent ses gestes. Sa frustration ne fait qu'intensifier son ardeur, ce qu'elle me prouve en arrachant tous les boutons de ma chemise. Elle s'arrête sec et pose une main sur ma poitrine ;

—T'es tout pâle et ton cœur bat franchement trop vite. Le p'tit vieux veut se reposer... qu'elle me lance avec un large sourire.

Feignant d'être insulté, bien que réellement à bout de souffle, je me dégage de son étreinte et me retourne rapidement. Je fais mine de

partir, persuadé qu'elle va me retenir. Mais elle avait raison. Le petit vieux s'écroule, et ses yeux se ferment avant même qu'il frappe le sol.

Étendu de tout mon long sur la céramique froide, je reprends mes sens pendant que quelqu'un semble déposer mes jambes sur une chaise. Péniblement, j'ouvre les yeux, mais la lumière du plafonnier, même tamisée, me brûle la rétine. Je détourne la tête et essaie de me relever en prenant appui sur mes coudes. La tête me tourne et mes yeux n'arrivent pas à rester river sur le visage angélique de la Nymphé qui prend soin de moi. La vitalité fuit mes bras et je me laisse retomber à la renverse.

—Ne bouge pas, m'ordonne Isabelle. T'as fait une chute de pression et tu t'es évanoui. Laisse tes jambes sur la chaise, ça aide la circulation. Comment y se sent mon p'tit vieux ? ironise-t-elle.

—Trop drôle, dis-je en frottant ma tête imbibée de sueur.

—Mets ça sur ton front, enchaîne-t-elle en me lançant une serviette trempée d'eau glacée.

Quinze minutes plus tard, je me relève. Trop faible pour me sentir humilié, je m'appuie sur le comptoir pour garantir mon aplomb. Quelques pas tremblotants en direction de la salle de bain m'indiquent que ce n'est pas la bonne nuit pour repeindre les murs du Delirium. Il va sans dire que mes ardeurs sexuelles sont derrière moi. Dès que je me sens assez solide, j'aide Isabelle à terminer la vaisselle. Plus tard, en sortant du Delirium, elle m'embrasse et se retourne en lançant :

—Ce n'est que partie remise, mon bel homme... Tu t'en sortiras pas comme ça, Sébastien.

Un rare samedi sans Isabelle. Elle avait besoin de danser et moi, je voulais me changer les idées. J'en profite donc pour me rendre chez Patrick qui, comme moi, aime la bonne bouffe, le bon vin, le cigare et le scotch. Après le souper, ossobuco arrosé d'un Rioja Allende, je passe au salon. Pendant que je coupe la tête de mon Ramon Allones Robusto, Patrick vient me rejoindre avec son Montecristo à la bouche, une bouteille de Talisker et deux verres. Toute la soirée j'ai intentionnellement évité de parler du Delirium. Connaissant ma situation, Patrick a choisi de respecter mon mutisme. L'embargo tient bon jusqu'à ce que plus tard, pendant qu'un nuage bleu flotte dans la pièce et que nous en sommes à notre troisième verre de scotch, il n'en peut tout simplement plus. Je le connais depuis assez longtemps pour deviner qu'il brûle d'envie d'avoir des nouvelles. D'un geste de tête à peine perceptible que seul un complice de longue date peut comprendre, je l'invite à aborder le sujet.

—Et puis, comment ça se présente au Delirium ? finit-il par me demander.

—Pas vraiment bien, dis-je en avalant mon scotch d'un trait.

—Pourtant, lorsque j'y suis allé il y a quelques semaines, j'avais l'impression que les affaires reprenaient.

—Certaines journées, la place est pleine de l'ouverture jusqu'à la fermeture. J'avais même commencé à flirter avec l'idée de reprendre les spectacles de blues les vendredis soir. Mais malheureusement, l'achalandage est en dents de scie. Pour chaque bonne journée, il y en a deux ou trois où le restaurant est complètement vide.

—Ça va quand même mieux qu'il y a quelques mois ?

—Ouais, que je répons, distrait par les volutes produites par mon Robusto. Mais le problème, c'est que je croule sous les dettes. Même si le Delirium était plein tous les jours, mon déficit financier est rendu trop important. Même ma magouille avec M. Frank s'est avérée un grand coup d'épée dans l'eau. Ce n'est qu'une question de temps... à moins que je trouve une solution.

—Dans quel genre ?

—J'ai perdu le contrôle, Patrick. Je... je ne sais plus quoi faire.

Je ne me reconnais plus. Je... je ne suis plus moi-même.

—Ouais, je m'en suis rendu compte. Mais si tu me permets d'être franc avec toi, j'aime mieux celui que tu es maintenant que celui que tu étais ces dix dernières années.

—Quoi ? Je te dis que je vais tout perdre, que je suis en train de perdre mon emprise et toi, ça te fait plaisir !

—Tu t'entends parler, Sébastien ? « Perdre le contrôle », « Perdre mon emprise »... Comprends-moi bien... Je ne prends aucun plaisir à te voir échouer et encore moins à te voir dans cet état. Mais on t'a tous perdu il y a longtemps, quand t'as décidé d'être en contrôle en toute circonstance. Depuis environ un an, moi, j'ai retrouvé mon chum.

—... ?

—Tu regrettes ?

Est-ce que je regrette ? En voilà une bonne question. Je pourrais lui servir une réponse classique comme : « N'ah ! Vaut mieux avoir essayé et tout perdre que de ne rien faire et le regretter plus tard... » ou bien : « Tu sais, arrivé sur mon lit de mort, je pourrai dire qu'au moins, j'ai essayé ». Et bla-bla-bla. La réalité est que même si au fond de moi-même, je sais que dans dix ou quinze ans, je pourrai, avec le recul, raconter quelques bonnes anecdotes et trouver le moyen de me remonter le moral avec cette expérience, il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui, je n'ai aucune réponse satisfaisante à offrir. Tout ce que je sais, c'est que je suis en train de tout perdre : mon restaurant, ma santé, mon équilibre mental...

—Ton cigare est éteint, dis-je en lui offrant mon Zippo.

Cette même complicité qui avait permis à Patrick d'ouvrir une conversation sur un terrain qu'il savait glissant venait de lui faire comprendre que le sujet était maintenant clos. Il n'insiste pas et je lui en suis reconnaissant. Il profite du silence pour remplir nos verres, puis la conversation dévie subitement sur un autre sujet délicat.

—Depuis Geneviève, t'as rencontré quelqu'un ? demande-t-il.

—Peut-être... Ben, on peut dire.

Le cuir du sofa qui se plaint à chacun de mes petits gestes nerveux laisse deviner que la question me rend inconfortable.

—Un autre thème à éviter, rigole Patrick. D'accord, je te laisse choisir le prochain sujet de conversation.

—Non, non... c'est juste que ce n'est pas encore clair entre Isabelle et moi.

—Isabelle, répète-t-il avec un petit sourire. Ce n'est pas une de tes jeunes employées, celle avec les longs cheveux blonds ?

—Ils sont rendus rouges... Mais oui, c'est elle.

—C'est bien elle qui ressemble un peu à Angelina Jolie ?

—Imagine un peu... Le corps de Milla Jovovich et le visage d'Angelina Jolie, dis-je en exhibant un large sourire et en levant mon verre.

—O.K., maintenant je comprends, poursuit Patrick en trinquant avec moi. Et c'est du sérieux ?

—Je sais pas encore. Elle est intelligente, sexy, sans aucune inhibition, et le moins que je puisse dire, c'est qu'on s'est croisé dans un moment bizarre de nos vies. Pour l'instant, je pense que l'intensité et la passion de cette relation ne font que nous fournir l'évasion nécessaire pour ne pas faire face à nos problèmes. Elle me redonne le goût de vivre. Pendant que je suis avec elle, le Delirium n'existe plus ; il n'y a qu'elle... l'évasion complète. Plus de problèmes, plus de responsabilités... juste Isabelle.

—Ce n'est pas nécessairement une relation saine...

—Je sais...

Plus tard, en stationnant ma voiture en face de chez moi, je remarque qu'un bout de papier est accroché à la porte d'entrée de ma maison. Qui peut bien me laisser une note ? Je ne connais personne à Saint-Eustache. Arrivé sur le balcon, je l'attrape du bout des doigts, comme si le papier était contaminé. Dès que je vois le sceau officiel au bas de la feuille, je comprends que je suis dans la merde. Nul besoin de la lire au complet. Mes yeux ne font que survoler la quantité surprenante de termes légaux, dont certains sont plus percutants que d'autres. J'ouvre les doigts et laisse la lettre s'envoler au gré du vent. Je me doutais bien que ce jour arriverait, mais c'est tout de même un choc. Sans compter ce qu'en pensera M. Frank. Cette seule idée me glace le sang. La lettre officielle de l'huissier m'informe que j'ai quarante-huit heures pour évacuer les lieux et que passé ce délai, la maison et tout son contenu seront saisis. Une réaction normale, si la chose existe dans de telles circonstances, aurait été de tout casser, de me défouler avec mes poings ou même, de m'écrouler en pleurant. Mais en lieu et place, je reste planté devant la porte et n'ai aucune réaction. Je suis tellement épuisé, que même mes émotions ne savent plus comment réagir... Une douche. J'ai vraiment besoin d'une douche.

Quelques minutes plus tard, la douche chaude n'a pas réussi à me détendre. Vêtu que d'un short noir, je passe à la cuisine pour me verser un double scotch. Indécis, je regarde le verre, puis la bouteille. Finalement, je cale le verre d'un trait, le laisse sur le comptoir et apporte la bouteille. En me dirigeant vers la porte, je ramasse mon paquet de Camel, allume une cigarette et vais m'installer sur le balcon. La nuit est chaude et humide, la lune presque pleine. En m'assoyant, je balance mes jambes sur la balustrade en gardant un équilibre précaire sur les pattes arrière de la chaise. Trop déprimé pour avoir des pensées cohérentes, je reste figé sur place si longtemps que la cigarette se consume entièrement d'elle-même. Lorsque les braises commencent à me chauffer le bout des doigts, je laisse tomber le mégot au sol et m'allume une autre cigarette.

M. Frank... Merde ! Je suis prêt à parier qu'il est déjà au courant de ma situation. Il doit savoir que la maison qu'il m'a confiée en toute confiance appartiendra à la banque dans moins de quarante-huit heures. Probablement que ses hommes de main sont déjà en route. Si ça se trouve, Eyes est dissimulé quelque part parmi les ombres des arbres devant la maison avec une arme automatique pointée sur mon front. Les journaux parleront d'un corps non identifié en état de décomposition avancée trouvé quelques semaines après le décès au fond d'un conteneur à déchets. Stop ! Calme-toi, bonhomme ! S'il savait et s'il avait l'intention de te liquider ou de te briser les jambes, ou même de te briser les jambes puis de te liquider, ce serait déjà chose faite. Je m'allume une autre cigarette et avale une bonne gorgée de ma bouteille en plissant les yeux pour essayer de percer les ombres projetées par les arbres d'en face. Trois autres cigarettes plus tard, toujours en vie et personne en train de me casser les doigts un par un, je réalise que mes chances de survie seraient meilleures si je prenais les devants et contactais M. Frank le plus rapidement possible pour le mettre au parfum. Je dois lui présenter la chose de façon à le convaincre de ne pas m'envoyer ses sbires. Dans moins de quarante-huit heures, cette maison ne m'appartiendra plus. Soudainement, mon obsession pour le Delirium reprend le dessus et éclipse tous les autres problèmes.

—Fuck la banque, fuck la maison pis fuck M. Frank ! que je crie aux arbres d'en face.

Par chance, les ombres ne me répondent pas.

Je prends une autre rasade de ma bouteille et continue à méditer sur mon problème tout en écoutant le bruit de la rivière dissimulée par le boisé. D'un mouvement sec du poignet, je lance mon mégot dans la rue et regarde alternativement la bouteille et mon paquet de clopes sur la petite table. J'hésite un instant puis éclate de rire devant le ridicule de la situation. Si je suis incapable de décider entre une gorgée ou une bouffée, comment pourrais-je choisir la bonne solution, même si elle me sautait aux yeux ? J'opte donc pour la solution facile et prends les deux. Je suis complètement saoul quand les premières lueurs commencent à percer l'horizon. Dire que je dois me présenter au Delirium dans quelques heures. Le cerveau trop macéré pour trouver ne serait-ce qu'une piste de solution, je décide d'aller me coucher.

C'est avec seulement quelques heures d'un sommeil agité additionnées aux effets d'un trop-plein d'alcool qui se promène encore dans mes veines que j'arrive au Delirium. Je commence donc ma routine du matin sur l'autopilote. Avec la bouche qui goûte le bois humide, la langue trop enflée pour parler et un mal de bloc à tout casser, je n'ai vraiment pas le souci du client, aujourd'hui. Et ce boucan qui provient du logement d'à côté n'aide en rien ma concentration ! Je plante la pointe de mon couteau dans le comptoir en bois massif en me disant que les suprêmes d'orange peuvent attendre, m'allume nerveusement une cigarette et me prépare un café. Ensuite, je téléphone à Julie.

—Oui ? répond-elle à moitié éveillée.

—Salut, Julie, pourrais-tu commencer ta journée plus tôt ; disons... dans une demi-heure ?

—Quelle heure est-il ?

—Huit... presque huit heures.

—...

—Allo ?

—Oui, j'arrive. Donne-moi le temps de me réveiller.

—Merci, dis-je avant de raccrocher.

Et ce bruit de l'autre côté de ce maudit mur mitoyen qui n'en finit plus ! Aussi bien me fendre le crâne avec un bâton de golf. On dirait que quelqu'un démolit du ciment avec un marteau piqueur. Je

décide d'en avoir le cœur net. Je sors par l'arrière du resto et tombe face à face avec le propriétaire de la bâtisse. Par-dessus son épaule, je vois deux hommes sortir une cuisinière du logement. Dans la cour, il y a une montagne de sac à ordures et de meubles.

—Salut, Roger. Qu'est-ce qui se passe ?

—M'en parle pas, Sébastien ! Mon locataire s'est volatilisé dans la nature sans payer son loyer. Je suis en train de vider la place pour peindre l'appart. Connaîtrais-tu quelqu'un qui se cherche un quatre et demi pas cher ?

—... ?

—Hey ! crie-t-il à ses hommes. Mettez ça dans le pick-up !

Puis, en se retournant vers moi, il continue.

—Je vais vendre ce que je peux et le reste s'en va au bord de la route.

—Moi, que je m'empresse de lui répondre en me disant qu'il y a un dieu quelque part qui m'aime encore.

—Toi... Toi, quoi ?

—Moi je vais le prendre ton logement.

—T'as pas une maison à Saint-Eustache, toi ?

—Ne pose pas de questions.

—O.K., accepte-t-il, peu convaincu. Il sera prêt dans une semaine, le temps que je lui refasse une beauté. En passant, c'est quatre-cents par mois.

—C'est bon pour le loyer, mais je le veux ce soir. T'inquiète pas pour le ménage et la peinture, je m'en occupe.

—T'es certain ? demande-t-il pendant que je lui fais oui de la tête. Bon, c'est correct. Je repasse plus tard au Delirium pour te laisser les clés.

En retournant à l'intérieur, le sourire au visage et cent kilos de moins sur les épaules, je croise Julie qui bâille en traversant le seuil de la porte.

—Hey ! C'est gentil à toi d'être venue si vite. Peux-tu t'occuper de l'ouverture ? J'ai plusieurs téléphones à faire...

—'K, me lance-t-elle en se frottant les yeux.

—Je reste avec toi pour le dîner et tout de suite après, je dois partir pour le reste de la journée.

—D'ac, dit-elle, le nez enfoui dans sa tasse de café.

Trouver une entreprise spécialisée prête à vous déménager avec moins de douze heures d'avis n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire. Par contre, en trouver une qui vous le fait pour moins que rien, c'est un peu compliqué. Je contacte donc un bon ami.

—Richard !

—Sébastien ?

—Hey, j'ai besoin de toi et de ton camion pour me déménager ce soir.

—Tu trouves pas que t'es un peu à la dernière minute ?

—Ça peut pas attendre. Ma maison a été saisie et je dois vider la place ce soir ; sinon bye bye.

—Bye bye ?

—Ben oui, dis-je d'un ton irrité. Bye bye, salut la visite, plus de meubles !

—Ah... À quelle heure ?

—À quelle heure je dois dire au revoir à mes meubles ?

—Ben non. À quelle heure tu veux que je sois chez toi, ce soir ?

Avec Richard, c'est toujours simple. Jamais de détours. Jamais de questions inutiles. Nous nous connaissons depuis la maternelle et depuis toujours, s'il a besoin de moi, je suis là et vice-versa. Donc, même si ce n'est pas vraiment son camion, mais celui de son patron, il comprend que je ne lui aurais pas demandé ce service si ce n'était pas important. De mon côté, je comprends que s'il m'a demandé à quelle heure, c'est qu'il va se démerder pour convaincre son patron de lui laisser le camion pour la nuit et qu'il sera là à l'heure et à l'endroit que je lui indiquerai.

J'arrive à la maison vers quinze heures et le camion est déjà garé dans l'entrée, portes ouvertes. Tout l'équipement du déménageur d'urgence repose sur le gazon près de la maison : diable, couvertures matelassées, quelques boîtes, courroies pour les gros morceaux et la rampe de chargement. Richard est installé confortablement sur le balcon, son habituel café de chez Tim Hortons à la main.

—Il est temps que t'arrives... ça fait au moins quinze minutes que je t'attends, dit-il, le sourire aux lèvres.

—Relaxe, bonhomme, on a toute la soirée, que je lui réponds en allumant une cigarette.

Je lui lance mon Zippo en montant les marches. Il s'allume et me le relance d'un seul mouvement. Je l'attrape d'une main pendant que de l'autre, j'insère la clé dans la porte. Le Zippo disparaît dans ma poche et j'ouvre pour la dernière fois. En entrant, il me semble entendre la voix rauque de M. Frank me répétant : « Fais ce que tu veux, mais ne perds pas la maison ». Une sueur froide se forme sur le duvet de ma nuque. J'essaie de ne plus y penser. Un problème à la fois. Pour l'instant, qu'il attende son tour le mafioso ! Richard me suit à l'intérieur et me demande par où commencer.

— Rien n'est prêt. Jusqu'à hier, je ne savais même pas que je déménageais. On improvise. Les gros morceaux en premier, puis on lance le reste dans le camion.

— Et on transporte ça où ?

— La porte à côté du Delirium.

— C'est beau, on attaque !

Vers minuit, le camion est vide et le nouveau logement est plein. L'avantage d'un déménagement à la guérilla, c'est qu'il n'y a rien à déballer, et rien à placer sur l'instant. Tout est déposé, lancé ou abandonné dans le premier espace disponible. La rapidité est le seul but. Découragé, je regarde autour de moi. C'est le bordel. Demain, j'aurai toute la journée pour y faire le ménage. Julie et Martine sont déjà prévenues qu'elles devront me remplacer. J'offre un peu d'argent à Richard pour son dérangement, ce qu'il refuse du revers de la main en feignant l'insulte.

— Allez... au moins pour couvrir le coût de l'essence.

— Crains pas. Tu m'en dois une, dit-il en sortant.

Et ça me fera plaisir, bonhomme. On se serre la main et dès qu'il disparaît dans son camion, je me précipite au salon. Ma dépression, ma dépendance, ma soif réclament de l'alcool et vite. Ai-je vraiment besoin d'une excuse ou de me justifier ? J'ai simplement besoin d'une bière et j'en ai besoin maintenant. Je fouille frénétiquement dans les boîtes et trouve satisfaction. Les bouteilles sont tièdes, mais elles feront l'affaire. Le plaisir de la dégustation, ce sera pour un autre soir. Tout ce que je veux c'est m'engourdir la cervelle et pour ça, la bière n'a pas besoin d'être froide. J'en cale une d'un trait, m'allume une cigarette puis ouvre maladroitement une autre bouteille. Je m'empresse de lécher la mousse qui coule le long de mes doigts avant qu'elle ne dégoûte sur le sofa. Je fais durer cette bière à peine plus long-

temps que la première. J'entame la troisième allongé sur le divan, en laissant tomber mes souliers par terre. Les premières journées à Saint-Eustache, je n'arrivais pas à m'habituer au silence assourdissant des lieux. J'allumais toujours la radio ou le poste télé pour briser ce calme persistant. Mais rapidement, j'avais appris à apprécier la sérénité de mon petit coin de paradis. Aujourd'hui, ce silence me manque. Ici, dans ce petit quatre et demi, c'est tout le contraire. Le bruit est agressant et constant. Quelqu'un me marche sur la tête avec ses talons. J'entends les locataires du logement voisin péter et roter. Les murmures du Delirium traversent le mur mitoyen comme s'il était fait de papier. Même en fermant toutes les fenêtres, les ados du parc d'en face pourraient tout aussi bien se trouver dans mon salon avec leurs joints et leur musique. J'ai besoin de quelque chose de plus fort que cette bière. Je retourne fouiller dans mon fatras, à la recherche de ma bouteille de scotch.

L'activité au Delirium me réveille. Je regarde par la fenêtre : le ciel est bleu et l'horloge de mon portable indique presque dix heures. Mon sofa n'est pas aussi confortable qu'on pourrait imaginer en le voyant. Il suffit d'y passer la nuit pour s'en rendre compte. En me levant, j'ai l'impression d'avoir couru un marathon. Les muscles de mes jambes sont endoloris et me supportent à peine. Mes paupières sautent, mes mains tremblent et mon torticollis m'oblige à bouger comme un robot. Résultat d'un trop grand effort physique quand on a plus vingt ans. Sûr que les huit bières et la demi-bouteille de Johnny Walker que j'ai ingurgitées avant de m'évanouir ont aussi leur mot à dire. En passant devant le miroir de la salle de bain, je remarque que les plis du sofa sont restés imprimés sur ma joue. Belle mine. Le bruit persistant de l'autre côté du mur m'indique au moins qu'une des deux filles est arrivée au Delirium. Sans prendre le temps de changer de vêtements, je traverse pour me faire à déjeuner. En entrant, je vois Martine qui me regarde d'un drôle d'air.

—T'arrives d'où, patron ? On dirait que t'as passé la nuit sur un banc de parc...

—Oublie ça, et pas de questions, s'il te plaît.

Le bon côté d'avoir perdu la maison, car il n'y a pas que du négatif dans ma vie, c'est qu'à la fin d'une soirée de grande beuverie, je n'ai plus à prendre la voiture pour me rendre chez moi. Il était temps parce que ces derniers temps, une fois sur deux, je me réveillais dans mon lit sans le souvenir de m'y être rendu... encore moins avoir conduit ma voiture. On dit que Dieu sourit aux enfants et aux idiots ; j'imagine que c'est vrai, puisque je me suis toujours rendu chez moi sain et sauf, sans accident ni contravention. La majorité du temps, quand je me lève le matin, je ne sais même plus quelle journée nous sommes. J'imagine que c'est normal quand une beuverie dure plus d'une journée. Il y a quelques semaines, j'ai probablement battu un record. L'alcool a commencé à couler le jeudi soir, en compagnie de mon petit groupe de thérapie habituel, et la dernière bière a été prise le vendredi matin vers sept heures, pendant que je foutais tout ce beau monde à la porte pour commencer les préparatifs de ma nouvelle journée. À midi, je roulais sur l'autopilote. Je craignais même de m'évanouir. J'ai bu expresso par-dessus expresso pour essayer de me réanimer... Rien à faire. Tout ce que je souhaitais, c'est que personne ne se présente pour le dîner, afin que je puisse laisser Julie seule au resto et aller me coucher. Or, le Delirium a connu une de ses plus grosses journées de l'été ! L'adrénaline aidant, je suis resté d'attaque. Personne ne s'est rendu compte que je portais les mêmes vêtements que la veille. Mes glandes surrénales ayant fait des heures supplémentaires, mon envie de dormir s'est évaporée en même temps que l'alcool de la veille.

En après-midi, je suis allé faire des courses pour m'assurer que le bistro ne manquerait de rien. À mon retour, Julie avait disparu et Martine commençait son quart de travail. Aussitôt mes achats rangés, je me dis que puisque je suis sur place, aussi bien en profiter pour souper. Vers dix-neuf heures, la bande de buveurs a commencé à s'installer sur la terrasse. La majorité d'entre eux étaient déjà le lendemain, avec seulement quelques heures de sommeil sous la cravate, alors que moi, j'étais encore la veille. Mais en bon joueur, je me joignis à eux en leur expliquant que ma présence avec eux ne serait que de courte

durée, vu mon manque de sommeil. Finalement, quand le soleil s'est levé le samedi matin, bien que trop saoul pour me tenir debout, je suis allé reconduire trois des multiples ivrognes chez eux avec ma petite Corolla. Après avoir débarqué le dernier passager, j'ai pris la direction de ma maison avec la ferme intention de sauter dans les bras de Morphée dès mon arrivée. La Corolla avait sûrement d'autres idées derrière la tête puisqu'elle s'est garée devant le Delirium sans mon approbation. Amélie m'a fait à déjeuner et j'ai dû avaler au moins une dizaine d'expressos avant de me sentir d'attaque pour reprendre la route. N'ayant plus l'intention de me coucher, j'ai passé l'après-midi chez Manon, une amie de longue date. Mon obsession pour le Delirium ou la boisson (à chacun son point de vue sur le sujet) a atteint son paroxysme quand en quittant Manon, je retournai à mon bistro. De cette dernière nuit de beuverie, je ne retiens que de vagues souvenirs. Rien, cependant, qui mérite d'être dit. Je me réveillai finalement chez moi le dimanche après-midi vers treize heures, avec le vague souvenir d'avoir quitté le Delirium au lever du soleil. Près de soixante-douze heures d'ivresse et d'insomnie ; j'ai dû vieillir de cinq ans durant cette seule période de débauche.

Il est environ deux heures du matin quand j'entends gratter délicatement à ma porte. Ça, c'est l'autre avantage d'habiter tout près du Delirium... Isabelle peut passer me voir autant qu'elle le désire, et comme le mien, son désir demeure intarissable. Rien pour me déplaire. J'ai quitté le Delirium une heure plus tôt après lui avoir chuchoté assez explicitement à l'oreille ce que j'avais envie de faire à son magnifique petit corps si elle décidait de venir me rejoindre après la fermeture. Son souffle est devenu si profond que pendant un instant, j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. Elle ouvre la porte, que j'ai intentionnellement laissée déverrouillée. Assis sur mon divan qui fait dos à la porte, je tourne la tête pour la regarder entrer. Elle laisse glisser son long imperméable de cuir le long de son corps filiforme, jusqu'à ce qu'il finisse sa langoureuse descente sur mon plancher. La lueur de la lune pénétrant par la fenêtre du salon fait rayonner sa silhouette d'une lumière froide, pendant qu'elle contourne silencieusement le divan en laissant traîner ses doigts sur le dossier. Puis elle s'installe près de moi et m'embrasse sur la bouche avec la passion de celle qui n'a pas vu son amant depuis plusieurs semaines. En acceptant son ardent baiser, je passe la main dans ses cheveux aux reflets cuivrés et hume le doux

parfum de son shampoing. Son souffle devient plus profond alors que mon côté animal prend le dessus et que je lui empoigne la crinière pour lui faire basculer la tête à la renverse. Avec force, mes dents croquent sa nuque. Elle laisse échapper une petite plainte de satisfaction, puis me repousse au fond du divan en me regardant droit dans les yeux. Elle glisse ses doigts sur ma bouche pour m'interdire d'utiliser mes crocs. Avec un petit sourire mesquin, j'embrasse ses doigts un à un pour me faire pardonner. Sa garde baissée, je lui croque le dernier. La claque arrive de l'autre main, à la même vitesse qu'elle se redresse. Je sens ma peau enfler à l'endroit où elle m'a frappé.

Debout devant moi, elle est vêtue d'un jean trop serré et d'une camisole courte un peu trop large pour elle. Je peux discerner le contour de ses seins durs contre le coton noir que sa profonde respiration fait monter et descendre à intervalles réguliers. Je m'avance un peu sur le divan pour mieux l'enlacer avec mes bras. J'embrasse son nombril à quelques reprises, puis descends un peu plus bas. À l'aide de ses mains, elle tente de ralentir mon empressement. Je la retiens en montant mes mains le long de ses flancs et de son dos. Sa peau brûle au toucher, comme si elle sortait d'une douche bouillante. Elle me repousse violemment au fond du divan, et en profite pour se dévêtir en dansant langoureusement au son d'une musique qu'elle seule peut entendre. J'en profite pour faire disparaître mes vêtements, mais avec moins de grâce qu'elle. Aussitôt dénudé, je la tire vers moi et la fais tomber par-dessus mon corps. Les muscles raidis, elle se débat un instant avant de s'abandonner au plaisir. Ce soir, c'est moi qui mène la danse. Je sens ses cuisses s'entrouvrir et sa main me guider en elle, pour ensuite me laisser me perdre dans sa chaleur féminine. Les bruits émis par sa bouche contre mon oreille, la pression de ses mollets à l'intérieur des miens et ses ongles qui me labourent le dos chaque fois qu'elle remue ses hanches ne font qu'augmenter mon excitation. Au fur et à mesure que la fièvre augmente, elle se plie à chaque changement de rythme et à toutes les nouvelles positions que je lui impose, jusqu'à l'explosion de nos sens.

À la limite du sommeil, nous sommes tous deux allongés sur le divan dans une position qui devrait être inconfortable, mais notre état de bien-être et la chaleur dégagée par nos corps unis en une seule et lourde masse ne font que renforcer le confort qui nous envahit. Plus tard dans la nuit, je me réveille en sursaut, émergeant d'un cauchemar

dont je n'ai aucun souvenir. J'observe Isabelle un instant pour m'assurer que je ne l'ai pas réveillée, craignant qu'elle n'en profite pour disparaître. Maintenant, au moment où je devrais être au septième ciel, ma dépendance et mon incapacité à ordonner mon existence me frappent de plein fouet. Allez savoir pourquoi. Les larmes coulent le long de mon visage pendant que j'essaie de me dégager délicatement de l'étreinte d'Isabelle. Elle ouvre les yeux, passe mollement sa main sur ma poitrine et se place dans une position qui lui permet de m'embrasser tout en me serrant plus fort contre elle. Remarquant mes larmes, elle se dresse au-dessus de moi, appuie ses coudes sur ma poitrine et plonge paisiblement son regard dans le mien en me caressant les cheveux, comme si à lui seul, son amour suffisait à chasser les ombres des recoins de mon âme.

—Ça va ? me demande-t-elle de sa douce voix en me bécotant la joue.

—T'inquiète pas, Belle, je vais bien.

—Je vois ça ! ironise-t-elle.

—Tu commences à trop me connaître, dis-je en laissant échapper un petit rire nerveux. C'est pas nécessairement une bonne chose.

—Je peux faire quelque chose ?

—J'aimerais vraiment te dire oui, mais je ne veux pas t'entraîner dans mon cauchemar. Pour ce qui est du reste, j'assume.

Commettre un vol ? Une idée à la limite du délire, mais quand on est désespéré, on peut se permettre toutes les hypothèses, même les plus folles. Les conséquences pourraient être lourdes. D'un autre côté, ne rien faire n'est pas une option. N'importe quoi, sauf perdre mon Delirium. Impensable. Plus la soirée avance, plus les bouteilles de bière vides s'accumulent sur la table et plus je flirte avec l'idée. Trouver la bonne cible, voilà le vrai problème.

Braquer une banque ? Du coup, mes problèmes financiers seraient réglés. C'est ça... Je me vois arriver au guichet et remettre une note à la caissière lui demandant de me remettre les billets de banque. Mes chances de réussite varient tout de même de minces à nulles. Ou je pourrais arriver en vitesse avec un fusil, menacer tout le monde et profiter de l'effet de surprise pour me sauver avec un sac de billets. Ben oui... C'est ça... Continue de fantasmer ; ça ne coûte pas cher, mon grand ! Non. Autre chose. Creuse tes méninges. Voler un riche propriétaire ? L'idée me fait sourire. Un Robin des Bois des temps modernes ! Techniquement, l'argent serait redistribué au pauvre. Non, sois logique... Ça ne peut pas fonctionner. Les riches ne gardent plus leur argent dans une petite sacoche de cuir attachée à la ceinture ou sous leur lit. Ils le déposent dans des comptes offshores auxquels même nos gouvernements ne peuvent accéder. Une violation de domicile ? C'est à la mode de nos jours. Les bijoux et autres objets de valeur trouvés à l'intérieur d'une propriété pourraient rapporter gros. Mais encore là, je ne connais aucun receleur. Pourquoi en connaîtrais-je ? Non, laisse tomber ce plan, bonhomme... Voler un anonyme sur la rue ? Facile... Du moins, j' imagine. J'arrive par derrière et crie : « L'argent ou la vie ! » L'image me fait rire, mais n'empêche qu'à moins que le hasard place sur mon chemin quelqu'un qui viendrait de gagner le gros lot ou de voler lui-même une banque, je devrai en faire une carrière à plein temps et délaisser le Delirium. Pas une bonne idée, ça. Autre chose... J'ai vraiment besoin de trouver autre chose.

Assis en intimité avec ma bouteille de bière au Caf'Art, un petit bistro miteux de la rue Wellington, je passe en revue la gravité de la situation. Je n'ose pas imaginer ce qui arrivera si je ne trouve pas

d'argent bientôt. Ce n'est pas faute d'avoir tout essayé... Quelques semaines avant la saisie de la maison, j'ai entendu une conversation entre deux jeunes clients du Delirium. Ils cherchaient un endroit sécuritaire pour faire leur culture hydroponique de marijuana. L'idée de leur louer mon sous-sol m'est alors venue. Je me disais que je pourrais obtenir un pourcentage sur les profits, en plus de toucher un loyer mensuel. Bonne idée, jusqu'à ce que la banque vienne mettre un terme à ce projet. Mes deux futurs locataires étaient presque aussi déçus que moi. Pour l'instant, l'argent se fait de plus en plus rare et les factures continuent de s'empiler. Je regarde autour de moi. Ce restaurant est vide. Pourtant, le Caf'Art est en activité depuis au moins cinq ans et d'aussi loin que je me souviens, il n'y a jamais eu salle comble ici. Tout le contraire, même. L'intérieur est malpropre et sombre, à la limite du lugubre. Comment fait-il pour survivre ? Il y a évidemment une rumeur, mais personne n'a réussi à prouver quoi que ce soit. Je serais le dernier surpris qu'il se passe des choses louches dans ce bistro. François en est le propriétaire. Ça explique tout. Je le connais, car dans le temps, nous allions à la même polyvalente. À l'âge de seize ans, il contrôlait tout le marché de la marijuana à l'école. Aussi, la loi c'était lui. Il disait... vous faisiez. Je me souviens d'une ou deux altercations que j'ai eues avec lui dans les corridors de l'école. Immanquablement, il en sortait vainqueur et moi humilié et contusionné. Lui, par contre, ne semble pas se souvenir de moi, qui ne suis qu'un autre de ses multiples souffre-douleur anonymes. Je termine ma cinquième bière et laisse tomber quelques dollars sur la table. Sur ces mauvais souvenirs d'enfance, je marche jusqu'à chez moi en baissant la tête pour éviter de croiser le regard des autres.

Samedi matin, histoire de m'évader, je décide de m'offrir un week-end de congé. À plusieurs reprises, cet été, Patrick m'a proposé d'aller passer une fin de semaine à son chalet de St-Côme. J'ai toujours refusé, prétextant un trop-plein de travail alors qu'en réalité, je souffrais la plupart du temps d'un trop-plein d'alcool. Dans ces conditions, impossible de conduire durant deux heures sans risquer de me tuer.

Situé sur un terrain s'étendant en pente douce jusqu'à la rivière l'Assomption, le chalet, grâce à ses huit pièces, dont un immense salon et une cuisine presque mieux équipée que celle de mon bistro, peut accommoder aisément une douzaine de personnes. Sur le patio, on retrouve l'attrait de loin le plus important : le spa chauffé avec jets thérapeutiques. Il est assez spacieux pour accueillir autant de personnes que l'imagination peut entrevoir. Et comme il y a plusieurs invités, ce week-end, l'imagination se permet d'entrevoir. Bon vin, bonne bouffe, bonne compagnie et l'occasionnel joint de marijuana autour d'un feu de camp en fin de soirée... tout ce qu'il faut pour me faire oublier, ne serait-ce que pendant un tout petit quarante-huit heures, les tracas du Delirium et de la vie en général. Malgré tous ces attraits, j'accepte d'y aller, surtout pour la 347.

La 347, une petite route de campagne reliant Notre-Dame-de-la-Mercie et St-Côme d'apparence tout à fait normale à première vue, a sûrement été tracée par un concepteur de montagnes russes frustré. Ce gars-là aurait été plus à l'aise s'il avait travaillé comme dessinateur de manèges pour un parc d'attractions comme La Ronde. Cette route, une de celles que favorisent les motocyclistes en quête de sensations fortes, est remplie de montée, de descentes, de zigzag. Elle est à couper le souffle, même pour le meilleur pilote de rallye. Arrivé à Notre-Dame-de-la-Mercie, là où la 347 commence, je fais un arrêt obligatoire au dépanneur local. J'achète deux canettes de boisson énergisante et une barre de chocolat que j'ingurgite en trente secondes devant un caissier étonné. Une fois dans le stationnement, je fais les cent pas de gauche à droite, le temps que la magie opère. Pas besoin d'attendre longtemps. Je commence à la ressentir dans ma poitrine.

Mes pulsations cardiaques augmentent, mes mains tremblent, les tics nerveux se manifestent, la vision s'éclaircit et les couleurs du monde entier commencent à se faire plus vives. Autour de moi, le temps semble avoir ralenti d'une fraction de seconde. Fraction de seconde qui me sera utile ; mes réflexes n'en seront que meilleurs. Je saute dans la voiture et fais démarrer le moteur. Une main sur le volant, l'autre sur le levier de vitesses... Je suis prêt. Go !

Les pneus de ma Corolla crissent sur le bitume lorsque je m'engage sur cette route qui m'apportera plus de plaisir et de jouissance que toutes les pistes Hot Wheels de ma jeunesse. Ligne droite faisant un demi-kilomètre. J'arrive avec un peu trop de vitesse à la première courbe prononcée vers la droite. Un léger freinage force le poids de mon véhicule sur la suspension avant. Meilleure traction pour un virage serré que j'entame à quatre-vingts. Les pneus avant chialent un peu et la force G pousse mon corps contre l'intérieur de la portière. Maintenant, l'adrénaline commence vraiment à couler. Mon champ de vision rétrécit au point de ne voir que la route devant moi. Je tiens mon volant à deux mains, selon les règles de l'art. Mon cœur bat plus fort pour assurer l'afflux d'oxygène à tous mes centres nerveux. La sortie de cette courbe se fait sans heurt. J'accélère aussitôt sur la pente ascendante qui suit et qui m'empêche de voir ce qui se trouve à sa suite. Courbe à droite sec sur une pente négative. Je dégrade en deuxième vitesse et appui fortement sur la pédale des freins. Mes roues gèlent une seconde avant que le système antidérapage s'engage. Pour compenser, je tourne le volant exagérément et appuie légèrement sur l'accélérateur. Le moteur gronde. La suspension se plaint. Ma respiration se fait si profonde et rapide que j'ai l'impression de courir le marathon. Et ce ne sont que les préparatifs !

La route se présente plane et droite sur environ cinq cents mètres, puis devient à nouveau agressive. L'adrénaline qui active ma mémoire ravive des images de ce chemin emprunté à plusieurs reprises et je sais avec certitude qu'au bout de ce droit m'attend une série de six courbes successives gauches droites à angles variables. Je profite de ce petit répit pour apprécier les couleurs de la nature qui se fondent en un tableau psychédélique provoqué par l'excès de vitesse. À ma gauche, un petit lac entouré d'un chapelet de chalets. À ma droite, grâce à ma vitre ouverte, j'entends les arbres émettre ce bruit distinctif chaque fois que je les croise : fssssh... fshhh... fshhh... Merde !

Se laisser distraire par la beauté des arbres alors que je roule à cent soixante à l'heure... quel crétin ! J'écrase la pédale à frein à en défoncer le plancher. La Corolla dérape vers la droite, mais la courbe est à gauche. Je change rapidement de pédale et accélère au maximum. Les pneus avant mordent dans le bitume à pleines dents et me permettent d'engager la courbe de justesse. J'opère un rapide contre-braquage, puis ramène le volant dans la position souhaitée. L'auto glisse perpendiculairement à la route sur quelques mètres et la dernière courbe est réussie. Je monte une pente abrupte. Le moteur me le laisse savoir pendant l'accélération. Une petite berline de luxe plus lente me bloque le chemin. Pas moyen de savoir ce qui se présente de l'autre côté de cette inclinaison.

Je tente tout de même la chance de doubler le trouble-fête. Parallèle à lui, presque arrivé au haut de la colline, un camion brise l'horizon et se présente devant moi. Impossible de revenir sur ma voie sans heurter la berline. Si je reste sur cette ligne, ma journée se terminera assez mal. Même si dans un passé récent, la perspective d'une collision me semblait être la solution à mes problèmes, aujourd'hui l'idée m'intéresse beaucoup moins. Merci, Isabelle. Je freine de toutes mes forces. Ma Corolla louvoie sur quelques mètres pendant que j'attends de pouvoir me ranger. Pendant ce temps, le camion s'approche toujours en klaxonnant. D'un coup de volant agressif, je retourne derrière la berline. Frustré par ma maladresse et par la lenteur du conducteur devant moi, qui semble n'avoir rien remarqué du drame évité de justesse, j'écrase l'accélérateur et le dépasse sur l'accotement de gravier. Pendant une fraction de seconde, les trois véhicules sont côte à côte. Sous ma voiture, les petits cailloux produisent le même bruit qu'une rafale de mitrailleuse. La Corolla tangué dangereusement. C'est maintenant au tour de la berline de klaxonner à tombeau ouvert. J'envoie un doigt d'honneur à l'autre conducteur et le laisse derrière moi dans un nuage de poussière et de gravats qui se cognent sur le capot et le pare-brise de sa luxueuse voiture.

C'est avec un large sourire que je dévale la colline en poussant le moteur plus à fond. La sueur perle sur mon front quand j'atteins les cent soixante au bas de la pente. Je ralentis à l'aide de mon frein moteur qui s'emballe à chaque rétrogradation des vitesses. Le virage le plus dangereux arrive rapidement. Un angle de quatre-vingt-dix degrés à gauche au bas de la pente, aussitôt suivi d'une droite tout aussi

prononcée. Si vous ratez la première courbe, c'est la flotte après une chute de quelques mètres et si c'est la deuxième que vous ratez, l'auto servira d'ornement aux sapins. Le panneau jaune, placé au bord de la route, indique qu'il est imprudent de prendre cette courbe à plus de 35 km/h. En jouant alternativement avec le levier de vitesses, la pédale à frein et l'accélérateur, puis en poussant le centre de gravité de ma Corolla vers l'avant pour obtenir la meilleure traction possible, je réussis à prendre cette première courbe à soixante à l'heure. Le derrière de la voiture dérape. Je m'y attendais. Je pointe les roues rapidement vers la gauche, mais estimant mal le contrecoup, l'auto effectue presque un 360 au moment d'entamer la deuxième courbe. Très mauvaise position pour prendre un virage aussi serré. J'enlève mon pied des pédales pendant une seconde, le temps que les pneus retrouvent un semblant de traction, et joue frénétiquement du volant. La voiture se redresse juste à temps et j'écrase l'accélérateur avant de sortir de la deuxième courbe comme un pro. Je dois sécher la paume de mes mains sur mon pantalon tellement elles sont humides, de peur d'être incapable de garder le contrôle du volant.

Encore quinze minutes de montées, de descentes, de routes sinueuses et de conduite rapide et lente, selon le degré de difficulté, puis il ne reste qu'un droit sans histoire d'environ trois kilomètres à franchir avant d'arriver chez Patrick. J'en profite pour m'allumer une cigarette bien méritée, tout en roulant à une vitesse confortable de cent vingt à l'heure. Pendant que j'observe le paysage enchanteur de la région, mon système nerveux commence à se calmer. Soudain, une impulsion subite me pousse à retirer les mains du volant. Bien sûr, elles sont prêtes à réagir au cas où mon véhicule ferait une embardée. Je dois rendre hommage à mon mécanicien. La direction est vraiment bien alignée. La vitesse frise les cent vingt à l'heure alors que mes mains reposent sur mes cuisses et malgré tout, l'auto reste dans son couloir sans tirer d'un côté ou de l'autre. Finalement, rien de trop excitant. Mon adrénaline continue de chuter. Autre chose. Trouver autre chose avant qu'elle ne tombe à zéro. Je reprends le volant, mais cette fois, je ferme les yeux. Une seconde, deux, trois... Aaaaah ! J'ouvre les yeux. Mon cœur recommence à battre. Trop cool ! J'essaie de nouveau. Je ferme les yeux ; une seconde, deux, trois, quatre... cinq... six... j'entends une sirène. En ouvrant les yeux, je remarque dans mon rétroviseur les gyrophares qui me collent aux fesses. Je range ma voi-

ture sur l'accotement et attends patiemment la visite du policier.

—Savez-vous à quelle vitesse vous rouliez? me demande-t-il pendant que je lui remets mes papiers d'identification.

—Environ cent à l'heure?

—Cent quinze, monsieur, et dans une zone de soixante-dix... bravo!

—Ah?

—J'étais parfaitement visible sur l'accotement. Pourquoi n'avez-vous pas ralenti? Vous ne m'avez pas vu?

—Non, dis-je en pouffant de rire.

Ne comprenant pas la raison de mon hilarité, il se contente de retourner à sa voiture avec mes papiers pour procéder à la vérification de mon dossier. À travers mon rétroviseur, je le vois pianoter sur son ordinateur. Il revient avec un billet de contravention en main qu'il me remet en même temps que mes papiers d'identification.

—C'est soixante-dix, la limite permise sur cette route, monsieur, qu'il me répète. Ça vous coûtera six points et la facture sera salée.

—Ça valait la peine, monsieur l'agent, dis-je en rangeant mes papiers et la contravention dans le coffre à gants.

Il m'observe un instant, l'air de se demander à quel genre de fou il parle. Puis il décide de laisser tomber.

—Soyez prudent, monsieur, cette route peut être dangereuse si on ne la connaît pas.

—Je sais. Merci et bonne journée, monsieur l'agent.

Dix minutes plus tard, j'arrive au chalet. En sortant de ma voiture, j'aperçois Patrick qui se dirige vers moi. Il m'accueille en me serrant chaudement la main et m'invite à aller enfiler mon maillot de bain avant de rejoindre tout le monde au spa. Je regarde par-dessus son épaule et en voyant tous les autres s'amuser dans l'eau, je prends amèrement conscience que ce week-end, je serai le seul, ici, qui ne sera pas accompagné.

Deux heures du matin, presque tout le monde est parti se coucher. Il ne reste que moi et Patrick. Nous sommes près de la rivière, autour d'un feu qui commence à mourir, tandis que loin derrière nous, un couple patauge dans le spa chauffé. Nous sirotons nos scotches,

hypnotisés par les braises ardentes. Mon Partagas tire à sa fin alors que Patrick lance le dernier centimètre de son Montecristo dans les cendres. Les bruissements provenant de la rivière rendent l'atmosphère encore plus calme. La légère brise a fait baisser la température à la limite du supportable, sans qu'on ait à porter de veste.

—Ça se présente comment avec Isabelle ? me demande Patrick.

—...

—Ça fait quelques mois, maintenant... Ça devient sérieux ?

—Sais pas, dis-je en buvant une gorgée de scotch pour atténuer ma subite quinte de toux. Nous n'en parlons jamais. Nous avons une sorte d'entente non verbale. Pour l'instant, nous ne sommes que des amants.

—Tu ne ressens donc rien pour elle ?

—...

—Pourtant, les deux ou trois soirs où je suis allé prendre une bière au Delirium, vous sembliez former un beau couple.

—Quoi ? dis-je en m'étrangeant. Nous sommes pourtant discrets au boulot. Personne n'est censé savoir...

—Eh bien, si moi je l'ai remarqué... rigole Patrick. Une petite caresse derrière le comptoir, un regard pétillant, un sourire complice... Tu sais, je pense que votre secret n'en est plus un.

—Je commence sérieusement à m'attacher à elle.

—Et c'est pas bien, ça ?

—C'est compliqué. Le mot amour n'est pas encore sorti dans nos conversations, malgré qu'il doit lui traverser l'esprit autant qu'il traverse le mien.

—Tu lui en as parlé ?

—J'ai peur qu'en lui avouant mes sentiments et en brisant notre entente, aussi embrouillée soit-elle, elle me laisse tomber.

—Je pense que tu te compliques trop la vie, mon chum... Mais elle, elle s'attache ? insiste Patrick en continuant à jouer au psychologue de pastiche.

—J'en sais rien. Elle est difficile à cerner. Pour l'instant, chaque fois que nous finissons de baiser, elle retourne chez elle ou me fout à la porte selon l'endroit où nous sommes. La seule nuit complète que nous avons passée ensemble résultait de drôles de circonstances que j'aimerais mieux oublier.

Sans rien ajouter, Patrick se lève pour aller lancer quelques bûches dans la braise mourante. Chaque bûche produit un spectacle d'étincelles hypnotiques lorsqu'elle atterrit dans le foyer. De retour près de moi, il verse un peu de Talisker dans nos verres. En se laissant tomber sur sa chaise, il pose une question plus directe qui a le mérite de changer l'atmosphère ;

—Et la baise ?

—Magnifique ! que je lui réponds en m'esclaffant.

Depuis mon retour de St-Côme, je souffre d'insomnie et cette nuit-ci est pire que les autres. Je passe la plus grande partie de mon temps allongé dans mon lit à réfléchir. Frustré, je n'arrive pas à voir la lumière au bout du tunnel. La montée d'achalandage n'a pas tenu longtemps. Aujourd'hui, je me suis vu dans l'obligation de remercier Amélie et Martine. Il ne me reste plus qu'Isabelle et Julie, que je ne fais travailler qu'à temps partiel. Mon bilan de cette semaine n'est pas reluisant. Juste assez pour payer le salaire des employées. Pour remplir les réfrigérateurs, j'ai dû me prostituer pour convaincre un fournisseur de me le faire à crédit. Mon vendeur de bière m'a laissé tomber et menace de me poursuivre en cour pour récupérer son argent. D'ici une semaine, peut-être deux, le temps d'écouler ce qui me reste en stock, le Delirium sera à sec. Voyez-vous ça, un bistro sans bière ? Je réduis les dépenses au maximum. J'ai même retiré les menus des tables, puisque je ne sers plus que le tiers de ce qui y est affiché. Avec ses tablettes vides, mon tout nouveau et superbe présentoir à desserts n'est plus vraiment présentable. J'y garde seulement mes meilleurs vendeurs : un gâteau au chocolat, une tarte aux pommes et une crème caramel qui semblent perdus à l'intérieur de cet espace inoccupé. Et demain, je vais devoir appeler Roger pour lui annoncer que je ne pourrai pas lui payer le loyer du Delirium. J'espère qu'il sera assez conciliant pour me proposer un arrangement. Au moins, je suis encore capable de payer le loyer de mon appartement... C'est déjà ça. Je n'ai pas encore à me tracasser pour avoir un endroit chaud où apprécier mes insomnies. À force de me tourmenter, j'ai bien dû finir par m'endormir, car ce matin je me suis réveillé. Mais bonne nouvelle, on dit que la nuit porte conseil... Eh bien, je sais maintenant ce que j'ai à faire. Il n'y a plus l'ombre d'un doute. Mais le savoir est une chose, le faire en est une autre.

Les jours qui suivent n'annoncent aucun indice de reprise. J'ai beau essayer de rester optimiste, ça devient de plus en plus difficile. Le poids de mes dettes écrase moral. Mon tempérament change. Je suis de plus en plus dépressif et me montre agressif avec mon entou-

rage. J'ai surtout de la difficulté à me supporter. Lorsque je surprends ma réflexion dans une vitrine ou que je m'aperçois dans un miroir, je vois l'image d'un lâche qui n'ose pas agir alors qu'il sait ce qu'il a à faire. Les jours passent. Je révise mentalement toutes les possibilités devant me permettre d'exécuter mon plan, que je planifie jusqu'aux moindres détails. Mais je ne fais rien. La fine ligne qui existe entre le monde du fantasme et la réalité est beaucoup plus difficile à croiser que je ne le pensais. J'espère toujours qu'une autre solution me tombe dessus. J'ai commencé à acheter des billets de loto, juste pour être certain d'avoir tout essayé. C'est bizarre la vie ; il fut un temps où j'avais toutes les solutions sous la main et où je n'aurais pas hésité à écraser quiconque se trouvant dans ma position actuelle. Pour essayer de me changer les idées, je passe tout mon temps sur la terrasse en compagnie de mon entourage habituel. Je me gèle le cerveau et termine presque toutes mes fins de soirées dans les bras angéliques de ma Belle. Puis je me réveille, perdu au milieu de cet appartement vide avec pour seuls compagnons ma gueule de bois et mon chat qui ronronne au pied du lit en attendant impatiemment sa bouffe. Je me rends compte que je ne suis plus tout à fait moi-même depuis quelque temps. Est-ce mon état de morosité qui m'incite à boire autant ou ma grande consommation d'alcool qui me rend si sombre ? Mon humeur ne semble pas affecter Isabelle, qui continue de venir presque chaque soir pour me faire revivre. Elle est mon ancre, mon seul lien avec un semblant de vie normale. Généralement, dès qu'elle apparaît, j'oublie tous mes problèmes, mon sourire revient et j'ai l'impression que je pourrais affronter n'importe quoi. Mais ce soir, mon état d'ébriété avancée m'empêche de refaire surface. Je reste noyé dans mon océan de grisaille. Isabelle a beau user de toutes ses techniques de séduction, rien à faire. À plusieurs reprises, elle tente de changer le sujet de conversation en me parlant de ses projets conjoints avec Médecins sans Frontières, mais sans grand succès ; je l'écoute à peine. Mon monologue reste englué sur mes problèmes financiers. Au fond de moi, je sais que je devrais arrêter de l'ennuyer avec mes problèmes, mais le barrage est brisé et le raz-de-marée continue. Vers deux heures du matin, sentant sa patience commencer à fléchir, j'en arrive finalement au vif du sujet.

—Il est trop tard. Je ne peux pas changer le résultat des derniers mois ou les décisions qui m'ont mené dans cette merde. Je dois assu-

mer mes erreurs et trouver une autre façon de m'en sortir. J'y peux rien... J'ai un plan...

—... ?

—Tout ce que je peux faire maintenant, c'est de bien jouer mes cartes, peu importe les conséquences. Comprends-tu ce que je veux dire ?

—Quel genre de plan ?

—J'aimerais mieux ne pas te donner trop de détails ; c'est... risqué. C'est surtout à la limite de la légalité, que j'explique nerveusement en sachant très bien que c'est surtout de l'autre côté de la légalité.

—Et M. Frank ? C'était légal, ça ?

Isabelle me pose cette question comme n'importe quelle autre, sans malice, sans arrière-pensée. Étant la seule à connaître tous les détails de ma vie, elle est l'unique personne autorisée à me questionner sur les aspects les plus sombres de mon existence. Mais honnêtement, ce soir, je ne m'attendais pas à celle-là ! Dans mon petit monde d'autoapitoiement, je cherche surtout à être écouté, pas à être défié. Pas ce soir, en tout cas. Ne sachant pas quoi répondre, je reste figé devant elle, jusqu'à ce qu'elle ajoute :

—Avoir un plan, c'est déjà un début. De toute façon, qu'as-tu à perdre ?

Qu'ai-je à perdre ? Bonne question... mes jambes, mes doigts, ma liberté... ma vie. Est-ce exagéré ? J'imagine que ce ne l'est pas tant que ça.

—Rien qui ne soit de grande valeur, je suppose, à part le Delirium, dis-je en haussant les épaules, les yeux humides.

Elle me regarde sans rien dire pendant un long moment. Isabelle est la seule à connaître en détail l'arrangement commercial que j'ai pris avec M. Frank et ce soir, je viens de laisser sous-entendre que je m'apprête à commettre un acte criminel. Je regrette déjà de lui en avoir parlé. Trop tard, maintenant. De toute façon, ma décision est prise et plus rien ni personne ne me fera changer d'avis. J'avais peut-être juste besoin de l'exprimer, de le verbaliser pour me convaincre que je suis dans mon droit. En réalité, c'est presque une question d'autodéfense, une question de survie et surtout plus une question d'éthique. Isabelle écrase sa cigarette et se lève. Comme si elle sentait le danger relié à l'exécution de mon plan, elle passe près de moi et me chuchote à

l'oreille :

—Fais ce que t'as à faire, bel homme, mais reviens-moi en un seul morceau.

Elle m'embrasse sur la nuque et fait glisser sa main à l'intérieur de ma chemise. À l'instant où je me retourne pour l'embrasser, elle se défile et prend le chemin de la rue, en pivotant gracieusement et en faisant virevolter son long manteau au vent. Puis, avant de disparaître dans la nuit, elle me lance cette dernière petite phrase :

—Fais attention à toi, Sébastien.

Je gare la voiture sur la troisième avenue, légèrement en retrait de la rue Wellington, puis coupe le moteur et les phares. En cette soirée pluvieuse, je devrais laisser les essuie-glaces en fonction pour mieux voir ce qui se passe de l'autre côté de la rue, mais ça pourrait attirer l'attention. Je me glisse difficilement sur le siège du passager et ouvre la vitre juste assez pour laisser la fumée de ma cigarette s'échapper. Je suis préparé à y passer la nuit s'il le faut : thermos de café, deux paquets de cigarettes et plusieurs CD de blues. Il est vingt heures quand je commence ma surveillance. Toute la soirée durant, son bistro est presque vide. Les quelques personnes qui s'y présentent ne restent pas très longtemps. Les éclairs commencent à zébrer le ciel, le tonnerre fait vibrer la voiture et la pluie s'intensifie. Illuminé par ces flashes de la nature, je me cale profondément dans mon siège pour ne pas être repéré. Tout en maudissant la température, je remonte la vitre pour ne pas me faire tremper. L'habitable se remplit rapidement d'une fumée bleutée étouffante et les vitres se couvrent de condensation que j'essuie périodiquement. Après seulement une heure, les yeux me piquent et mes poumons réclament de l'oxygène. J'ouvre la vitre du conducteur d'un centimètre pour éviter d'être trempé et ressens instantanément les effets bénéfiques. Un demi-paquet de cigarettes plus tard, la pluie diminue son intensité et le dernier client quitte le Caf'Art en se retournant pour beugler quelques insultes à l'intention de François. Plus personne à l'intérieur, sauf le patron qui s'installe au comptoir avec un journal et une bière. Puis l'activité tombe à zéro pendant un bon bout de temps. À quelques reprises, François se lève et fait le tour des tables sans ramasser ce qui y traîne. Vers vingt-trois heures, il reçoit

un appel téléphonique. Pendant qu'il se retire dans l'arrière-boutique, je sors de la voiture et cours vers la ruelle la plus proche pour soulager ma vessie... Résultat du thermos de café. De retour dans mon abri sur roues, détrempe et complètement transi, je referme le capuchon de mon Zippo juste avant de m'allumer une cigarette pour ne pas être aveuglé par la lumière provoquée par la flamme, alors qu'autour du comptoir du café, j'aperçois deux hommes en grande discussion avec François. Je balance la cigarette et le briquet sur la banquette arrière, sans détourner les yeux du spectacle. L'un des deux hommes, le plus gros, sort de son imperméable quelque chose qu'il dépose sur le comptoir. On dirait une grosse sacoche. Difficile à dire avec cette pluie qui reprend en force. Plus le choix ; au risque de me faire repérer, j'active mes essuie-glaces. François se penche derrière le comptoir, puis en se relevant, dépose plusieurs liasses de billets devant les deux hommes. Le plus petit fait disparaître le papier à l'intérieur de son long manteau. Sans politesse ni accolade, les deux imperméables quittent le restaurant en relevant leurs collets, et prennent la direction des avenues. François les regarde partir à travers sa vitrine et dès qu'il les perd de vue, s'en va au sous-sol avec la sacoche. Il en ressort environ une demi-heure plus tard, sans la sacoche, et quitte le restaurant en s'assurant à deux reprises que la porte est bien verrouillée.

Je repasse plusieurs fois pendant la semaine et toujours, je passe plusieurs heures à épier le Caf'Art. Cette activité m'occupe tellement que j'en suis venu à négliger mes rencontres avec Isabelle. Mis à part quelques clients qui boivent trop, rien à signaler. Je n'arrive tout simplement pas à comprendre comment François écoule sa marchandise, en présumant, bien entendu, que le contenu du sac est de la came. Le vendredi suivant, j'ai droit au même scénario que la semaine précédente. Les deux hommes en imperméables noirs arrivent vers vingt-trois heures. Le Caf'Art est vide, ce qui laisse aux trois comparses toute la liberté voulue pour conclure discrètement leur transaction. Si on peut appeler ça de la discrétion. La devanture du Caf'Art, comme celle du Delirium, est tout en vitrines. N'importe quel passant sur la rue Wellington pourrait les surprendre.

Dieu du ciel ! Je les surprends en pleine transaction. Les deux impers et François sont assis autour du bar et boivent une bière tout en discutant. J'aimerais être une mouche qui fait mine de butiner la crasse bien grasse autour de la cuisinière pour mieux écouter leur conversa-

tion. Même scénario que vendredi passé : le gros imper fait apparaître un sac qu'il dépose sur le comptoir. François se retire un instant au sous-sol et revient avec les liasses de billets qui font sourire le petit imper qui les fait disparaître quasi instantanément. Les trois associés finissent leur bière et quittent le Caf' Art. François marche en direction des avenues et les deux impers se dirigent vers le centre-ville de Montréal après s'être engouffrés dans une petite Mazda bleu métallique. En me basant sur mes observations de cette semaine, je décide de ne revenir que vendredi prochain, histoire de confirmer que les transactions s'effectuent toujours le même jour, à une semaine d'intervalle. François doit fournir tout Verdun pour arriver à liquider le contenu du gros sac en seulement sept jours. Mon plan se confirme. La cible parfaite. Il n'ira surtout pas se plaindre à la police après avoir été délesté de son argent gagné si honnêtement...

J'allume une cigarette tout en observant furtivement les clients du Delirium qui se trouvent autour de moi. J'ai l'impression d'être seul parmi une foule d'ennemis. Sentant ma fin approcher, les clients ont une attitude étrange depuis quelque temps. Même les passants qui jettent une œillade à l'intérieur du bistro me donnent l'impression d'être de zyeuter une proie blessée. J'essaie de chasser ces stupides pensées de mon esprit en vidant d'un trait mon énième verre de scotch. La fatigue et l'incertitude ne font qu'ajouter à mon sentiment d'isolement. J'ai l'impression d'être seul au monde pour affronter ma descente aux enfers. Peut-être serait-il effectivement plus sage de tout laisser tomber, de retourner sur le marché du travail dans le domaine qui est vraiment le mien : la gestion. Redevenir celui que j'étais... Au moins, cet homme avait du succès. Vendre le Delirium ? Trop tard, maintenant. J'aurais dû accepter cette option dès les premiers signes de faiblesse. En étant très optimiste, j'aurais peut-être réussi à récupérer ma mise de fonds. Mais, trop tard pour penser à tout ça. Aujourd'hui, en supposant que quelqu'un s'intéresserait à mon petit bistro, je n'en décrocherais probablement que la valeur de son équipement. Même si la chance me souriait, je ne pourrais probablement qu'en tirer le dixième de ce que j'ai payé, sans compter tout l'argent que j'y ai investi depuis... Non, la vente du Delirium n'est pas une option, plus maintenant. N'importe quoi sauf admettre cette défaite cuisante. Je ne le supporterai pas. Plutôt crever.

Je passe la soirée sur la terrasse, envahi de pensées plus sombres que la nuit, jusqu'à ce que mon regard soit attiré par mon Isabelle, qui apparaît de l'autre côté de la rue. La voyant traverser pour venir jusqu'à moi, je me lève lentement en tendant la main vers elle pour l'embrasser.

—Belle ! Je pensais pas que tu passerais ce soir.

Elle me rend mon sourire et me regarde dans les yeux avec une expression de tendresse amusée. Sans ralentir, elle passe à côté de moi pour se rendre à l'intérieur. Puis, pour être certaine de ne pas être entendue par le client qui sirote son café tiède à deux tables de la mienne, elle me lance à voix basse :

—J'ai envie de toi.

Je la suis des yeux, figé sur place. Elle discute plusieurs minutes avec Julie, puis ressort aussi vite qu'elle est arrivée. En m'effleurant discrètement la main au passage, elle fait une pirouette en même temps qu'elle descend de la terrasse et me dit :

—Je repasse te voir ce soir, bel homme.

Ses yeux brillent. Mon cœur bat la chamade. Je la regarde repartir sur la rue et me rassois. Sa démarche est assurée tout en restant très sensuelle. Je n'arrive toujours pas à savoir si elle le fait consciemment dans l'intention de séduire, ou si c'est une démarche naturelle chez elle. Une certitude : elle peut engendrer des passions dévorantes. Les hommes la désirent et les femmes la jalourent. Pour l'instant, peu m'importe... L'anticipation de la soirée à venir me remonte le moral.

Je me lève péniblement, courbaturé et complètement transi. Je suis nu au milieu d'un lit sans draps ni oreillers. Les souvenirs de ma nuit avec Isabelle me font sourire. En passant devant le miroir du corridor, j'examine les profondes égratignures que ma Belle a laissées sur mes flancs. La brûlure provoquée par mes doigts lorsqu'ils les touchent fait surgir d'autres images qui commencent à m'exciter. Une simple douche froide ne suffira pas à me remettre en place. En sortant de la douche, j'ai compris... plus de doute, c'est aujourd'hui le grand jour. Si tout se passe comme prévu, je pourrai rembourser plusieurs créanciers dès lundi prochain.

Il lâche son premier coup de poing de côté et me frappe en plein sur le menton. Perdant pied, je suis obligé de m'appuyer sur le coin d'une table pour ne pas trébucher. En me redressant, je le vois s'avancer vers moi. Après avoir reçu un coup sur le côté de la tête, je me baisse pour éviter un autre coup de poing télégraphié. J'ajuste ma cagoule qui handicape passablement ma vision. Il est trop près de moi pour que je puisse offrir une bonne offensive. Quand je le repousse de toutes mes forces, je sens l'odeur répugnante de son haleine. Je n'ai pas le temps de reprendre mon équilibre, qu'il me balance un large crochet dans les côtes. Mon corps se plie de douleur. En rassemblant toute mon énergie, je parviens presque à reprendre mon aplomb. J'avais oublié comment il pouvait cogner dur. Dans son jeune temps, François était un dur à cuire. Il attaque sans cesse avec une énergie que je n'avais pas prévue dans mon scénario. Je lève les bras pour me protéger et essaie de trouver une ouverture. Mon plan était probablement trop simple...

Je m'étais dit que la meilleure façon de faire consisterait à me présenter quelques heures avant l'arrivée des deux imperméables noirs et de lui subtiliser ses liasses de billets avant de disparaître dans la nuit. Pourtant, Brad Pitt et Ed Norton semblaient vraiment s'amuser dans *Fight Club*. Du moins, au début du film. Mais il est trop tard pour les regrets. J'étais convaincu qu'il serait une cible facile, que l'abus de drogue et d'alcool avait eu raison de sa vigueur. Mais ce soir, je me rends compte que je m'étais grandement trompé, autant sur lui que sur moi. L'alcool et la drogue avaient eu raison d'une vigueur... la mienne. Mais trop tard, je dois continuer. Je garde les bras élevés pour protéger mon visage et absorber ses coups, en espérant qu'il se fatigue. Je commence vraiment à penser que mon plan n'était pas vraiment l'idée du siècle. Par contre, mon poids et la bonne longueur de mes bras devraient jouer pour moi. Il ne me reste qu'à trouver le moyen d'utiliser cet avantage.

L'effet de surprise passé, je me ressaisis, le repousse pour établir une distance entre nous, et lui balance un direct du gauche au visage. En pivotant légèrement pour éviter le coup, il reçoit mon poing juste

sous l'œil gauche. Je vois sa tête se redresser sous la force de l'impact. Maintenant, c'est lui qui est surpris et qui demeure sur ses gardes. Profitant de son hésitation, j'enchaîne rapidement en le frappant directement au sternum avec ma paume droite, en y mettant tout mon poids. Vacillant sur ses jambes, le souffle coupé, il titube à reculons et renverse une table lorsqu'il s'écrase au sol. Il se relève avec plus de facilité que j'aurais espéré. D'un signe de la main, il m'invite à continuer tout en arborant un large sourire qui me glace le sang. J'hésite un instant, puis m'élance tête penchée dans sa direction. Je l'empoigne au niveau des hanches et le soulève dans ma course avant de le laisser tomber sur une table. Dans sa chute, il fait basculer les tasses et les ustensiles sur le plancher. Je recule rapidement pour préparer mon prochain assaut. Le pantalon taché de vieux café froid, François se relève péniblement.

—C'est tout ce que tu peux faire ? me lance-t-il avec sarcasme. Je ne sais pas qui tu es, mais je crois que je vais le découvrir assez tôt, continue-t-il en s'élançant sur moi.

Il me lance une droite au visage. Instinctivement, je l'agrippe par le bras et le fais virevolter en direction de son comptoir. Son torse pivote comme s'il était mû par un ressort soudainement relâché et son poing m'atteint directement à la mâchoire. Ma tête bascule violemment sur le côté. Aucune douleur, juste mes jambes qui se dérobent. Je tombe sur un genou en prenant maladroitement appui sur une main. Satisfait, François recule en dansant comme un mauvais boxeur. Ma tête résonne comme l'intérieur d'un clocher d'église à la fin d'une grand-messe. Ma vision diminue et la lumière commence à s'estomper. Non ! Il ne faut surtout pas que je m'évanouisse. Pas maintenant. Puis j'aperçois une goutte de sang éclabousser le sol. Mon cœur se met à battre si fort qu'on doit l'entendre jusqu'à l'autre côté de la rue.

Ma douleur nourrit mon adrénaline. J'en fais maintenant une affaire personnelle et ce type va payer pour m'avoir pourri l'existence à la polyvalente. La rage au corps, je lève légèrement la tête et le vois qui s'apprête à me balancer le coup de pied final à la tête. Je bondis en arrière au moment même où la pointe de son soulier effleure mon oreille. Maintenant, plus rien n'existe. Ni le Delirium, ni Isabelle, ni même la raison pour laquelle je suis venu ici ce soir. La rage court-circuite toute logique. Il n'y a que moi et mon adversaire... Et il doit tomber. Un chien enragé se battant pour sa survie, voilà ce que je

suis devenu. Même le temps n'a plus d'emprise sur mon système nerveux. En une seule seconde, j'entrevois tous les mouvements, toutes les possibilités. Pendant que François reprend son équilibre, je me lance sur lui et le frappe à nouveau au thorax. Alors qu'il est étouffé et en déséquilibre, je lui décoche un swing de la gauche dans les côtes. Il se plie de douleur. Voilà mon ouverture ! Vive comme l'éclair, ma main droite remonte et se referme sur sa gorge avec une telle violence, que je le soulève à quelques centimètres du sol. Au même moment, je lui fais un croc-en-jambe. Son corps tombe à la reverse et je me laisse choir sur lui. En frappant le sol, j'entends tout son volume d'air évacuer ses poumons en un long râlement. Aussitôt, mon pouce et mon index se referment sur son larynx comme un étau. J'approche mon visage du sien pour mieux voir la peur dans ses yeux.

Les bras de François battent l'air. Il essaie de me repousser et de me frapper, tandis que ses yeux commencent à se faire vitreux. Alors que mes doigts se resserrent autour de sa gorge, je m'approche de son oreille. Lâche-le. Je lui dis à voix basse : « Maintenant, tu vas t'évanouir... » Sébastien, ressaisis-toi. « Et si je ne te lâche pas... » Laisse-le. Calme-toi. « ...si je ne te lâche pas... » Tout mon corps tremble. Ses yeux commencent à se fermer. Sébastien !!! D'un seul mouvement, je le libère et me relève en me projetant par derrière. Chancelant, je reste sur la défensive. La tête me tourne et mon corps est couvert de sueur. Ma chute d'adrénaline est presque aussi violente que sa montée. Je dois me retenir pour ne pas vomir.

En un long râlement, François reprend son souffle en toussant et en crachant. Il essaie de se relever en prenant appui contre le comptoir et en s'y accrochant pour éviter de retomber, mais ses bras ne le soutiennent plus. Il glisse lentement, dos au comptoir, jusqu'au plancher. En le voyant affalé au pied du comptoir, peinant à reprendre son souffle, je sens le ridicule de la situation. La scène est grotesque. Petit moment de lucidité. Je suis en train d'essayer de voler quelqu'un juste pour assurer une bonne fin de mois au Delirium. Parce que c'est ça... que ça. Même si je ramassais plein de billets, j'en aurais probablement juste assez pour ralentir les ardeurs de mes créanciers, pas pour les stopper. Qu'est-ce que ce sera le mois prochain ? Un autre vol ? Un meurtre ? Tout ça pour un restaurant ? Je prends une grande bouffée d'air qui me brûle les poumons et tends la main à mon adversaire, prêt à la retirer au premier signe d'agressivité. À ma grande surprise,

il accepte mon assistance sans rechigner. Je l'aide à s'asseoir sur une des rares chaises encore debout. Encore sonné, il crache un filet de sang entre ses genoux. J'enlève ma cagoule et la laisse tomber sur le plancher. Je redresse une chaise et m'installe devant lui. Il me sourit avec une petite lueur de folie dans les yeux. Rien de nouveau chez lui ! Pendant un court instant, je me demande s'il va bondir de sa chaise pour me sauter dessus. Mais en lieu et place, il étire un bras pour attraper une bouteille de Jack Daniel's tombée sur le comptoir derrière lui. Il la débouche, et en boit une bonne rasade avant de me la passer en me dévisageant.

—Je te reconnais, toi... Laisse-moi voir... Merde... Sébastien ! ça fait un ostie de bout de temps, dit-il avec un large sourire. T'as changé... T'avais pas autant de nerf au secondaire. Bon... c'était l'fun, tout ça, mais si t'as besoin d'argent à ce point-là, t'avais juste à me le dire. Pas besoin d'un match de boxe... Par contre, je dois te dire que ça faisait longtemps que je m'étais pas autant amusé. Allez... donne-moi un coup de main pour nettoyer ce bordel et explique-moi ton problème. Peut-être que je pourrai t'aider.

Trop surpris de sa réaction, j'accepte la bouteille sans rien ajouter, puis avale une grosse gorgée de son bourbon pour anesthésier la douleur que je ressens aux côtes et au visage, lequel est couvert de contusions et de petites coupures. Après quoi, je commence à ramasser les chaises et les tables renversées. Le Caf'Art recommence à peine à reprendre les allures d'un restaurant quand je vois François se précipiter vers la porte d'entrée.

—C'est correct, les gars, c'est un chum à moi, dit-il en ramassant le sac de billets qui s'était déversé derrière le comptoir.

En me retournant, je vois les deux impers.

Lundi, un peu avant midi, je suis en direction de Trois-Rivières. J'emprunte la Transcanadienne jusqu'à Repentigny, puis prends la 138, une route plus discrète, qui me mènera à destination en me faisant passer par plusieurs petites villes et villages. Hier, à la hâte, j'ai pris toutes les dispositions pour assurer le bon fonctionnement du Delirium pendant mon petit voyage d'une semaine. Julie sera responsable de tout. Elle s'occupera de l'approvisionnement avec les différents fournisseurs, en espérant qu'ils ne lui couperont pas l'herbe sous le pied. Je lui ai offert quelques dollars de plus pour compenser l'augmentation de ses responsabilités. Je lui ai aussi demandé de s'occuper de mon chat. Je n'ai pas osé le demander à Isabelle, car je craignais qu'elle me questionne à propos de mes contusions au visage. J'ai tout de même laissé un message sur sa boîte vocale pour lui expliquer vaguement que j'avais besoin de temps pour remettre mes idées en place et pondre une stratégie visant à redresser mes finances. Ce petit voyage improvisé me changera les idées pour un temps et fera disparaître, je l'espère, toutes les traces de blessures résultant de ma confrontation avec François. Mon itinéraire compte trois destinations : Shawinigan, le quartier St-Roch à Québec et St-Joseph de Coleraine en banlieue de Thetford Mines.

Je m'assure de ne pas trop dépasser la limite de vitesse permise. Je ne veux pas avoir à expliquer à un agent de la Provinciale trop curieux la raison de mon voyage. J'arrive à Trois Rivières vers 18h00. J'ai faim, j'ai soif et je suis épuisé. J'engage la voiture dans le stationnement du premier motel que je croise. Le Coconut Motel. Un anachronisme au milieu de ce boulevard. J'ai l'impression d'avoir remonté le temps jusqu'aux années 70. Je m'attends presque à retrouver quelques Chevy Van transformées en Love Machines débordant de fourrure rose dans le stationnement. En entrant dans un petit vestibule désert, impatient, je fais teinter à deux reprises la clochette qui se trouve sur le coin du comptoir.

—Qu'est-ce qu'y a ? demande le gros homme qui vient d'apparaître.

—Je voudrais une chambre pour deux nuits.

—Vous venez pour le festival ?

—Le festival ?

—Le festival Blues en Ville, m'sieur, c'est un festival de blues, qu'il ajoute comme s'il avait besoin de le préciser.

—Affaires.

—Pardon ?

—Vous m'avez demandé si je venais pour le festival, et moi je vous réponds que je viens pour affaires.

—Ici ?

—Ben oui, ça doit arriver, des fois, dis-je en déposant ma carte de crédit sur le comptoir.

—C'est soixante-cinq pour par nuit et ça inclut un petit déjeuner continental.

—C'est parfait, que je réplique en faisant glisser ma carte jusqu'à ses doigts.

—La dernière journée, vous devez avoir quitté avant onze heures. Sinon, il y aura des frais supplémentaires.

—C'est bon.

Je lui mets la carte entre les doigts et tapote le dessus de la machine où il doit l'insérer, puis lui demande :

—Vous connaissez un endroit pas trop cher où un gars peut prendre une bouchée rapide et un bon scotch ?

—Vous pouvez essayer la brasserie La Bonne Bouteille. C'est à dix minutes de marche d'ici, dit-il en m'indiquant la direction de la main. C'est un petit show bar. Ils font un bon rosbif au jus et il y a une excellente sélection de bières pression. Le Marching Blues Band y joue, ce soir, dans le cadre du Festival de Blues en Ville.

—Et je suppose qu'ils joueront du blues.

—Oui, me répond-il avec enthousiasme, l'air de ne pas comprendre mon sarcasme.

Le rosbif est correct et la sélection des bières de microbrasseries est effectivement impressionnante, mais aucun single-malt en vue. J'imagine que la Colborne devra faire pour ce soir, alors que je me prépare mentalement pour la journée de demain. Le band nous interprète les grands classiques du blues jusqu'à une heure du matin. Deux heures plus tard, en sortant du petit resto-bar, j'aperçois, de l'autre côté de la rue, une vingtaine de jeunes qui boivent de la bière et qui fument autre chose que du tabac de la Virginie sur le terrain de l'église.

J'imagine qu'il n'y a pas grand-chose d'autre à faire pour l'ado local. Au moins, ils ne sont pas bruyants. À part cette oasis de vie, tout le quartier semble dormir. Je décide d'en faire autant et titube jusqu'à mon motel sorti d'un autre temps.

Je me réveille beaucoup trop tôt pour que mon métabolisme ait eu le temps de digérer la quantité de bière absorbée la veille. Mon mal de tête me le prouve. Je passe à la cuisine du Coconut prendre mes deux croissants et une tasse de café, puis retourne péniblement à ma chambre avec mon butin. Une heure et une douche plus tard, je décide de tuer le temps une partie de la matinée en regardant les chaînes spécialisées et en lisant les histoires rocambolesques de Dortmund. Vers midi, je me fais livrer une pizza et poursuis ma journée télé-lecture jusqu'à 15h00.

Je saute dans ma voiture, direction Shawinigan, en empruntant la 157 Nord. Chemin faisant, je repense à ma conversation avec François. «Si tu as vraiment besoin d'argent, Sébastien, je peux t'en faire gagner rapidement». Grâce aux indications transmises par l'employé serviable de la station Shell où j'ai fait mon dernier plein, le bar L'Ailleurs n'est pas trop difficile à trouver. Je m'engage sur la 5^e rue et ma destination se trouve vraiment à l'intersection de l'avenue Mercier. «Et qu'est-ce que je devrai faire pour gagner cet argent, François?» Je gare la voiture devant L'Ailleurs, puis enfile le sac à dos sur mon épaule. «J'ai un employé qui est parti en vacances inattendues et je voudrais que tu le remplaces la semaine prochaine». Je passe devant toutes les Harley Davidson garées en rangées devant le bar. «Et que faisait cet employé avant de se retrouver en vacances inattendues?» En pénétrant dans L'Ailleurs, je veux être n'importe où sauf ici. «Des livraisons, Sébastien, seulement des livraisons...» Tout le monde, ici, porte la barbe, du cuir et des tatouages... sauf moi. «T'en auras que trois à faire». Les motards installés autour des tables de billard lèvent tous les yeux en même temps et m'examinent de la tête aux pieds. Ils se demandent probablement si je suis sain d'esprit. «Et combien ça me rapportera?» Le plus gros lance sa queue sur le tapis du billard et se dirige vers moi. «Six mille dollars».

—Tu dois être Sébastien ?

—... ?

—François nous a avisés qu'il y avait un changement de livreur, cette semaine.

—Gros Bill ? que je m'aventure à demander d'une voix cassante.

Il y a au moins dix motards à portée d'oreilles qui éclatent de rire. Les autres, plus éloignés, se retournent vers nous pour voir ce qui se passe à l'avant.

—Non, moi c'est Tiny, me répond le type en me tapant sur l'épaule. Gros Bill t'attend à l'arrière.

Il me demande de le suivre à travers cette ménagerie de bêtes affichant un air plus sauvage les unes que les autres. Mais en y regardant de plus près, il m'apparaît évident que l'idée que je me faisais des motards était vraiment faussée. Rien à voir avec l'image que nous transmettent les médias. À ma gauche, cinq blousons de cuir jouent aux dominos en sirotant un café. Un peu plus loin, six gros bras aux tatouages menaçants parlent de leur dernier voyage à Compostelle. Aux tables de billard, les gens se félicitent pour leurs bons coups et personne n'est mauvais joueur. Ici, la bonne humeur règne. Je reste quand même sur mes gardes. Tiny pousse la porte battante qui nous sépare de l'autre pièce. Ils sont huit autour de la table de jeu. Je ne vois ni argent ni jeton sur la table. Bridge... ils jouent au Bridge ???

—Hey, Gros Bill ! Il y a quelqu'un, ici, pour toi.

—Sébastien ? me demande le fameux Bill en se levant et en me tendant la main.

—Oui, dis-je en acceptant sa poignée de main.

—Je présume que ce sac est pour moi ?

Je lui remets le sac avant de me faire mordre. Il le dépose sous la table, le pousse du pied et me tend une épaisse enveloppe qui semblait n'attendre que moi sur la table de jeu.

—Tu veux jouer une partie ? propose-t-il en m'indiquant une chaise vide.

—Merci, mais non.

—Pas de problème, mon homme. Si tu veux jouer un billard ou juste prendre un verre, ne te gêne surtout pas. Normalement, les mardis, la place est réservée aux membres du Fifties Bike Club, mais les amis de François sont toujours les bienvenus.

—Merci, mais je suis attendu, dis-je en espérant que mon refus ne l'insulte pas.

—Pas de problème... Tu repasses dans deux semaines ?

—Pas vraiment, que je m'empresse de lui répondre en lui serrant la main. Bonne soirée.

En me dirigeant vers la porte, je remarque quelque chose qui m'a échappé à mon arrivée. Les blousons de cuir n'affichent aucune couleur. Pas de logo. Tous les signes habituels sont absents. Je ne suis pas au milieu d'un club de motards, mais dans un club social. Un gang de semi-retraîtée qui essaie de retrouver leur jeunesse. Un rire spontané quitte le fond de ma gorge en même temps que ma peur s'envole, pendant que la salle au complet observe le fou qui rit tout seul. Je les salue du revers de la main et sors.

Mercredi matin, je quitte le Coconut Motel par la 138 et longe le St-Laurent. Le Chemin du Roy. Les paysages bucoliques des lieux m'incitent à rouler moins vite. De toute façon, je ne dois être à Québec qu'en fin de journée. Plus qu'assez de temps pour me permettre de prendre ça relax. Une journée tranquille et sans histoire, voilà ce qu'il me faudrait, aujourd'hui. J'arrive un peu trop en avance en banlieue de Québec et décide de faire un arrêt à Cap-Rouge, où le petit casse-croûte sur le Chemin de la Plage Jacques-Cartier attire mon attention. Je déguste mon assiette de smoked meat avec une bonne bière froide et profite de la vue : pédalos, voiliers, canots, embarcations de tous genres. Tout le monde, ici, profite de cette belle journée chaude et sans nuages. Mes yeux ont de la difficulté à se soustraire du magnifique spectacle que m'offrent les jolies jeunes femmes qui semblent compétitionner pour déterminer qui porte le plus petit maillot de plage. C'est avec toutes ces belles images en tête que je reprends la route en après-midi.

Sur les lieux de mon rendez-vous, ça fait au moins trois cigarettes que j'écrase pendant qu'assis sur le capot de ma voiture, j'observe la porte sur laquelle je dois bientôt aller frapper. St-Roch, quartier de la Basse-Ville, situé entre une autoroute, une falaise et la rivière Saint-Charles, est un mélange de genres. L'ancienne Plywood City... Ce secteur de Québec est actuellement en transition et de là où je suis,

je peux voir le vieux, le neuf et le bizarre qui se côtoient sur cette seule artère. Plusieurs vieilles bâtisses ont été converties en condos de luxe, alors que d'autres ne sont qu'un ramassis de briques et de bois menaçant de s'effondrer à tout moment. Pour ce qui est du reste, ça se situe entre ces deux extrêmes. Ce mélange architectural pourrait paraître triste et stérile, si ce n'était de l'activité fébrile qui y règne. Les gens de toutes les couches de la société semblent parvenir à cohabiter sans l'habituelle friction qu'on rencontre entre les différentes classes. Le spectacle est intéressant, mais la damnée porte, celle qui me sépare de ma deuxième livraison, reste plantée devant moi et mes jambes ne semblent pas prêtes à m'y conduire. Mon deuxième sac, qui se trouve à côté de moi sur le capot, me crie son désir d'être livré. Après un grand soupir, je jette ma quatrième cigarette dans la rue et marche lentement vers l'obstacle. Arrivée à destination, la porte s'ouvre avant même que mes jointures n'aient le temps de frapper.

—Criss, y'é temps qu'tu t'décides !

—... ?

—Chit, man ! Ça fait une heure qu't'es planté d'avant ! J'commençais à penser qu't'étais un cochon... Hey ! T'es pas un cochon j'espère ? Écoute man, j'l'ai dit à ton partner... pour moé, la dope, c'est fini. Lâchez-moé tranquille, sacrement ! J'ai des droits... Chit, c'est-tu Steeve qui t'envoie ? Ostie ! J'y ai dit que j'le paierais la semaine prochaine... C'est quoi que tu veux ? Reste pas planté là ! Ah non, sacrement... dis-moi pas que vous allez couper mon BS ! C'est juste une coloc. Je l'savais, ostie, qu'à m'donnerait du trouble !

La créature qui se tient devant moi a certainement déjà appartenu à la race humaine, mais pas depuis un bon bout de temps. Trop grand, trop maigre, les yeux si creux dans leurs orbites qu'on y voie que deux trous noirs et la peau à la fois grise et olive. La pauvre bête n'a certainement pas vu la lumière du jour depuis longtemps. Ses yeux plissés me le prouvent. Je reste planté devant la chose pendant qu'elle continue sa diarrhée verbale, non sans me demander comment communiquer avec elle. Une idée me vient. J'ouvre lentement le sac et lui montre le contenu. Résultat instantané. Plus un son n'émerge de sa bouche qui reste pourtant grande ouverte. Je bouge le sac de droite à gauche, pendant que sa tête suit le rythme. L'image de Bugs Bunny faisant valser le taureau hypnotisé par la cape rouge me vient en tête. J'éclate de rire et referme le sac.

—Je pense que t’as une enveloppe pour moi.

Sans prévenir, il disparaît dans les entrailles de son logement. Je n’aurais jamais pu prévoir que cette loque humaine pouvait bouger si vite. J’attends un peu. Rien. Pas un bruit, pas de mouvement. Cinq minutes passent. Je m’impatiente et passe la tête par l’embrasure de la porte pour avoir une meilleure vue des lieux. Toujours rien. Je fais un pas à l’intérieur.

—Hey ! crie-t-il en sortant d’une pièce. J’té connais pas ! Reste sur le perron, s’ti ! J’t’emmène ton argent dans pas long. Reste là !

Je retourne à l’extérieur, prends appui sur la balustrade, dépose le sac sur le balcon et fouille les poches de mon jean pour mettre la main sur mon paquet de Camel. Merde ! Je l’ai balancé dans l’auto, tout à l’heure. Une affaire de quelques secondes. Je descends les trois marches et traverse la distance qui me sépare de ma voiture en moins de deux. Exactement où je l’avais laissé. Je m’étire le bras à l’intérieur. En me redressant, satisfait de ma prise, j’entends la porte fermer avec fracas dans mon dos. Non ! J’y retourne en courant et saute sur le palier sans toucher aux escaliers. Évidemment, le sac s’est volatilisé. Je frappe la porte avec l’épaule dans l’intention de la défoncer. C’est seulement quand je me retrouve sur le cul que mon cerveau réalise qu’il n’y a que dans les films qu’on défonce les portes ainsi. Fou de rage, davantage par orgueil que pour m’être fait voler mon sac, je mitraille la porte à grands coups de poing. De l’autre côté, j’entends une faible plainte. J’arrête de frapper, le temps d’entendre ce que la petite voix paniquée essaie de me dire. Rien à faire. L’animal manque de voix.

—Donne-moi mon sac ! que je beugle en balançant un bon coup de pied dans la porte.

—Dehors...

—Quoi ?

—Il est dehors, crie-t-il avec juste assez de force pour que je l’entende.

—Comment ça, il est dehors ? Tu t’es sauvé avec. Voleur !

—L’argent... l’argent est dehors... Laisse-moi tranquille.

L’argent est dehors ? Rapidement, je tourne la tête dans toutes les directions, jusqu’à ce que j’aperçoive l’enveloppe qui se ballote au gré de la brise sur le gazon. Je me redresse lentement en lissant mon linge et regarde autour de moi pour m’assurer de ne pas avoir

trop attiré l'attention des voisins. Un ou deux passants me regardent en me dévisageant, mais retournent vite à leurs occupations. C'est un quartier comme ça. On y trouve le meilleur et le pire, donc personne n'est surpris de voir un fou qui beugle aux portes.

La première chose qu'on remarque en arrivant à Black Lake, en banlieue de Thetford Mines sont les monts artificiels dont l'impressionnante hauteur semble vouloir écraser ce petit village. En continuant sur la 112, je découvre le plus grand trou creusé par des mains humaines qui ne me sera jamais donné de voir : la mine à ciel ouvert de Thetford Mines. Je diminue la vitesse de mon véhicule pour absorber le spectacle, puis étire le bras droit en me penchant sur le côté pour sortir ma caméra du coffre à gants, pendant que de l'autre main, j'essaie de garder la route. Soudain, une sirène attire mon attention. Je me redresse rapidement et dans mon rétroviseur, j'aperçois l'officier qui sous les gyrophares, me fait signe de me garer sur l'accotement. Qu'ai-je fait d'illégal ? Ma vitesse était bien en deçà de la limite permise... Ma ceinture de sécurité est attachée. Bon... j'ai quitté la route des yeux quelques secondes pour prendre ma caméra, mais tout de même.

L'officier de la Sûreté du Québec arrive à ma hauteur en même temps que je coupe le moteur.

—Enlève les clés et descends du véhicule, me lance-t-il sévèrement, sans me demander mes papiers d'identification ni me fournir d'explication.

—Qu'est-ce qui se passe, monsieur l'agent ?

—J't'ai dit de sortir, répète-t-il en posant la paume de sa main droite sur la crosse de son pistolet.

Puis, d'un mouvement subtil de son index, il retire la ganse de sécurité. Sans oser plus de questions, je retire les clés du contact et descends du véhicule. Manquait plus que ça ! J'espère qu'il ne me retiendra pas trop longtemps, j'ai un rendez-vous à respecter, moi !

—Ouvre le coffre de ta voiture.

—Pourquoi ? que je lui demande sans bouger d'un poil. S'il m'oblige à ouvrir le coffre, mes espoirs de sauver le Delirium se volatiliseront.

—Va ouvrir le coffre ! insiste-t-il en sortant son 9mm.

Il garde son arme pointée vers le sol, mais la menace reste la même. Je me dirige nerveusement vers l'arrière de la voiture et y insère la clé sans la tourner. Je relève lentement la tête et regarde l'officier qui se tient derrière moi. Impatient, il me pousse avec sa main armée et utilise l'autre pour ouvrir le coffre de ma voiture.

—Reculer, m'ordonne-t-il sans me regarder.

Malgré son indélicatesse, j'obéis et recule de deux pas sur l'accotement. Il range son arme dans son ceinturon, mais la garde à portée de main pendant qu'il fouille méthodiquement le coffre. Ses mains se fauillent rapidement d'un sac à l'autre : celui qui contient mon linge, celui où se trouvent mes provisions et celui renfermant les deux bouteilles de scotch que j'ai achetées ce matin. Soudain, ses yeux s'ouvrent grands et un rictus apparaît sur le coin de ses lèvres. Il se redresse avec en main, le dernier sac à livrer. L'air dégoûté, il le laisse retomber dans le coffre, se retourne et pose sur moi un regard sombre. Le sang me glace la nuque.

—Retourne-toi lentement, mains dans le dos ! me lance-t-il en sortant les menottes de son ceinturon.

Il m'enfile les menottes sans la moindre précaution. Tout juste s'il ne m'a pas brisé les poignets. Il me pousse ensuite jusqu'à l'arrière de son auto-patrouille, pendant que le conducteur d'un Grand Cherokee se tord le cou pour mieux apprécier le spectacle.

—Tranquille, tranquille, le dealer, me chuchote-t-il à l'oreille en composant un numéro sur son téléphone portable.

Je réalise que quelque chose ne tourne pas rond. Ce policier n'avait aucune raison de m'intercepter. Il ne m'a jamais demandé de m'identifier. Il savait ce qu'il cherchait. Merde ! François m'aurait-il vendu ? Mais pourquoi ? Non, impossible. Quelque chose cloche. Je n'aime pas ça.

—Ouais, Chuck, tu peux arrêter ta surveillance. Le suspect est appréhendé... Ouais, ouais... Non, exactement comme il nous avait dit... Hum hum... Non, sans résistance. Tu viens nous rejoindre ? Hum, hum, à un kilomètre environ de l'observatoire, côté Black Lake... D'accord, je t'attends.

Puis, en se retournant vers moi, il dit :

—Toi, pas un mot... Et tu ne bouges pas jusqu'à l'arrivée de Chuck.

Chuck arrive, sans aucun respect pour la limitation de vitesse, gyrophares et sirène allumés, comme s'il s'amenait sur les lieux d'une fusillade. Son auto traverse la voie et frêne brusquement à la diagonale devant ma petite Corolla, pour s'assurer que je ne fuirai pas. Professionnel, le flic ! Il me prend pour un criminel endurci, ou quoi ? Il s' imagine que je vais bondir sur son collègue, le neutraliser, lui subtiliser son arme de service, arracher mes clés qui sont encore insérées dans la serrure du coffre, courir dans sa direction en vidant mon 9mm sur lui, sauter dans ma voiture et faire crisser mes pneus en descendant la colline à deux cents à l'heure. Je ne dis pas que l'idée ne me plaît pas, sauf que je suis juste un peu menotté ! Il descend de son véhicule comme le faisait le Shérif Rosco P. Coltrane dans la populaire émission des années 80, en remontant son pantalon et en ajustant sa casquette.

—T'es certain que c'est lui, Serge ? demande-t-il en me dévisageant.

—C'est lui, répond sèchement son collègue qui sans aviser, lance mon sac à Chuck.

Souriant à pleines dents, ce dernier jongle un peu avec et l'ouvre.

—Tu sais combien ça va te coûter, trafic de drogue ? poursuit Serge. Qu'est-ce que t'en penses, Chuck ? Au moins dans les dix ans ? J'espère que t'as un bon avocat, mon chum !

—Arrête, Serge. Tu vois pas qu'il est en train de chier dans ses culottes ? Enlève-lui les menottes et paye-le qu'on en finisse.

Merde ! C'est mon rendez-vous de dix-huit heures ! Ils auraient pu s'y prendre autrement. Avec tout ça, j'ai effectivement failli souiller mon pantalon, moi !

—Vous faites chier, les gars ! que je crie. On n'était pas censé se rencontrer à six heures à St-Joseph de Coleraine, ostie ? Vous faites vraiment chier ! que je répète alors que Serge reprend ses menottes.

—François t'a pas averti ? On fait toujours comme ça. Il m'a donné le signalement de ta voiture. Comme on savait que tu prendrais cette route, on y patrouille depuis ce matin. Dans notre position, tu comprends qu'on peut pas prendre la chance d'être vu en train de transiger avec toi. Comme ça, si on est surpris... ben... on est en train de faire notre job. Reste-là. Bouge pas, je reviens.

Faire notre job ??? Que serait-il arrivé, effectivement, s'ils avaient été pris en train de faire leur job ? Hop ! Le dealer en tôle ! Trop

de stress ; je commence à ne plus aimer faire ce genre de livraisons pour François. Il va entendre parler de moi à mon retour, celui-là !

Arrivé à sa voiture, Chuck balance le sac sur le siège du passager par la vitre ouverte. De son côté, Serge ressort de son véhicule avec une enveloppe brune qui contient certainement l'argent de François. Revenu à ma hauteur, il me la balance avec une maladresse intentionnelle. Dès que l'enveloppe atterrit devant moi, je dépose mon pied dessus pour éviter que le vent profite de l'occasion.

—Au plaisir, me lance-t-il en retournant dans son auto-patrouille.

Puis les deux voitures démarrent simultanément, avant de m'abandonner dans un nuage de poussière.

Au plaisir mon cul ! Ma carrière de coursier vient de se terminer à l'instant. François devra s'en trouver un autre. Deux cigarettes tremblantes plus tard, je roule en direction de St-Joseph de Coleraine avec la ferme intention de ne pas m'y aventurer. Passer la soirée dans le même patelin que ces agents un peu fêlés ne me dit rien qui vaille. Mon besoin d'alcool se fait sentir, mais il ne sera jamais assez fort pour m'obliger à arrêter avant d'être rendu à au moins une centaine de kilomètres d'ici. Je regarde donc les bars passer les uns après les autres... Chacun m'invite avec plus d'insistance que le précédent. La peur est un bon dissuasif contre l'envie de boire. Je peux attendre. Environ quarante-cinq minutes plus tard, en arrivant à Lennoxville, les néons rouge et bleu m'indiquent que le Motel du Routier est prêt à recevoir les voyageurs en quête d'un bon lit. En m'engageant dans son stationnement, j'aperçois les deux enseignes qui m'intéressent : restaurant, et juste en dessous, en belles grosses lettres clignotantes : bar. C'est ici que je veux passer la nuit.

Après une soirée bien arrosée, en direction de ma chambre, clé en main, je dois prendre appui sur tout ce qui est bien ancré pour ne pas me briser le nez sur le plancher. Mes yeux n'arrivent plus à fixer l'image du couloir qui se balance de gauche à droite. Arrivé à la porte de ma chambre, je dois m'y reprendre à plusieurs reprises pour parvenir à la débarrer. J'ouvre, puis me retourne pour faire face à la déesse enivrée qui m'a accompagné et qui a su garder son équilibre en posant sa main sur mon épaule. J'éclate de rire en appuyant le dos au mur pour ne pas tomber. Son rire se joint au mien. J'essaie de reprendre mon souffle pendant qu'elle perd son équilibre et s'effondre sur le tapis en riant de plus belle. Je l'aide tant bien que mal à se relever, tandis

qu'elle me retient pour éviter que je m'effondre à mon tour. Durant un temps, nous sommes plantés et vacillons l'un devant l'autre. Elle lance une œillade à l'intérieur de la chambre avec un large sourire qui s'estompe dès que je lui dis :

—Écoute, belle inconnue, je suis désolé, mais je ne peux pas...

—Je le savais, t'es marié ! lance-t-elle en me balançant une claque.

Je me frotte la joue en regardant ses jolies fesses tituber le long du corridor. Elle continue à m'injurier, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Mon fou rire reprend. Je referme la porte derrière moi, amusé par la situation. Je me devrai me divertir seul, ce soir.

Je me réveille en sursaut, assis au milieu de ce lit inconnu, désorienté, émergeant d'un cauchemar dont j'ai malheureusement souvenir. On frappe à la porte ! Je me frotte les yeux, tandis que le frappeur reprend son manège en se faisant plus insistant et en criant d'une voix sourde :

—Quoi ? que je crie en direction de la porte qui continue à m'agresser.

—Monsieur, il est midi. Vous devez quitter la chambre... À moins que vous ne vouliez la louer pour une autre journée ?

—O.K., O.K., je me lève, que je lui balance sans trop comprendre ce qui se passe.

Je jette les draps au pied du lit en me frottant les yeux. Ils ne veulent pas s'ouvrir. À tâtons, je trouve mon téléphone cellulaire laissé sur la table de nuit et confirme qu'il est bien midi. La lumière du soleil qui filtre par les rideaux de dentelle me fend le crâne. À moitié aveugle, je me dirige péniblement vers la douche, que j'ouvre à pleine puissance en n'utilisant que le robinet d'eau froide. En sortant, je passe devant le miroir et décide de ne pas me raser aujourd'hui. Une barbe de quelques jours, les traits creusés par la fatigue, le stress et une consommation d'alcool abusive... le gars du miroir n'est vraiment pas beau à voir. Mais bonne nouvelle, les marques témoignant de mon altercation avec François commencent à disparaître. À moins que ce ne soit mes yeux qui commencent à s'y habituer. J'étire la peau de mon

visage dans tous les sens en me renvoyant des grimaces dans la glace. Plus de douleur, c'est au moins ça de bon !

Une heure, deux cafés et un croissant plus tard, je suis en direction de Roxton Falls. J'aimerais pouvoir profiter de mes derniers jours de vacances pour me reposer. Vraiment me reposer. Ne plus penser au Delirium pendant quelques jours serait presque une jouissance. Le calme total. La paix. Une connaissance à moi possède un petit chalet dans les bois... Il ne rechignera certainement pas si je l'appelle à la dernière minute, pourvu que ledit chalet soit disponible. Tout en gardant l'architecture originale des lieux, ce type a eu la brillante idée de transformer l'ancienne écurie du domaine qui ne faisait qu'accumuler la poussière et les araignées en un magnifique petit cottage d'été. Au rez-de-chaussée, les trois box ont été convertis en cuisine, salle à manger et petit salon. Là encore, les séparations authentiques ont été conservées. À l'étage, l'entreposage du fourrage a été remplacé par une magnifique chambre à coucher meublée au goût du début du siècle. Le chalet n'est accessible que par un chemin privé qui le rend encore plus intime. L'endroit idéal pour passer quelques jours à méditer sur le sort du Delirium et sur la bonne façon d'utiliser les six mille dollars que François me remettra dès mon retour à Verdun dimanche prochain. Il m'avait assuré qu'il s'agissait d'argent facilement gagné, sans stress. Je devrai me retenir pour ne pas lui péter la gueule à nouveau.

Je suis de retour à Verdun depuis quatre jours. Si l'envie de faire la fête ne se pointe pas, mon besoin de me saouler la gueule, lui, est bel et bien présent. J'ai donc quitté le Delirium très tôt et me suis installé en toute intimité avec ma bouteille de *Jack Daniel's* dans mon petit logement. La fenêtre du salon qui donne presque directement sur la terrasse du Delirium fait que toute la soirée, j'entends les murmures d'une clientèle très peu discrète. Ils discutent de la fermeture imminente du bistro, du fait que son propriétaire semble ne rien faire pour sauver la situation, de ce que chacun aurait fait autrement pour assurer la rentabilité de l'endroit. Mais pour qui se prennent-ils, ceux-là ? Facile de prendre une bière et de jouer au gérant de patio, mais j'aimerais les y voir, moi ! Julie essaie tant bien que mal de leur faire comprendre que de mon salon, je risque fort de les entendre. Mais ils continuent. Parfois, je les entends rire aux éclats. Ils me donnent tous le goût de vomir. Je suis tenté, en bon citoyen que je suis, de téléphoner aux forces de l'ordre afin de porter plainte pour nuisance publique. Ça leur fermerait sûrement la gueule. Puis, au travers cette cacophonie, j'entends une voix plus familière. C'est Isabelle qui veut savoir si je suis passé. Quelqu'un lui répond, je pense que c'est Jean, qu'il m'a vu partir plus tôt en soirée et que je n'avais pas l'air d'en mener large. Elle doit être découragée par la perspective de me voir de mauvaise humeur, puisqu'elle s'installe avec la bande de râleurs. Tant mieux... je ne veux pas être dérangé.

C'est surprenant les décisions qu'on peut prendre lorsqu'on est aveuglé par l'émotion. Du recul, voilà ce qu'il m'aurait fallu. Prendre de vraies vacances pour me distancer du Delirium. Prendre le temps de me calmer. Six mille dollars. Mais qu'est-ce que je pensais pouvoir faire avec six mille dollars quand l'ensemble de mes dettes avoisine le demi-million si j'inclus les créances du Delirium, les impôts impayés, l'hypothèque de la maison de Slim et les poursuites des créanciers qui craignent que je déclare faillite avant qu'ils soient remboursés. Six mille beaux dollars ; j'ai rempli le restaurant et payé quelques factures courantes. Mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans un océan de dettes. En fin de compte, je suis revenu au point zéro. La situation est

pourtant simple... Il n'y a plus rien à faire. Même si le Delirium était plein du matin au soir au cours des six prochains mois, les obligations mensuelles de l'incorporation sont rendues beaucoup trop importantes pour penser pouvoir m'en sortir. Non, c'est devenu inévitable. Ce n'est plus qu'une question de temps.

Je vide la bouteille en pompant trois longues gorgées sans sourciller. Toute une différence entre ce que je consomme maintenant et le soir où j'ai bu mon premier verre de scotch, il y a seulement une dizaine de mois de cela. Je pouvais passer des heures à le savourer, à essayer de trouver toutes les subtilités dans mon verre. Aujourd'hui, je cale mon verre en espérant que la magie opère le plus vite possible, sans égard à la qualité du liquide. Merde ! J'ai besoin d'une bonne douche. De toute façon, je ne veux plus entendre les imbécillités qui se disent sur cette terrasse. La vérité, c'est que j'ai surtout peur d'entendre Isabelle abonder dans le même sens que les autres. Je pourrais lui pardonner n'importe quoi, mais pas ça. Je ferme la fenêtre en la faisant claquer, puis marche en chancelant jusqu'à la salle de bain où je fais couler l'eau froide dans le lavabo. Un bon rasage et une douche chaude me changeront peut-être les idées. L'image que me projette le miroir me fait régurgiter la portion d'alcool que mon sang ne peut plus absorber. Je me brosse les dents à plusieurs reprises et asperge mon visage d'eau froide avant de commencer à me raser. Je reste planté longtemps devant le miroir, à observer les larmes qui coulent le long des joues de l'homme qui me regarde.

La douche a eu l'effet escompté. Peut-être que c'est juste le fait de ne plus être à portée d'oreille des médisances. Mes idées noires commencent lentement à me quitter, sans pour autant raviver ma gaieté. Épuisé, mais incapable de plonger dans le sommeil, je m'installe au lit avec un roman. *Dortmunder* sait toujours comment me faire sourire. Malheureusement, j'ai parfois l'impression que *Donald Westlake* calque la malchance de son personnage sur ma vie. J'entame la douzième page quand j'entends gratter à la porte. Je n'ai pas le temps de me souvenir si je l'ai verrouillée ou non, qu'elle s'ouvre.

—Sébastien ? demande Isabelle à voix basse.

Elle avance dans le couloir en essayant de ne pas trop faire de bruit, puis sa tête apparaît dans l'embrasure de la porte.

—Sébastien... je te dérange ?

Pour toute réponse, je lui fais une place en m'asseyant en retrait au milieu du lit. Elle vient me rejoindre aussitôt, passe ses bras autour de mon cou et me serre contre elle. Ses cheveux glissent contre mon épaule lorsqu'elle y appuie sa joue. Je lui rends à peine son étreinte.

—Ça va ? m'interroge-t-elle en se retirant.

Son haleine sent l'alcool et ses yeux m'indiquent qu'elle en a consommé plus qu'elle ne l'aurait dû. Probablement autant que moi, ce qui n'est pas peu dire. J'ai toujours aimé prendre un verre avec elle, mais cette nuit, son état d'ébriété me rebute. C'est peut-être parce qu'elle reflète mon image... ou parce qu'elle s'est enivrée avec d'autres que moi... Une pointe de jalousie ? Possible. Mais c'est surtout que j'aurais aimé qu'elle vienne me rejoindre dès qu'on lui a dit que j'étais parti de bonne heure et que je n'avais pas l'air d'en mener large, plutôt que de passer la soirée à boire avec cette bande de vau-tours.

—Est-ce que tu m'aimes ? soupire-t-elle.

—... ?

—Allez, bel homme. Franchement et sans détour. Est-ce que tu m'aimes ?

En me remémorant ma conversation avec Patrick, je l'observe sans savoir s'il s'agit d'une question sincère ou d'un piège. J'essaie de sonder la profondeur de ses yeux, mais la quantité d'alcool ingurgitée de part et d'autre m'empêche d'y voir quoi que ce soit. L'entente voulant qu'il n'y ait pas d'attache entre nous tient-elle encore ?

—Tu es celle que j'aime présentement, dis-je sans réfléchir.

C'est tout moi, ça ! Pragmatique jusqu'à la fin. Je lui réponds trop rapidement, sans lui donner la réponse qu'elle veut vraiment entendre. La réponse que j'aimerais pouvoir m'entendre dire. Si je devais m'analyser, je dirais *tout de go* qu'il y avait fort certainement un peu d'orgueil derrière ma réponse. Je l'aime vraiment. Je ne sais pas ce que je ferais si elle n'était pas dans ma vie, si elle me quittait. La peur... Voilà la vraie raison de ma réponse insignifiante. Comme je l'ai mentionné à Patrick, la peur de la perdre si elle n'entretient pas les mêmes sentiments à mon égard. Ah ! Et puis merde... Je fais le grand saut, je lui avoue tout et la vie n'en sera que meilleure.

—Je...

—Non, tu ne m'aimes pas, me coupe-t-elle trop vite à mon goût, ce qui me place aussitôt sur la défensive.

—Pas encore ton histoire de trophée ! Je croyais qu'on en avait fini avec ça...

—Non, non... c'est fini. Je sais maintenant que ce n'est pas ce que tu recherches...

—Alors quoi ?

—Je pense que t'aimes certaines choses de moi. C'est une grosse différence.

—J'aime tes yeux... J'aime ta bouche... J'aime tes seins...

—Arrête, Sébastien, c'est sérieux. Je...

—Je veux pas jouer à ce jeu. Pas maintenant, Belle...

—Ce que je suis en train de te dire, c'est que je comprends et c'est correct. On était tous les deux en détresse quand on s'est rencontrés. Sais-tu ce que ça signifie, pour moi, que tu m'aies emmené à l'oratoire Saint-Joseph, cette nuit-là ? Personne d'autre ne l'aurait fait sans poser de questions.

—Tu deviens trop sentimentale, Belle, dis-je sarcastiquement. Je pense que t'as trop bu.

—Je te ferai remarquer que t'es en état d'ébriété assez avancé aussi. Tu te rends compte qu'on est toujours en boisson quand on se rencontre ?

—... ?

—Tu te souviens d'une seule fois ?

—Eh bien... euh... il est tard, Isabelle, et comme tu viens de me le faire remarquer, je suis saoul... Ma mémoire n'est pas très bonne en ce moment. Je pense que je n'étais pas en boisson la journée où je t'ai embauchée. Et toi, t'avais bu ?

—Arrête... Sois sérieux. Que ferais-tu si je disparaissais ?

—Quoi ? Tu me quittes ?

—Non, nono. Je veux savoir ce que tu ferais si demain, par exemple, je disparaissais.

—Est-ce que je continuerais ma petite vie sans broncher ou est-ce que je parcourrais le monde pour te retrouver... c'est bien ça que tu me demandes ?

—Ouais, c'est à peu près ça.

Pendant un court instant, je m'imagine seul pour affronter ma vie. Juste à y penser, mes yeux s'humidifient. Ma bouche s'ouvre pour formuler une réponse, mais aucun son n'en sort. J'imagine que c'est la réaction qu'Isabelle espérait puisqu'elle m'embrasse délicatement

pour m'empêcher de continuer. Son souffle chaud dans mes oreilles commence à me faire oublier notre petite conversation. Je lui caresse le dos en enfilant mes mains sous son chemisier oriental de soie et l'invite à venir me rejoindre. Sa main glisse doucement sur ma poitrine, mon ventre, et descend jusqu'à mes cuisses. Je contemple ses yeux azur et la douceur de sa peau pendant qu'elle me caresse. Sa façon d'entrouvrir les lèvres et de laisser échapper une petite plainte lorsque mes doigts la touchent doucement éveille en moi une passion que je ne peux contrôler. Je m'approche pour l'embrasser, mais elle me repousse violemment sur le lit, se relève, puis dans son empressement, se déshabille en déchirant presque son chemisier. J'enlève mon caleçon, mais pas assez vite. Elle me l'arrache d'un seul mouvement, me saute dessus et m'embrasse si fort que nos dents s'entrechoquent. En prenant appui sur ma poitrine, elle s'assoit sur moi en fermant les yeux, la bouche entrouverte, silencieuse, et me guide en elle. Elle se penche vers moi, me déchire presque une oreille en la mordant et reprend sa position en y allant d'un léger mouvement de hanches qui me fait perdre tous mes moyens. En nichant ses pieds à l'intérieur de mes mollets et en prenant appui sur ma poitrine, elle entame un mouvement de va-et-vient, entrecoupé de girations du bassin qui me rendent fou. Chaque fois que j'essaie de me redresser, elle me retient fermement en exhibant un sourire de satisfaction. Je lui caresse un sein et de l'autre main, je l'invite à augmenter la cadence. Elle accepte. Un moment plus tard, elle me sent raidir en elle. J'essaie de me retenir pour faire durer notre plaisir, mais Impossible. Elle se laisse tomber sur mon torse sans me libérer de son corps, et m'embrasse en poursuivant ses mouvements de hanches. Au début, ses mouvements sont lents. J'essaie de me dégager de son étreinte, mais elle me retient en passant ses bras dans mon dos et en y plongeant ses ongles. La douleur que je ressens ravive mon corps. Elle m'embrasse à nouveau et augmente la cadence de ses mouvements. Ce regain de vie m'excite et cette fois, c'est à mon tour de mener la danse. Je la fais pivoter violemment et grimpe sur son corps en retenant ses bras au-dessus de sa tête d'une main pendant que l'autre me guide en elle. Sans lâcher ses poignets, je lui mordille les seins. Son corps se tortille pendant qu'elle laisse échapper de petits cris. Je libère ses bras en même temps que je me retire d'elle. Elle essaie de me retenir, mais rien à faire. Je descends lentement en embrassant et mordillant son ventre et ses cuisses,

en même temps que je lui caresse les seins. Je me relève la tête et regarde brièvement son visage suppliant juste avant de plonger entre ses jambes. Ses doigts me griffent les épaules pendant qu'elle me presse à revenir en elle. Je fais durer la délicieuse torture encore un instant, jusqu'à ce que je sente son corps se raidir et mon excitation arriver à son paroxysme. Je remonte rapidement pour l'embrasser, tandis que mes mouvements de bassin se font de plus en plus rapides et insistants. Elle m'enlace et me tire contre elle à l'instant même où nos cœurs se déchirent à l'unisson. En me cambrant, je laisse échapper un grognement profond, puis me laisse retomber, inerte. Nous restons un temps dans cette position, couverts de sueur et immobiles.

—C'était bon, mon ours ? demande doucement Isabelle avec un sourire de satisfaction.

Un peu plus tard, nous sommes allongés côte à côte, les draps au pied du lit. Elle se tourne sur le côté, enlace ses jambes autour des miennes et pendant qu'elle m'observe, passe ses doigts sur la poitrine velue de son ours qui laisse échapper quelques petits grognements. Mon souffle est devenu profond et lent, à la limite du sommeil. J'ouvre paresseusement les yeux, enlace mes doigts aux siens et demande :

—Et toi, m'aimes-tu ?

Aujourd'hui, c'est la fin. La vraie. L'inévitable, la douloureuse fin. La fin d'octobre. La fin du rêve. La fin du Delirium. Je savais qu'elle arriverait un jour, mais je pensais encore pouvoir m'en sortir en trouvant l'astuce. Il doit y avoir une astuce. J'ai surtout de la difficulté à accepter qu'après avoir magouillé avec M. Frank, après avoir réussi à tenir le fisc à distance et aussi, après avoir joué au *dealer* de pacotille, ce soit un simple commis des comptes fournisseurs de merde qui me plante aujourd'hui le clou fatal. Son discours est bref.

—Aussi longtemps que votre compte sera en souffrance, il n'y aura plus de livraison. La commande que vous avez passée hier a été annulée.

Tout en observant les gros flocons blancs tomber du ciel, j'essaie en vain de lui expliquer : pas de bouffe à vendre, pas d'entrée d'argent. Pas d'entrée d'argent, pas de règlement des comptes en souffrance. C'est de la mathématique élémentaire, bordel ! Ça ne prend pas un diplôme en sciences appliquées pour comprendre. Bon, le représentant n'a certainement pas terminé son secondaire avec succès parce qu'il ne comprend rien à rien.

—Écoute-moi bien, dis-je. C'est pourtant logique. Présentement, le Delirium est à sec. Je ne peux même pas ouvrir aujourd'hui si je ne reçois pas la commande avant 10h00.

—Votre compte est en souffrance. Faites un transfert bancaire et dès que votre compte sera rétabli, j'autoriserai la livraison de votre commande.

—Je comprends, mais pour l'instant, si je ne reçois pas ma commande aujourd'hui, je devrai fermer le Delirium...

—Votre compte est en souffrance et...

—Oui ! J'ai compris... Pas de livraison ! Va te faire foutre !!!

Le téléphone s'écrase sur le mur et tombe en mille morceaux sur le plancher. Rien pour régler la situation, mais ç'a le bénéfice de me défouler un peu. Une chose est certaine, je ne me ferai plus déranger par sa sonnerie. J'espère juste avoir fait exploser le tympan de ce foutu commis.

Un peu plus tard, c'est avec le cerveau engourdi que je ramasse le téléphone brisé et que je procède machinalement à la fermeture du Delirium. Je me suis trop longtemps entêté à croire au miracle. Je me disais que chaque jour que le Delirium parvenait à rester ouvert me rapprochait de la réussite ou tout au moins, d'une reprise. Face à cette fermeture forcée, je réalise finalement que durant tout ce temps, j'avais perdu mon sens de la réalité. Je mentais à tout le monde... Je me mentais. L'imposteur de mon *bad trip* chez Jean est finalement dévoilé. Je jouais un rôle depuis trop longtemps. Caché derrière mon masque, je m'adaptais à la situation tant bien que mal et faisais voir aux gens ce qu'ils avaient besoin de voir. J'ai mis tant d'énergie à leur faire croire que j'étais en contrôle, que j'ai fini par y croire. Mais le contrôle n'est qu'illusoire.

Avec les hauts et les bas du Delirium, j'avais trouvé la drogue qui m'allumait. L'impression d'être à la limite du précipice avec les yeux bandés. Dans cette position, chaque décision, chaque mouvement menaçaient de me projeter dans le vide. En fin de compte, mon besoin de me sentir vivant et ma quête d'adrénaline auront éclipsé toute logique, jusqu'à ce que chaque mauvaise décision s'avère plus excitante et plus intéressante que celle qui m'aurait simplement permis de comprendre l'évidence : la fermeture imminente du Delirium. Mais maintenant, l'expérience est bel et bien terminée. L'adrénaline a subitement quitté mon corps. Je suis si fatigué. Je me laisse glisser au sol, le dos appuyé contre le réfrigérateur à desserts. Les larmes coulent sur mes joues. J'allume machinalement une cigarette qui grille presque entièrement seule entre mes doigts, puis en allume une autre. En après-midi, partiellement remis de mes émotions et grâce à quelques scotchs rapidement avalés pour me donner le courage nécessaire, j'appelle les filles à l'aide de mon cellulaire pour leur annoncer la mauvaise nouvelle. Mes fournisseurs et mes clients l'apprendront assez vite, lorsqu'ils se briseront le nez sur la porte. Sans conviction, je vais installer une affiche écrite à la main indiquant « Merci quand même ! » sur la porte, que je ferme à clé. Je ne veux plus voir personne aujourd'hui.

Assis nu sur le divan du salon à masser mes jointures meurtries, j'entends Isabelle arriver en courant dans le couloir.

—Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle, à bout de souffle.

—Rien.

—Comment ça, rien ? Il y a cinq minutes, nous faisons l'amour et maintenant, il y a deux trous dans le mur de la salle de bain et tes jointures saignent...

—Laisse tomber... c'est... simplement la frustration accumulée suite à la fermeture du Delirium.

Isabelle me connaît assez bien pour savoir quand je lui mens, mais elle me connaît aussi assez bien pour savoir que lorsque je refuse de m'ouvrir, il est inutile de continuer à me questionner. Il y a à peine quinze minutes, elle s'écroulait, épuisée, à côté de mon corps inerte, puis elle est restée sans bouger à me regarder dans les yeux. Le moment était parfait et les mots devenus inutiles. C'est alors que j'ai réalisé qu'il y avait une ombre... infime, mais une ombre quand même. Une crainte m'envahissait. Ce que je vivais n'était qu'un rêve et je risquais de me réveiller à tout moment. J'ai caressé les cheveux d'Isabelle et j'ai laissé descendre ma main le long de son dos imbibé de sueur. À cet instant précis, le temps n'existait plus, il s'est arrêté et tous mes problèmes se sont évaporés. Elle m'aurait demandé de tout laisser tomber pour m'enfuir avec elle que je l'aurais fait sans hésiter. Il n'y avait qu'elle. Mais j'avais besoin de la toucher, de sentir la chaleur de son corps pour me prouver qu'elle se trouvait bel et bien à mes côtés. Finalement, la vérité m'a sauté en plein visage. Il n'y avait aucun risque que je me réveille de ce magnifique rêve... C'était pire encore, beaucoup plus cruel. Nous sommes en train de vivre une idylle parfaite, mais éphémère, et nous en sommes tous les deux bien conscients. Donc, je reste muet et détourne les yeux.

Elle prend ma main dans les siennes et l'observe brièvement en tordant lentement chaque doigt, pendant que je grimace de douleurs.

—T'as rien de cassé... T'es certain que tu ne veux pas m'en parler ?

—Certain, que je lui lance sur un ton un peu trop sec.

—Bon d'accord, dit-elle en se levant. Il se fait tard, je dois y aller.

Elle retourne en direction de la chambre à coucher sans rien ajouter. Quelques minutes plus tard, elle en ressort habillée et se dirige vers la porte d'entrée. Elle attend un instant, la main appuyée sur la poignée de porte, mais je reste silencieux. Après quelques secondes qui m'ont paru une éternité, je lui souhaite bonne nuit sans prendre la peine de me retourner.

—Soigne ta main, bel homme, dit-elle en refermant la porte derrière elle.

Je me lève et décoche un autre coup de poing dans le mur. Un autre trou à réparer demain ! Maintenant, mes jointures me font mal.

On frappe à ma porte ? Je regarde le réveille-matin... 8h00. Merde ! Qui vient me réveiller à cette heure ? Les yeux encore fermés, j'enfile difficilement mon pantalon de pyjama. On frappe encore, mais cette fois, avec insistance.

—J'arrive, merde ! Laisse-moi le temps de m'habiller !

Ça frappe encore plus fort. C'est quoi l'urgence, bordel ? Je sors de ma chambre en courant et glisse sur quelque chose de chaud et gluant. Manquait plus que ça ! Le chat n'a pas digéré son souper de la veille ! Quelques pas de danse plus loin, j'arrive à la porte et m'empresse de l'ouvrir.

—Quoi ? que je lance à l'intrus.

Mais le sang me glace aussitôt, et ce n'est pas à cause du froid.

—He wants to see you... Now !

—...

Mon visiteur m'indique des yeux la grosse *Chrysler* noire garée devant mon logement. Je l'avais presque oublié celui-là. Évidemment, lui ne m'a pas oublié. Ça y est... Ce printemps, on va me retrouver au fond d'une carrière enneigée ou pire, on ne me retrouvera jamais, puisque mon corps finira à Laval, dans une poutre d'un nouveau condominium. Là-bas, ça pousse comme de la mauvaise herbe. Je sors et marche vers l'auto... Que faire d'autre ? Eyes m'arrête de sa main osseuse, qu'il appuie sur ma poitrine en me regardant d'un drôle d'air. C'est la première fois que je le vois sourire. Sourire, c'est vite dit. Grimacer serait plus exacte. Puis il me lance :

—Get dressed, stupid !

Bonne idée. Pendant que je prends le chemin de ma chambre à coucher, j'entends Eyes qui me suit. Je n'ose pas me retourner pour m'en assurer, de peur qu'il se fâche. Il sait ce qu'il a à faire, après tout. Trois minutes plus tard, je suis dans le corridor menant au salon. Cette fois, je fais bien attention d'éviter le cadeau de mon chat. Évidemment, j'ai Eyes sur les talons. Soudain, je l'entends piétiner et lâcher un juron. Maintenant, c'est moi qui souris. En passant devant la salle de bain, je lui demande si je suis présentable ou si je devrais me raser.

—Just go, dammit ! lance-t-il en me poussant dans le dos.

En reprenant mon équilibre, je me retourne et aperçois son regard. Il est clair qu'il n'apprécie pas mon genre d'humour. À l'extérieur, il passe devant moi et m'ouvre la portière arrière. En plissant les yeux, je peux voir M. Frank qui m'attend sur la banquette. Ma respiration est saccadée et chaque expiration saisie par le froid produit un petit nuage blanc. Eyes a la courtoisie de m'aider à entrer dans la voiture en m'écrasant les épaules.

—Allez... viens t'asseoir, petit, m'accueille M. Frank en tapotant la banquette de sa main droite. Faut parler, Sébastien

—M. Frank... quelle surprise !

—Ouais, j'imagine. T'espérais que je t'oublie, peut-être ?

—J'aurais aimé, dis-je en m'installant à côté de lui.

—T'as des couilles, petit, mais il y a des jours où tu devrais juste te la fermer.

Pendant ce temps, Eyes en profite pour prendre place derrière le volant. M. Frank lui tape sur l'épaule.

—O.K., let's go ! ordonne-t-il avant d'ajouter à mon attention, sans même me regarder : on va faire un tour.

Nous tournons à droite sur Hickson, puis Eyes s'engage sur Wellington en direction des avenues. Tout le monde reste silencieux. De mon côté, je n'ose plus dire un mot, de peur que ce soit mon dernier. Et si ce devait être le dernier, je préfère attendre le moment opportun. Je me rends vite compte que nous n'allons pas vraiment dans un lieu précis. Eyes ne fait qu'emprunter les rues de Verdun au hasard, et revient souvent sur les mêmes. M. Frank, lui, m'observe en silence depuis ce qui me semble une éternité. Je sens son regard intense sur tout le côté gauche de mon corps. Ne sachant plus comment m'installer, je change souvent de position quand j'entends finalement :

—Fais du bien à un cochon et il viendra chier sur ton perron !

—Pardon ?

—Tu m'as manqué de respect, Sébastien.

—...

—Quand t'as eu besoin de mes services, je t'ai aidé, non ?

—Oui...

—Je t'ai fait obtenir l'argent dont t'avais besoin. T'as eu une belle maison. Et t'aurais eu encore de l'argent si t'avais pas fait le crétin. Le *deal* parfait, non ?

—Je m'excuse, mais...

—Ta gueule ! gronde-t-il d'une voix aussi puissante que le tonnerre.

—He doesn't get it, boss, lance Eyes sans se retourner.

—Stop the car ! aboie M. Frank.

La voiture s'immobilise presque instantanément. Maintenant, j'ai la trouille. En bougeant uniquement les yeux, j'essaie de voir où nous nous trouvons. Une ruelle ! Cette fois, je ne vois vraiment pas comment je vais pouvoir m'en sortir. Mon petit manuel du *Mafioso pour les nuls* ne couvrait pas ce chapitre. Je reste assis, silencieux, et je ne bouge surtout pas. M. Frank me fusille des yeux.

—Je t'avais demandé une seule chose, reprend-il, tu te souviens ?

—...

—Regarde-moi quand je te parle ! Qu'est-ce que je t'avais demandé ?

—De prendre soin de la maison, que je répons d'une voix cassée en tournant la tête vers lui.

—De ne pas perdre la maison !

—Techniquement, je ne l'ai pas perdue...

—Ne joue pas au plus fin avec moi, Sébastien !

—Les gens de la banque ne travaillent-ils pas pour vous ? que je m'aventure à demander.

—C'est pour ça que t'es ici à m'écouter au lieu de supplier Eyes d'arrêter de te faire souffrir. Je me suis déjà arrangé pour racheter la maison à un prix beaucoup moins chère que ce qui avait été convenu avec toi.

—Alors c'est quoi le problème ?

—Le problème ? Le problème, c'est que t'as pas honoré ta part du marché. Le problème, c'est que je t'ai fait confiance et que t'as tout foutu en l'air. Le problème... c'est que t'as fait faillite et que s'il y a une enquête approfondie, quelqu'un peut découvrir que t'as jamais eu de placements, que t'as jamais travaillé pour mon ami et que tous tes papiers étaient faux. Le problème, c'est que si la filière remonte jusqu'à moi, moi, je vais descendre jusqu'à toi.

—...

—Maintenant, sors de ma voiture ! Assure-toi que rien ne me forcera à te revoir. On se comprend bien ?

La portière s'ouvre et les mains d'Eyes m'agrippent le bras et l'épaule, puis me projettent violemment dans les sacs à ordures qui

traînent derrière les maisons. La voiture disparaît au bout de la ruelle et tourne sur le boulevard LaSalle. Je me relève en frottant mon pantalon mouillé par la neige humide et décolle les pelures de banane qui y sont restées accrochées.

Isabelle me manque. Elle est en visite chez sa famille, à Québec, pour la période des Fêtes. Le matin, pour passer le temps, je me rends au centre d'emploi pour remplir des demandes d'emploi sur Internet. Généralement, je passe le reste de la journée chez moi à végéter, à attendre l'appel d'un potentiel employeur. En tant que travailleur autonome je n'ai pas le droit de toucher l'assurance chômage et l'aide sociale me refuse son aide tant que l'enquête sur ma faillite ne sera pas conclue. Et disons que j'aimerais mieux qu'il n'y ait pas d'enquête. Déjà deux mois depuis la fermeture du Delirium. Le manque d'argent m'oblige à rester stationnaire, car l'essence est devenue un luxe. J'en suis rendu à devoir accepter l'aide d'amis et de certains membres de ma famille, qui, pour des raisons qui m'échappent, semblent m'apprécier davantage que lorsque je réussissais.

Chaque matin, je prends mes *courriels* en espérant recevoir une convocation pour une entrevue d'emploi. Il semblerait que mes trois années d'expérience à la barre d'un commerce ne produisent pas beaucoup d'effet chez les employeurs. Je lis un à un les messages de refus, jusqu'à ce que j'en trouve un qui attire mon attention. Mes yeux s'écarquillent, mon cœur se met à battre la chamade. Isabelle m'écrit :

« Salut, bel homme. Je dois allonger mon séjour à Québec. Ma grand-mère est très malade et je prends soin d'elle pour encore quelques jours. Je devrais être de retour à Montréal dans la semaine du 10 janvier. Je pense à toi tout le temps. J'ai hâte d'être dans tes bras et de me délecter de tes baisers. Est-ce que je te manque ? Je te reviens bientôt, bel homme. Isabelle xxx. »

Est-ce que tu me manques ? Tu veux rire ! C'est l'enfer, ici, sans toi ! C'est la déprime ! Être sans la femme qu'on aime quand on est occupé par le travail ça passe, mais être sans sa Nymphe quand il n'y a rien d'autre à faire que sentir la solitude planter la pointe de sa lame au creux de ton âme, c'est trop. Si je pouvais me payer un plein d'essence, je serais à Québec ce soir même pour crier ton nom dans les rues jusqu'à ce que quelqu'un me dise : « Arrête de beugler, le malade ! C'est à la troisième porte à gauche que ton Isabelle se trouve ». Est-ce que tu me manques ? J'aurais dû te le dire quand tu me l'as demandé...

«OUI JE T'AIME!!!», au lieu de la connerie que je t'ai répondue. À ton retour de Québec, je t'assure que t'avoueraï mon amour. Juste à y penser, je ne tiens plus en place. J'ai hâte de t'entendre gratter à ma porte, Belle Dame. De voir ton sourire quand je t'ouvrirai. De t'embrasser pendant que nous nous étreindrions avant même d'avoir refermé la porte avec le bout de mon pied. De plonger mon regard dans le tien et de deviner ton état d'âme. Oui, tu me manques. Soigne ta grand-mère et reviens-moi au plus vite, ma belle Isabelle. Voilà ce que devrais lui écrire et même plus encore, mais comme un con, je laisse mes doigts taper :

«*Prends soin de ta grand-mère. Tu me manques. À la prochaine.*
xxx »

10 janvier, 21h00. Je tourne en rond depuis des heures. L'autobus d'Isabelle doit être arrivé à l'heure qu'il est ! Pourquoi n'est-elle pas encore ici ? Sans nouvelles depuis son dernier courriel, la paranoïa me gagne. Il lui est arrivé quelque chose... Sa grand-mère est décédée... L'autobus a fait une sortie de route... Elle est à l'hôpital... L'hôpital ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Le quartier où elle se trouve est reconnu pour ne pas être très sécuritaire... Merde ! J'aurais dû lui offrir d'aller la chercher à Québec. Stop ! Arrête de flipper, bonhomme ! Elle a sûrement voulu profiter de sa dernière journée en compagnie de sa famille et elle prendra le dernier bus...

Toc, toc, toc.

Toc, toc ??? Pas... *gratte-gratte* ? Qui ça peut bien être ? Isabelle ne frappe jamais à ma porte. Je ne veux pas de visite ce soir. Isabelle est sur le point d'arriver. *Toc, toc, toc.* Merde ! L'indésirable insiste. Je vais vite me débarrasser de lui, puis je vais aller me calmer au salon avec un petit verre de scotch en attendant ma Belle. Je m'empresse d'ouvrir avec un air méchant pour faire comprendre à l'intrus qu'il n'est pas le bienvenu.

—Faut que je te parle.

Son visage est sans vie. Je reste planté là, figé sur place. Je ne sais pas pourquoi, mais j'anticipe le pire. Je l'invite à entrer. Elle refuse.

—Qu'est-ce qu'il y a, Belle ?

—C'est fini.

—Je comprends pas... Allez, entre... Qu'est-ce qui est fini ?

—Je ne veux pas entrer... Nous, c'est entre nous que c'est fini.

—... ?

—On doit arrêter de se voir.

Je ne sais plus quoi dire. Elle reste debout devant moi, les deux pieds dans la neige, les yeux fuyants. Je veux pleurer, frapper quelque chose... Je veux mourir !

—Je ne comprends pas... Entre, merde, il fait froid... T'as rencontré quelqu'un à Québec ?

—Tu dis n'importe quoi, il n'y a personne d'autre... Non, je ne veux pas entrer. Je dois y aller, maintenant, annonce-t-elle en se retournant.

—Attends ! S'il n'y a personne... alors pourquoi ?

—C'est comme ça. On doit arrêter de se voir, c'est tout. Fais attention à toi, Sébastien, termine-t-elle avant de partir.

Mon monde vient de s'écrouler. Paralysé, je la regarde disparaître dans la nuit sans rien dire.

Début février. Depuis une heure, je suis assis dans un chic bureau du centre-ville à écouter M. Roussinoff, mon syndic de faillite. Il me parle du Delirium alors que mon esprit reste rivé sur Isabelle. J'ai les yeux humides et bouffis. Il doit penser que c'est en raison de mes problèmes financiers, car il revient souvent avec la phrase *libération psychologique d'une faillite. Un poids de moins sur les épaules*, qu'il affirme. Je le laisse parler et me contente d'opiner de la tête quand il me demande si je comprends bien ses propos. Il passe en revue toutes les implications d'une faillite commerciale et personnelle et m'informe que mes créanciers ont entamé plusieurs procédures de saisie contre moi. Je ne suis pas vraiment surpris. Sans être spécialiste dans le domaine, je me disais bien que mes créanciers tenteraient de récupérer leur dû. Quatre cent quatre-vingt-neuf mille beaux dollars. Voilà le résultat de ma bêtise. Pendant que Roussinoff me fait signer tous les documents relatifs à ma faillite, il m'explique que ce montant inclut les dettes reliées au Delirium, les miennes, l'hypothèque et l'évaluation que le fisc lui a remise quant aux taxes et aux impôts impayés. Ce qui me plaît beaucoup moins, dans son monologue, c'est la portion réservée aux taxes. Pour assurer une transparence exemplaire, un comptable désigné par le syndic et approuvé par le fisc devra mettre le nez dans mes affaires. Le problème, c'est que mes affaires sont aussi les affaires de M. Frank. Je fais part de mes inquiétudes à ce sujet à mon interlocuteur et lui résume ma situation sans trop entrer dans les détails, puis lui demande si on ne peut pas passer outre l'enquête fiscale. Ne pourrait-on pas juste accepter l'évaluation soumise par le fisc ? Avec un large sourire, l'homme me répond qu'il est habitué à ce genre de situations et que je m'inquiète inutilement.

Quelques jours plus tard, je suis assis dans un autre bureau. Celui du docteur Beaudoin, mon médecin de famille. Il me connaît depuis l'enfance et il a de la difficulté à accepter ce qu'il entend depuis une heure.

—Tu es chanceux de ne pas être mort, Sébastien ! Avec tous ces abus d'alcool, de drogue et ton manque de sommeil... En tout cas, ton cœur est solide, dit-il en déposant son stéthoscope sur son bureau.

—Ne crains pas, que je réponds pendant qu’il prend ma pression artérielle. J’ai arrêté les abus d’alcool. J’ai complètement arrêté les drogues et mes heures de sommeil sont redevenues plus normales.

—Et la cigarette? Tu comprends que commencer à fumer à trente-neuf ans, ce n’était pas ta meilleure idée.

—Je sais, dis-je en baissant les yeux

—Ta pression artérielle est haute. À la limite d’être trop haute. Je ne te prescrirai pas de médicaments tout de suite, mais à notre prochaine rencontre, si elle n’est pas plus basse, je n’aurai pas le choix.

Il se lève, retourne derrière son bureau et inscrit plusieurs notes dans mon dossier. Il fouille dans un tiroir et en retire un bloc-notes rose. Il y écrit quelques lignes pendant que j’enfile mon chandail, retire la première feuille et me la remet dès que je me m’assois devant lui;

—Je t’envoie passer une batterie de tests : prise de sang, cardiogramme et rayon X des poumons.

—D’accord.

—Je te connais depuis longtemps, Sébastien, et je ne t’ai jamais vu aussi téméraire. Je pense que tu présentes tous les symptômes d’une dépression nerveuse et que...

—Vraiment ! Une dépression ? Je me demande pourquoi !

—Je pense que tu devrais consulter un psychologue. Je peux t’en recommander un qui serait en mesure de te rencontrer rapidement si c’est moi qui le lui demande.

—Merci, mais non.

—C’est ta décision. Je ne peux pas t’obliger. Mais vu la situation, que peut-on faire pour t’aider à t’en sortir ? me demande le docteur sans sourciller.

—Peux-tu me redonner mon Delirium ? dis-je en haussant la voix.

—...

—Peux-tu m’assurer que je n’entendrai plus jamais parler de M. Frank ?

—...

—Dépression ? Penses-tu ? Oui, je suis déprimé, mais je pense que c’est un peu normal compte tenu des circonstances. J’ai mal et je ne veux pas que cette douleur parte. Pas pour l’instant.

—Sébastien, je pense vraiment que tu as besoin...

—J'ai besoin d'Isabelle... Peux-tu la convaincre de revenir dans ma vie?

—...

—C'est bien ce que je pensais. Pour l'instant, j'ai besoin d'être seul. Je n'ai surtout pas besoin de passer des heures sur un divan à me plaindre à quelqu'un que je ne connais pas. Si j'ai besoin de parler, j'ai des amis pour ça.

Assis inconfortablement au salon, je regarde le générique d'un film pourri qui a au moins eu le mérite de me faire passer le temps. La brise chaude des nuits d'août fait danser paresseusement les rideaux de la fenêtre ouverte. Je me lève courbaturé, ferme la télé, éteins la lampe et me dirige péniblement vers la chambre à coucher. Impossible de ne pas remarquer l'horloge numérique qui me nargue avec ses gros chiffres rouges : 2h45. Merde ! Encore une nuit d'insomnie.

Je fais un arrêt à la salle de bain et me débarrasse de mes vêtements défraîchis. En passant devant le miroir, je réalise que j'ai besoin d'un bon rasage. Pourquoi pas ! J'en profite aussi pour prendre une douche chaude. Ce sera déjà ça de pris lorsque le réveil sonnera... dans trois heures. L'eau chaude n'a pas l'effet espéré. Mon corps est détendu, mais je me sens plus éveillé que jamais. Je passe à la cuisine pour me faire une tisane à la camomille. La tasse est à demi vide lorsque ma tête se fait lourde. Lentement et calmement, je dépose la tasse dans le lavabo et marche dans la pénombre jusqu'à la chambre à coucher.

Arrivé à l'entrée de celle-ci, j'hésite. Je ne veux surtout pas la réveiller. Je m'approche lentement du lit. Comme le plancher grince, je transfère tout mon poids sur l'autre jambe. J'attends une seconde ; elle ne bouge pas d'un poil. Je remarque que deux de ses multiples chats sont couchés au pied du lit. Le mien lève la tête. Il m'observe un temps et décide que je suis un ami. Puis il s'étire de toute sa longueur, s'installe en boule et referme les yeux. Un plus petit se contente de lécher le dos du premier en ronronnant. Heureux de n'avoir dérangé personne, je grimpe délicatement sur la couette. L'effet relaxant et apaisant de la camomille commence à se faire sentir. J'accueille cette sensation de bien-être avec joie. Dans quelques instants, je vais m'assoupir sous cette couette douillette et chaude. Sa main sort paresseusement de dessous le drap et se referme autour de ma nuque. Elle m'attire mollement vers elle et m'embrasse. Je résiste à peine. Le sommeil me quitte, la lourdeur apaisante s'envole, la brume qui envahissait mon cerveau se dissipe. Je suis réveillé.

Elle m'attire à nouveau, mais cette fois, c'est moi qui l'embrasse sur la bouche et dans le cou. Lorsque je lui fais sentir mes dents sur sa nuque, elle échappe un léger soupir de satisfaction. J'aime l'odeur de son corps. Comparativement au mien, il est chaud, presque bouillant ; la fièvre du demi-sommeil. Je remarque alors que contrairement à son habitude, elle ne porte pas de chemise de nuit. Faisant glisser ma main sous la couette, je caresse son ventre avant de remonter vers ses seins, son cou et ses cheveux. Je l'embrasse encore une fois, mais avec un peu plus de passion. Elle accepte mon invitation et m'embrasse avec autant, sinon plus d'insistance, puis essaie de me faire pivoter sur le côté ; je refuse. D'une main, je prends ses cheveux et de l'autre, je lui tourne la tête. Ce faisant, je dévoile sa nuque, que je croque aussitôt. En une fraction de seconde, son corps se tend, pour se détendre presque instantanément. Son souffle se fait plus rapide, plus profond, presque autant que le mien. Elle sent mon excitation et en la caressant, je découvre avec joie qu'elle est prête à me recevoir. Nous faisons l'amour comme si c'était la première fois. Dans l'obscurité, chacun s'efforce de procurer du plaisir à l'autre, au point d'en devenir maladroit. Ses gémissements deviennent de plus en plus forts, jusqu'à se transformer en cris de jouissance. Mon plaisir n'en est que plus grand.

Ce fut pour moi comme un baume apaisant. Après l'amour, mon corps est complètement affaibli et mon cerveau tout à fait gâteux, conditions idéales pour provoquer le sommeil. Elle reste couchée contre mon corps et promène un doigt sur ma poitrine en me caressant le torse avec ses ongles. Je commence à sombrer dans le sommeil, merveilleux sommeil, abîme réparateur, mer profonde dans laquelle je me laisse glisser avec sérénité. Je sens le monde qui s'efface enfin...

—Sébastien ?

—...

—Sébastien, est-ce que tu dors ?

—Hmmm...

—Laisse tomber...

—Moi aussi je t'aime, Monique

Elle se plaque contre moi, plonge son visage dans mon cou et m'étreint avec force, comme si elle avait peur. Nous demeurons allongés dans cette position, côte à côte, sans rien dire. Je garde les yeux ouverts dans le noir, incapable de me rendormir. Avec mon pouce, je

caresse délicatement la nuque de Monique. Bientôt, sa respiration ralentit et se fait plus lourde au fur et à mesure qu'elle s'assoupit.

Bien éveillé, je la tiens dans cette position une longue partie de la nuit. Le sommeil refuse de venir, mon insomnie est porteuse de réalités qui me volent ce sentiment de bien-être que j'éprouvais quelques instants auparavant. Le besoin de me lever m'envahit soudain, mais je ne le fais pas. Je chasse cette envie et nous restons allongés ensemble toute la nuit. La chaleur de son corps et le rythme de sa respiration apaisent mes anxiétés et mon sentiment de bien-être revient lentement. Les fenêtres de la chambre sont orientées vers l'est et la lueur de l'aube commence juste à s'accrocher aux rebords des rideaux quand je m'endors enfin...

Moins d'un an et demi s'est écoulé depuis la fin du Delirium. Neuf mois depuis le départ d'Isabelle. Je n'ai jamais réussi à savoir pourquoi elle m'a quitté. Un proche lui aurait-il déconseillé d'entretenir une relation avec un *p'tit vieux*? La peur de s'attacher? Mon incapacité à lui avouer mes sentiments? Autre chose? Nous nous sommes croisés à quelques reprises depuis notre séparation, mais elle évite toujours le sujet. J'imagine que je ne le saurai probablement jamais. J'ai fini par retourner sur le marché du travail. J'évolue maintenant dans mon domaine: la gestion. En seulement six mois, j'ai repris mes anciennes habitudes. Gestion froide et stricte. Il y a quelques semaines, mon patron m'a annoncé qu'il s'attendait à me voir gravir rapidement les échelons de la compagnie. Déjà, hier, il m'a proposé de prendre sous ma responsabilité la gestion complète de son nouvel entrepôt de Milton. Quatre superviseurs et trente-deux employés sous mes ordres. Il a besoin de moi pour assurer le démarrage de l'entrepôt et la fidélisation du nouveau client. Il m'a même laissé entendre que si je relevais ce défi de façon efficace et rapide, j'aurais droit à une promotion au sein de la haute direction. Rapide et efficace... Il ne sait vraiment pas à qui il a affaire.

Avec Monique aussi, ça va bien. Nous nous sommes rencontrés durant l'un des premiers spectacles présentés au Delirium. La soirée avait été très agréable et elle m'avait laissé son numéro de téléphone. Les bouleversements qui ont suivi m'ont vite fait oublier cette ren-

contre, tant j'étais dépassé par les événements. Il y a environ six mois, en faisant le ménage de mes documents, j'ai retrouvé le bout papier sur lequel j'avais inscrit son numéro. Elle habite une petite maison jumelée dans le quartier de Saint-Henri. Pour ma part, j'occupe toujours mon petit logement de Verdun. Avec elle, je vis une relation sérieuse et stable. La semaine passée, elle m'a donné les clés de chez elle. Une grande étape dans notre cheminement. Elle m'a même dit qu'éventuellement, je devrai rompre mon bail pour emménager avec elle. La vie a repris son cours normal. Un job stable et payant dans un domaine que j'aime, une copine qui m'apprécie et qui est prête à vivre avec moi... La vie est belle.

Tu parles... Tout comme vous, j'ai déjà apprécié le confort rassurant de la routine quotidienne. La sécurité enveloppante d'un environnement familial et la quiétude de la répétition. Mais je ne veux pas que mon histoire se termine ainsi... Je viens de terminer la rédaction de la lettre de démission que je vais remettre à mon patron demain matin. Ensuite, j'irai rencontrer Monique pour lui annoncer que je peux plus vivre comme ça. Je vais la quitter.

Mes trois années au Delirium ont été, à certains égards, un enfer. Mais j'ai beaucoup appris sur moi-même. La passion et l'incertitude face au futur me manquent terriblement. Vivre chaque journée comme si c'était la dernière, voilà ce dont j'ai besoin. Isabelle aussi me manque, mais je réalise aujourd'hui qu'elle faisait partie intégrante de l'incertitude journalière qui accompagnait cette période de ma vie. La seule certitude que j'ai, en ce moment, c'est que plus jamais je ne pourrai redevenir l'homme que j'étais avant l'époque du Delirium.

FIN

